André Adoui



**présence**



« M'approcher de Dieu c'est mon bien »

**Sa présence**

de André Adoul

Le zèle tombe vite lorsque la prière n’est qu’un devoir. Prier parce qu’il faut prier n’est guère stimulant... J’ai beau me discipliner, me faire une obligation d’invoquer mon Dieu, je reste déçu et culpabilisé en découvrant la sécheresse de mon cœur et mon manque de ferveur. Il ne peut en être autrement puisqu’il s’attend à ce que je le « serve avec joie » (Ps. 100.2). « Quand la prière n’est qu’un devoir, le Dieu que je cherche n’est plus tout à fait le vrai Dieu. »

Dans ce livre rempli d’anecdotes, André Adoul nous montre le chemin de joie pour notre vie quotidienne. Il dénonce les fausses voies de la prière et nous ouvre celle de la prière authentique ; dès lors, le chrétien ne prie plus « pour prier », mais pour rencontrer son Seigneur et le servir avec amour.

Au moment où nous imprimons la quatrième édition de ce livre publié déjà à 14 000 exemplaires, nous éditons la suite de la réflexion de André Adoul avec : LE SERVIR DANS SA PRÉSENCE.



**Sa présence**

**M’approcher de Dieu**



**Ouvrages du même auteur**

Parus aux Editions L.L.B.

Echec à la dépression

Je veux t’aimer

Nos enfants

Dieu et mes sous (épuisé)

Propos sur le temps

Sa Présence

*Pour les enfants*

La valise introuvable (épuisé)

Un homme dans la tour (épuisé)

*Guides de lectures bibliques*

Première approche de la Bible : Nouveau Testament 1

Première approche de la Bible : Nouveau Testament 2 Canevas biblique : Josué

*Chez d'autres éditeurs*

Priorité à la liberté

Destination Ciel (épuisé)

L’île terrible (épuisé)

Tourisme en fraude (épuisé)

Foi et guérison (diffusion L.L.B.)

André Adoul

**Sa présence**

M’approcher de Dieu c’est mon bien Ps. 73.28

Éditions L.L.B. Valence - France

© 1990 Éditions L.L.B.

Valence - France

4\* édition - 13\* mille

Couverture : Philippe Hochet Photographie : Daniel Agopian

ISBN 2-85031-178-2

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l’article 41, d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d’exemple et d’illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de l’éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa premier de l’article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

**AVANT-PROPOS**

Lorsque j’envisageais d’écrire ce livre, mon intention pre­mière était de traiter du rôle de la foi dans la vie du chrétien. Je m’attelai donc à la tâche et avais déjà rédigé deux ou trois chapitres lorsque je me ravisai : « La prière, me dis- je, est tellement négligée parmi les chrétiens qu’il serait certainement plus urgent de développer ce sujet ! » J’allais reprendre la plume lorsque je fus arrêté une deuxième fois. Sans doute la prière est-elle de grande importance, mais il y a tant de bons livres sur ce thème ! Alors, pourquoi en ajouter un autre de moindre valeur ? Et puis, je savais par expérience qu’un prédicateur est rarement écouté lorsqu’il invite ses auditeurs à consacrer du temps, beaucoup de temps à la prière. Ce message a peu d’écho et entre rarement dans les faits. Quelques-uns, peut-être les plus sensibles à la voix du Saint-Esprit, un instant culpabilisés, prennent la ferme décision de s’adonner plus diligemment à cet exercice. Ils s’obligent à invoquer Dieu matin et soir, parfois des heures durant. Ils luttent pour tenir leur engagement mais pas longtemps, car ils retombent vite dans la « petite prière obligation » du passé qui les laisse naturellement insatisfaits. Il faut avouer que prier parce qu’/7 *faut* prier est un devoir qui incite peu à la persévérance. Or je dois savoir que la Loi — ici les nombreux impératifs relatifs à la prière — n’a pas été donnée pour que je mobilise toute mon énergie à essayer de répondre aux exigences divines... Au contraire. Elle m’en dissuade en me rendant conscient de ma totale incapacité à satisfaire le Père céleste. De telle sorte qu’elle m’amène à détourner les regards de moi-même pour les diriger sur Celui qui a le « pouvoir » de me rendre capable de lui obéir avec enthousiasme et joie. Tel est le rôle de la Loi, ce « pédagogue qui me conduit à Christ » (Gai. 3.24). Pas de vraie prière hors d’une vraie communion avec Dieu. Que je vive dans Sa présence et la prière jaillira ; elle deviendra un besoin, un privilège, non un devoir ennuyeux.

Prier est capital. Pas de progrès, de victoire effective, d’épanouissement durable sans elle. Toutefois, il y a une chronologie à observer : « *Fais de l’Éternel tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire. »* (Ps. 37.4). **D’abord,** Dieu. On ne peut faire ses délices du Seigneur sans le contempler et cultiver sa présence. **Ensuite** moi. Par la prière, qu’elle soit demande ou intercession, je lui exprime mes désirs.

Ma vie de prière est-elle un échec ? Plutôt que de me culpabiliser sans fin en répétant sans cesse à Dieu : « Par­donne-moi de ce que je ne prie pas comme je devrais prier », je m’approche d’une personne dont je recherche la compa- . gnie « parce que je l’aime ». Désormais, ce n’est pas la prière ou l’obligation de prier qui occupe mes pensées mais la personne du Seigneur.

Cultiver Son amitié, se complaire en Sa présence, en un mot l’aimer, tel est le thème de notre livre. Une autre façon d’amener les chrétiens à plier les genoux. Ma plus grande joie sera d’apprendre que certains de nos lecteurs, par le moyen de ces modestes pages et sous l’action du Saint- Esprit, ont appris le chemin du sanctuaire au point de dire avec le psalmiste : « *Pour moi, m'approcher de Dieu, c'est mon bien. »*

A. A.

PREMIÈRE PARTIE

**LUI D'ABORD**

1. — La bonne cible
2. — Les visites appréciées
3. — Don et Donateur
4. — Ferme ta porte
5. — Conversation intime
6. — De toute ta pensée
7. — Les pensées en Jésus-Christ
8. — Cherchez ma face

**LA BONNE CIBLE**

**« Détournant les regards sur Jésus... »**

**(Héb. 12.2)**

C’était en 1939, tout au début de la guerre. En cette période troublée de notre histoire, le fort de Saint-Cyr où nous étions cantonnés était devenu le refuge de la Météo Nationale. Notre section, celle des jeunes recrues, fut emme­née par un froid humide dans les fossés du fort pour des exercices de tir. A tour de rôle et par groupe de six, il nous fut ordonné de viser l’un des six panneaux dressés à quelque cinquante mètres plus loin. Lorsque mon tour arriva, je pris position avec précaution et crainte, redoutant d’appuyer sur la gâchette à cause du recul plutôt brutal de l’arme que je serrais avec force contre mon épaule. Je visai longuement ma cible, tirai mes 5 ou 6 cartouches, puis me relevai pour laisser la place au suivant.

Lorsque le sergent se rendit vers ma cible pour contempler mes prouesses, il s’immobilisa un instant, devenu soudain rêveur. Il paraissait intrigué, perplexe même. Pensez donc : mon carton était vierge —pas un seul trou — tandis que (si mes souvenirs sont bons) celui de droite en avait... dix. Inutile de préciser de quelle sorte de félicitations je fus abreuvé. En tout cas, si l’on ne sut jamais si mon camarade avait fait mouche, par contre, mes chefs furent définitive­ment fixés sur mon compte.

Que de chrétiens, en toute bonne foi, se trompent de cible ! L’auteur de l’épître aux Hébreux le savait bien qui juge utile de faire défiler devant nos yeux une série de portraits d’hommes et de femmes qui ont su regarder dans la bonne direction. Et pour conclure, il conseille non seule­ment à ses lecteurs de rejeter le péché et tout fardeau qui brouillent la vue de ceux qui les tolèrent, mais il leur recom­mande surtout de fixer *les regards sur Jésus* (Hé. 12.1,2).

Là est la bonne direction.

Un commentateur relève que le début du v. 2 présente une réelle difficulté. Littéralement, le texte précise : « *Détour­nant les regards »...* Alors il s’interroge : les détourner de quoi ? .De la puissance de l’Adversaire, à l’instar d’un Gédéori ou d’un David (v. 32) ? Du monde ou de son clin­quant, à l’exemple de Moïse (26) ? Sans doute. Ou encore de la souffrance et de la mort ainsi qu’ont dû le faire nombre de martyrs anonymes (36-37) ? A moins qu’on ne détourne les regards de cette nuée de témoins prestigieux dont la stature est écrasante pour qui chercherait à les imiter ? Pour- , quoi pas ! Pour ma part et avant tout, je reste persuadé que le chrétien doit *détourner les regards de lui-même* pour les fixer uniquement sur Jésus. En effet, il nous est si naturel de nous confier en notre action, en nos forces propres, en ——

notre piété, bref en nos œuvres... aussi, quë^Fillusions et que d’erreurs commises !

Un souvenir déjà lointain confirmera les pensées que nous évoquons ici. Lors d’une campagne d’évangélisation, un ami avait pour mission de me véhiculer à travers la ville pour me permettre de rendre visite à des personnes désireuses de me rencontrer. Ce bon chrétien ne démarrait jamais sans réclamer la protection de Dieu dans une courte prière. Or, un jour, pressé ou trop préoccupé, il oublia d’invoquer son Seigneur.

— Frère, je... je n’ai pas prié ! me dit-il affolé alors que nous roulions en plein boulevard. Il faut que je m’arrête.

Et c’est à grand-peine et au prix de manœuvres périlleuses qu’il réussit à s’immobiliser au bord du trottoir.

Ouf ! Maintenant, il respirait.

Il arrêta son moteur, se découvrit et formula sa brève requête. Puis, il redémarra pleinement rassuré. Ces quelques phrases marmonnées à voix basse, la tête penchée sur le volant, avaient chassé l’inquiétude et donné de l’audace à mon chauffeur.

Quelque temps plus tard, me remémorant cet incident banal, je m’interrogeai : cet ami avait-il besoin de s’arrêter pour exprimer sa prière ? Ne pouvait-il pas invoquer son

Dieu tout en roulant ? Ou simplement profiter d’un feu rouge pour dire au Seigneur : « Je me confie à ta garde. Rends-moi prudent et... que ta volonté soit faite » ?

Quoique sincère, mais visiblement prisonnier d’une excel­lente habitude, ce croyant commettait une faute dont il n’était pas conscient mais qu’il aurait pu détecter s’il s’était seulement posé la question : En QUI, ou En QUOI ai-je placé ma confiance pour être apaisé ? En CELUI qui exauce ma prière ou dans les quelques mots prononcés avant de démarrer ? La réponse saute aux yeux : lorsque cet ami avait prié, il partait rasséréné alors que la crainte le saisissait quand il avait omis de s’adresser à son Dieu. Autrement dit, il avait *foi en sa prière* et non dans le Christ qui répond à la prière. C’est grave car, accorder une puissance de protec­tion à deux ou trois phrases balbutiées, les yeux clos, c’est en fait de la superstition. N’est-ce pas conférer un pouvoir quasi magique à une formule ou à un acte de piété et, du même coup, tourner le dos à Celui qu’on prétend invoquer ? Là s’expliquent certains silences de Dieu (Jac. 4.3).

Je vous le demande : notre sécurité dépend-elle de celui qui protège ou de nos prières (c’est-à-dire de nous-mêmes en définitive) ? On comprend alors le prophète qui ordonne : *« Cessez de vous confier dans l’homme »* (Es. 2.22).

Je suis frappé de trouver dans bon nombre de circulaires émanant de chrétiens zélés ou de missionnaires convaincus des phrases qui mettent l’emphase sur leurs actes propres : *« Nous avons beaucoup prié...* et Dieu a béni. Ou encore : *En réponse à NOS prières..*. le Seigneur nous a accordé telle faveur. *Grâce aux prières de l’église* nous avons pu acheter un véhicule neuf pour notre pasteur... Ou enfin : *Si nous avions davantage prié...* nous aurions obtenu la grâce demandée »... Halte-là ! Jamais nous ne mériterons la moindre bénédiction ni ne ferons du Seigneur l’agent de notre volonté, même à coup d’ardentes supplications. Dieu ne nous doit rien. Pleinement souverain, il offre ses grâces à qui il veut, comme il le juge bon. Et s’il nous accorde la chose demandée, c’est *à cause de Jésus* et de Jésus seul. Je puis rester à genoux des heures durant sans pour autant lui plaire. Ne soyons pas, à l’instar des païens, de ceux qui se persuadent « **qu’à force de paroles ils seront exaucés. Ne leur ressemblez pas,** dit Jésus, **car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez »** (Mat. 6.7-8).

N’avez-vous jamais cédé à la tentation de vous admirer après un long moment passé aux pieds du Seigneur ? La pensée ne vous est-elle jamais venue de dire : « Si je prie beaucoup, je deviendrai certainement un chrétien puissant et efficace ? » Ah ! Comme nous tenons à avoir le profil du croyant spirituel et consacré ! Notre orgueil toujours vivace met en avant nos prières et relègue le Seigneur à l’arrière-plan de nos pensées. Alors la prière devient inévi­tablement et très vite *un devoir,*un devoir fastidieux qui n’incite guère à la persévérance. Le cœur n’y est pas. On s’y adonne juste assez pour apaiser une conscience alertée par les impératifs de l’Écriture : « *Priez sans cesse* » (1 Thés. 5.17) — *Faites en tout temps par F Esprit toutes sortes de prières »* (Éph. 6.18) — *Persévérez dans la prière. Veillez-y avec actions de grâces* (Col. 4.2) — *Il faut toujours prier et ne pas se lasser...* (Luc 18.1), etc.

Y a-t-il un seul chrétien sérieux au monde qui ne soit convaincu de l’importance de la prière ? Alors pourquoi sont-ils si peu nombreux ceux qui consacrent du temps à Dieu ? Sans aucun doute parce que prier leur apparaît comme *un devoir* imposé par un Maître exigeant, *une loi* à observer avec rigueur, *un exercice* auquel *il faut* se livrer impérativement pour espérer recevoir quelque grâce du ciel.

Voici comment l’auteur d’un ouvrage — au demeurant excellent — introduit le premier chapitre de son livre : « L’enfant de Dieu avisé... écrit-il, est poussé à s’écrier : *« Je dois* prier, prier, prier. *Je dois* mettre toute mon énergie et tout mon cœur à la prière. Quoi que je fasse d’autre, *je dois* prier. »

Pour ma part, je regrette cette accumulation de « *je dois ».* Il me semble qu’il eût été préférable de dire au lecteur : « Approchez-vous de Dieu ; cherchez, cherchez, cherchez sans vous lasser sa face ; mettez toute votre énergie à entretenir une étroite communion avec le Maître. Ne vous lassez pas de cultiver sa présence qui est d’un grand prix. Si vous vous attachez à sa Personne — et c’est là ce que vous devez poursuivre avec ardeur et persévérance — sa compagnie sera pour vous une joie telle que la prière jaillira de votre cœur et deviendra un réel besoin.

Le zèle tombe vite lorsque **la prière n’est qu’un devoir.** Prier *parce qu’il faut prier* n’est guère stimulant... J’ai beau me discipliner, me faire une obligation d’invoquer Dieu, je reste déçu et culpabilisé en découvrant la sécheresse de mon cœur et mon manque de ferveur. Il ne peut en être autrement puisque Dieu s’attend à ce que je le « serve avec joie » (Ps. 100.2).

**Quand la prière n’est qu’un devoir,** le Dieu que j’invoque n’est plus tout à fait le vrai Dieu. Il m’apparaît sous les traits d’un maître dur, exigeant, impossible à satisfaire, un Maître « *qui moissonne où il n'a pas semé »* (Mat. 25.24). Or, ce n’est pas là son vrai visage. Imaginez un instant la réaction d’un fiancé découvrant soudain que sa bien-aimée n’éprouve aucun plaisir à rester près de lui. Grande sera sa tristesse de la voir écourter et espacer les rencontres ou faire la moue lorsqu’il lui propose un nouveau rendez-vous. En constatant ses réticences et son peu d’empressement, le jeune homme ne manquera pas de lui poser la question que Jésus, par trois fois, lança à Simon Pierre : Oui ou non, « *m'aimes- tu » ?* Pensez-vous que Dieu puisse être satisfait de me voir venir à Lui à contrecœur, sans joie, m’efforçant de le prier par devoir, parce qu’il faut prier, pour obéir à un comman­dement que je taxe volontiers de pénible. Lui aussi serait en droit de m’interroger : « Oui ou non, m’aimes-tu ? » Or, aimer le Seigneur, n’est-ce pas le premier des commande­ments qui devrait passer avant tous les autres ?

Vous qui êtes parents, demandez à votre enfant d’écrire une longue lettre à une vieille tante qu’on ne voit jamais. Si vous avez quelque autorité, il finira par s’exécuter ; toute­fois, c’est en grognant qu’il prendra la plume et le style s’en ressentira. Plus tard, croyez-moi, vous n’aurez pas besoin d’intervenir pour qu’il écrive à sa fiancée. Rien n’est pesant ou rébarbatif quand on aime. Le devoir devient alors faveur, privilège. L’amour rend le fardeau léger et la prière sujet de joie. Non pas l’amour que je m’efforce de créer, mais *Son*

La joie.’« *Il y a d’abondantes joies devant sa face »* 16.11).

amour, *le Sien* qu’il me communique quand *je le recherche de tout mon cœur.*

/j Ignorez-vous que nous avons été créés pour vivre dans l’intimité du Père ? S’approcher de lui, se plaire en sa compagnie, c’est répondre à cette intention. Sa joie est grande quand nos relations deviennent intimes, fréquentes, voire permanentes.(Pnei>^esCd2abord cultiver sa présence, c’est s’attacher à sa personne bénie.çC^est l’airncr^ Il s’attend à ce que je vienne à lui *pour lui-même,* et s’il advient que je formule une requête ou une intercession, ce sera encore pour lui et pour sa gloire que je l’implorerai.

Le lecteur comprendra sans doute pourquoi, dans ce livre, au lieu d’insister sur le : « vous devez prier », nous avons préféré mettre l’accent sur la nécessité de cultiver la présence du Seigneur. La Bible nous y convie pour de multiples motifs. Nous en signalons quatre :

a>

(Ps.

b)

*mon*

c)

Le bonheur. « *Pour moi, m'approcher de Dieu, c’est bonheur »* (Ps. 73.28).

La vie abondante. « *Auprès de Lui est la source de la vie »* (Ps. 36.10).

d) L’exaucement. « *Fais de l'Éternel tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire »* (Ps. 37.4). n

Et puisque « *ceux qui le cherchent ne sont privés d’aucun bien* » (Ps. 34.11), pourquoi resterions-nous loin de ce mer- zveilleux Sauveur ? Il est grand temps de « **chercher sa face »** S et d’entraîner nos amis dans cette recherche (et toutes choses, *<y* compris la prière sous toutes ses formes, nous seront ^données en plus ; 1 Chr. 16.11 ; Ps. 27.8 et 105.4).

Ah ! Si nous connaissions mieux le divin époux, si sa présence était pour nous un ravissement de joie, la prière cesserait d’être un devoir pénible. Sa personne « pleine de charme » nous attirerait irrésistiblement. Dès le matin déjà nous le chercherions pour nous rassasier de son image (Ps. 17.15) et tout au long du jour, nos regards se tourneraient ^vers le Bien-aimé (Ps. 16.8 et 25.15).

*c. . C’est* pourquoi, ne nous contentons pas de la prière-

*é f y*

•,.fz

obligation qui offenserait le Seigneur. Il faut mettre un terme à nos vaines redites dénuées de ferveur pour lui dire, avec l’auteur du Ps. 119 : *« Élargis mon cœur... et je courrai dans la voie de tes commandements »* (v. 32). Autrement dit, réchauffe-le et la prière jaillira.

Ne voudriez-vous pas, maintenant, tenir un semblable langage devant Celui qui vous appelle « à la communion de son Fils » (1 Cor. 1.9) ?

**\***

Je suis conscient que ces lignes peuvent devenir un piège pour ceux qui seraient tentés de conclure : « Puisque je n’éprouve aucun plaisir à prier et dois me faire tirer l’oreille pour me mettre à genoux... *j’attends* que Dieu me saisisse et me communique l’amour qui m’incitera à le rechercher. » Pas de cela ! Dieu ne donne rien aux passifs qui « attendent d’être poussés ». H répond à celui qui a *soif* de leïëhcon- trer... qui *vient à lui* pour recevoir la grâce de prier et qui *boit,* c’est-à-dire saisit par la foi cette grâce selon la parole même de Jésus (Jean 7.37).

Soyons pratiques :

* Si la prière est pour nous un devoir pénible, nous le reconnaissons et l’avouons humblement au Seigneur. En tous cas, nous cessons de nous culpabiliser ou d’en faire un prétexte pour rester loin de lui. **Nous approcher de Dieu, c’est déjà l’aimer.**
* Assurés de son pardon, nous nous écrions : « Sei­gneur, *donne-nous envie d’être près de toi* parce que tu es un Dieu incomparable. »
* Sans nous attarder sur ce que nous ressentons, ou nous laisser aller au découragement si notre prière est vraiment médiocre et sans chaleur, *bénissons-le* car il nous a répondu. *« Voici l’assurance que nous avons auprès de lui : si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute. Et si nous savons qu’il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions nous savons que nous possédons ce que nous lui avons demandé. »* (1 Jean 5.14-15) Alléluia !

**Heureux ceux qui le cherchent de tout leur cœur** (Ps.

119.2)

**Questions :**

Sur QUI ou sur QUOI sont fixés mes regards lorsque je m’adresse au Seigneur ?

* sur MA prière ou... sur Celui qui répond à la prière ?
* sur Ma foi ou... sur Jésus, l’objet de ma foi ?
* sur Ma sanctification ou... sur Christ, ma sanctifica­tion (1 Cor. 1.30) ?
* sur la guérison ou... sur Celui qui guérit ?
* sur mes bonnes œuvres ou... sur l’œuvre rédemptrice du Fils de Dieu ?
* sur MOI et mon action ou... sur JÉSUS le Tout- Puissant ?

**LES VISITES APPRÉCIÉES**

**« Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. »**

**(Jacques 4.8)**

N’avez-vous jamais rencontré de ces gens dont le compor­tement étonne et fait sourire ? Apparemment très affairés, ils avancent dans la rue en gesticulant, parlant à haute voix avec force mimiques comme s’ils s’entretenaient avec quelque personnage invisible mais présent. En vérité, ils causent tout seuls. A eux-mêmes.

Les chrétiens de cette espèce ne manquent pas, qui parlent tout seuls lorsqu’ils prient. Ils débitent des phrases, expri­ment leurs besoins sans se soucier d’être vraiment devant le Seigneur. Ils parlent, parlent... mais à qui ? N’avez-vous jamais éprouvé le sentiment d’avoir bavardé... dans le vide ou d’avoir balbutié une vague louange en pensant à tout autre chose ? Dieu n’était pas là lorsque vous prétendiez converser avec Lui. Avouez que pour se faire entendre il faut un interlocuteur et il n’y a pas de dialogue sans tête-à- tête. C’est tellement vrai que la Bible réitère ses invitations bien connues qui appellent une démarche de notre part : *Approchez-vous* de Dieu... *Venez* à moi... *Cherchez* l’Éternel...*Frappez* et l’on vous ouvrira... *Entrez* dans ses parvis... *Élevez* votre âme... Tenez-vous *devant* Lui (l’ex­pression : *Devant FÉternel* se trouve environ 70 fois dans le Lévitique).

Dans son livre « *Comment prier* »\*, Torrey constate que la pensée de Dieu est souvent absente de nos prières. « Notre esprit, dit-il, erre çà et là ou est absorbé par les choses dont nous avons besoin et non par la pensée du Père tendre et

1. *Comment prier* de R.-A. Torrey (Éd. Mission Prière et Réveil). puissant qui veut nous les accorder... C’est pourquoi, avant d’ouvrir la bouche, ayons l’assurance que nous avons vrai­ment audience auprès de Dieu, que nous avons réellement accès jusqu’en sa présence même. Pleinement conscients de nous adresser à lui, nous devons croire alors qu’il prête l’oreille à notre requête et se dispose à nous accorder la chose que nous lui demandons. » D’ailleurs, ce prédicateur éminent avait l’habitude d’introduire les réunions de prière qu’il présidait par la recommandation suivante : « Assurez- vous, disait-il à ses amis, que vous vous trouvez réellement en la présence de Dieu, et **soyez plus préoccupés de Lui que de vos requêtes. »**

Après tout, prier ... « c’est **cultiver une amitié avec Dieu.** Or, il n’y a pas d’amitié intime, solide, durable, sans de longs moments passés ensemble pour se parler, s’écouter et parfois se taire. Lorsque ce dialogue se poursuit et s’inten­sifie, on finit par aller au-delà de ce moment « institution­nel » de prière pour continuer cette relation toute la journée, que ce soit en attendant le bus, en marchant dans la rue, en conversant avec une personne, dans la cuisine, au bureau, à l’atelier, dans la voiture... »\*. Et c’est vrai !

D’aucuns ont comparé la prière à un échange télépho­nique, Dieu étant plus ou moins lointain, à l’autre bout du fil. Peut-être ! Quant à moi, j’assimilerai plus volontiers la prière à *une visite* que nous rendons à notre Dieu, à un face- à-face qui lui est agréable et sujet de joie pour Lui d’abord et pour quiconque est admis en sa présence. Interrogez une maman et vous saurez qu’elle préfère — et de loin — s’en­tretenir directement avec son fils assis en face d’elle plutôt que d’utiliser l’écouteur pour converser avec lui brièvement.

Quand vous allez voir un ami, il ne vous vient pas à l’idée d’entamer la conversation dans la rue avant d’avoir franchi le seuil de sa demeure. A moins que la personne ne vous visite elle-même — Dieu aussi peut nous visiter sans que nous l’ayons cherché —, vous quittez votre maison, cessez votre activité et oubliez vos affaires pour aller frapper à sa

1. Yan Newberry (Le désir et le plaisir de prier). porte. Et là, vous attendez qu’on vous ouvre et vous intro­duise auprès de cet ami. De même pour le Seigneur dont nous recherchons la présence.

\*

♦ ♦

Il y a, vous le savez, des visites qui sont plus agréables que d’autres.

1. Certaines personnes viennent chez vous seulement pour vous demander un « petit » service. Elles ne le formuleront pas d’emblée mais débuteront par quelques paroles aimables pour obtenir ce qui motive leur déplacement. Elles s’infor­meront de votre santé, vous questionneront sur vos enfants... puis, brusquement, changeront de ton avec un air détaché pour vous dire :

— Ah, maintenant que j’y pense... pourriez-vous me prê­ter votre machine à écrire ?

Une fois satisfaites, en possession de l’instrument sou­haité, elles prendront congé de vous avec hâte en vous promettant de revenir... pour rapporter l’objet emprunté.

Ce genre de visite n’est guère apprécié lorsque le visiteui ne nous manifeste aucun intérêt. Bien que Dieu insiste pour que nous lui exprimions librement nos besoins, même les plus insignifiants, il s’attend cependant à ce que nous témoi­gnions un réel attachement à sa personne. Pensez-y.

1. Il y a les visiteurs importuns parce que bavards. Impos­sible de placer un mot : il faut les écouter en soutenant leur regard sans défaillance. C’est épuisant ! D’ailleurs, ces gens- là ne s’intéressent guère à vous car ils ne parlent que d’eux, de leur santé, de leurs enfants tellement exceptionnels, de leur activité florissante, ainsi que de leurs problèmes parti­culièrement douloureux. Beaucoup de chrétiens sont de cette espèce : ils parlent à Dieu, parlent, parlent sans prendre le temps de l’écouter, Lui. N’oubliez pas que la prière est un entretien. Donc « que nos paroles soient peu nombreuses » (Ec. 5.1), ponctuées de silences pour laisser la place à Celui qui tient à nous instruire et à nous rendre forts.
2. Il y a la foule de ceux qui vous visitent par devoir... donc très occasionnellement, comme à la sauvette.
* Ah ! Que doit dire l’oncle Albert qui ne m’a pas vu depuis six mois ? Vraiment, *je me sens obligé* d’aller le saluer car je sais qu’il m’attend ; sans faute, *il faut* que je lui rende une courte visite cette semaine...

Ils sont nombreux les chrétiens qui prient pour avoir bonne conscience et éprouver le sentiment apaisant de rem­plir leur devoir envers Dieu. « Comment le Seigneur pour­rait-il me bénir si je ne lui accordais quelques instants au début de mes journées ? »

Je vous le demande, visite-t-on « par devoir » une maman qu’on affectionne ? Se rendre auprès d’elle dans cet esprit- là serait lui faire injure. De même pour notre Dieu. La vraie prière, avons-nous dit, est un privilège et une joie, jamais un devoir pénible. « *Pour moi, m'approcher de Dieu c'est mon bien »* (Ps. 73.28).

1. Enfin, il y a les bonnes visites, en tout cas les meilleures et tellement agréables à accueillir dans sa maison ! Je veux parler de celles qu’inspire l’amour, accomplies pour réjouir l’autre et le mieux connaître. A ce propos je me souviens de l’expérience dont me fit part un ami. De passage dans une ville, il se rendit chez un chrétien fort aisé et donc très sollicité. « J’avais à cœur de le connaître, me dit-il, car il avait adressé tout récemment un don généreux à notre communauté alors que nous ne l’avions pas pressenti. Au début, l’homme qui me recevait paraissait sur ses gardes, un brin réticent, presque méfiant. Soudain, et comme pressé d’en finir avec l’inconnu qu’il avait devant lui — sans doute un quémandeur de plus — soupçonneux, il me questionna un peu sèchement :
* Monsieur, c’est la première fois que nous nous ren­controns. Qu’attendez-vous de moi ? Quel est le but de votre visite ?
* Mais je n’attends rien de vous. Je souhaitais simple­ment vous connaître et vous exprimer à la fois et mon affection et ma reconnaissance.

Alors le climat de l’entretien changea brusquement et une longue conversation s’engagea, amicale, dont je garde le meilleur souvenir. »

C’est ainsi que nous devrions « prier » le Seigneur, c’est- à-dire lui consacrer du temps... « **pour lui faire plaisir ».** Je sais qu’on hésite parfois à franchir le seuil d’une maison dont l’occupant ne nous a pas expressément invité, mais ce n’est jamais le cas avec le Père céleste. Prier, n’est-ce pas répondre à une invitation pressante de sa part ? J’imagine l’immense tristesse du Maître quand, pour de vagues pré­textes, nous déclinons son appel tant de fois réitéré : *« Approchez-vous de moi* et **je m’approcherai de vous »** *(Jac. 4.6).* Il nous attend, lui qui nous ouvrira la porte pour des instants bénis de communion.

Il ne faudrait pas croire cependant que je doive attendre je ne sais quelle vision pour être assuré que Dieu s’est approché de moi. Ou me « *sentir »* proche du Créateur pour l’invoquer. Ou me concentrer pour chercher à me le *repré­senter.* Non ! Il n’est nul besoin d’éprouver quoi que ce soit pour être conscient d’un fait, d’une chose ou de la présence du Seigneur (ce point sera repris et précisé plus loin). En effet, je peux être occupé à rédiger un article à mon bureau, le dos tourné à mon épouse qui lit une circulaire à l’autre extrémité de la pièce, et être parfaitement conscient de sa présence. Et quoique je ne la voie pas et n’éprouve aucune émotion, je la sais près de moi, ce qui me réjouit toujours. Je puis à tout moment engager la conversation avec elle. Il en est de même avec Celui qui veut être adoré en esprit. Sans attendre de manifestations particulières je fais confiance à la Parole écrite : *« L’Éternel est proche de ceux qui l’invoquent avec sincérité »* (Ps. 145.18).

**Questions :**

1. Quelle sorte de « visites » avons-nous coutume de faire à notre Dieu lorsque nous nous adressons à lui ? Est-ce lui que nous recherchons en vérité ?
2. Sommes-nous vraiment préoccupés de lui être agréables ? De lui consacrer un temps qui le réjouira ? Nous tenir dans Sa présence, est-ce primordial pour nous ?
3. Dans quel esprit et pour quel motif nous approchons- nous de Dieu ? Pour « mériter » ses faveurs ou « pour lui faire plaisir » ?

**DON ET DONATEUR**

**« Fais de l'Éternel tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire. » (Ps. 37.4)**

Généralement, prédicateurs et auteurs qui traitent de la prière font de l’exaucement l’objet essentiel de toute requête, ce qui semble aller de soi. Obtenir du Seigneur la chose demandée, n’est-ce pas ce qui devrait préoccuper au premier chef celui qui prie ? Ici, il vaut la peine de s’interroger : Est-ce le **Donateur** ou le *don* réclamé qui doit occuper nos pensées ? Le Samaritain lépreux de l’Évangile, par sa conduite, répond à cette question (Luc 17.11-19). Parti avec ses compagnons d’infortune pour obtenir guérison et réin­tégration dans la cité, cet étranger revient sur ses pas, lui seul : il a compris que *Jésus est infiniment plus que la guérison ;* il n’est pas simplement un homme hors du commun, quelque puissant guérisseur mais le Messie lui- même, le Fils de Dieu annoncé par les prophètes, aussi a-t- il raison de rebrousser chemin pour aller se jeter à ses pieds et lui dire sa reconnaissance.

Il faut convenir que les enseignements sur la prière mettent souvent l’emphase sur son exaucement. L’auteur d’un livre sur ce thème écrit par exemple : « Prier c’est demander *pour obtenir.* » Un autre précise : « La prière est le moyen choisi par Dieu *pour obtenir* des bénédictions, la plénitude de la joie, le soulagement à tous les maux, la puissance du Saint- Esprit pour le service de Dieu... » Ou encore : « Si la prière est *le moyen d'obtenir* ce que nous désirons, elle est aussi un remède à tous nos maux... »

Ce n’est pas faux puisque Jésus lui-même ordonne avec insistance : *«Demandez et vous recevrez»* (Mat. 7.7.)... puisque Paul de son côté conseille : « *Faites connaître à Dieu tous vos besoins »* (Phil. 4.6)... tandis que Jacques renchérit en disant : *« Vous ne recevez pas parce que vous ne demandez pas »* (4.3).

Qui reprochera à une maman de s’attendre à la guérison de son enfant gravement atteint lorsqu’elle répand son cœur devant le Seigneur ? Si la veuve de la parabole assiège le juge inique jusqu’à l’importuner, n’est-ce pas pour obtenir gain de cause ?

Sans aucun doute.

Et pourtant, les auteurs évoqués plus haut, qui mettent l’accent sur l’exaucement, amènent tout particulièrement leur lecteur à concentrer leur attention sur « la prière efficace » qu’ils qualifient tour à tour de « prière puissante », de « prière triomphante », de « prière percutante » et de « prière qui déplace les montagnes et opère des miracles ». Sur un imprimé reçu au moment où je rédige ce chapitre, je lis ceci : « La prière est la plus grande puissance dans le monde parce qu’elle peut diriger la main de Celui qui dirige le monde. La prière est une possibilité unique ; à travers elle nous pouvons tout transformer : les hommes, les choses, les épreuves, les circonstances ; la prière possède une force illi­mitée. »

Quelle prétention !

Comment un homme, réputé incapable de se réformer lui- même (Rom. 7.23), pourrait-il transformer les hommes et les circonstances ? Est-ce vraiment lui qui dirige la main du Créateur ? Sûrement pas ! Seul, le Christ a le pouvoir de changer les cœurs et le cours des choses, surtout pas nos prières qui ne sont, en définitive, que piètres balbutiements. L’aurions-nous oublié ? Détournons résolument les yeux de nos prières, si enflammées soient-elles, pour les diriger sur Jésus seul.

Parlant de la « prière efficace », un homme de réveil du début du siècle croit devoir donner le conseil suivant : « Celui qui constate que sa prière est inefficace devrait se retirer seul avec Dieu en priant comme le psalmiste : “Sonde- moi ô Dieu et connais mon cœur ! Éprouve-moi et connais mes pensées ! Regarde si je suis sur une mauvaise voie” (Ps. 139.23-24)... puis attendre devant Lui jusqu’à ce que le Saint-Esprit mette le doigt sur la chose qui déplaît à sa vue. Enfin, il devrait confesser ce péché et le rejeter. »

Certes, il n’est jamais inutile de faire une telle démarche, mais je me pose plusieurs questions : D’abord, quand dois- je conclure que mes prières sont inefficaces ? Et puis, faut- il entreprendre cet examen en vue d’être exaucé dans les meilleurs délais ? Dieu me doit-il une réponse immédiate ? Abraham, Isaac ou Anne n’ont-ils pas prié de longues années et attendu dans les larmes avant d’obtenir le fils promis ? Qui les accusera de tiédeur ? Enfin, l’exaucement est-il tou­jours le signe de bonnes relations avec Dieu ? Ne lui arrive- t-il pas de répondre sur-le-champ à des gens qui l’ont rejeté, ses dons n’étant alors qu’une manifestation de sa colère comme ce fut le cas jadis à Tabééra. Irrité par les murmures de son peuple, l’Éternel fournit aux mécontents des « mon­tagnes » de cailles en disant : « Vous avez réclamé de la viande. Je vous en donne jusqu’à ce qu’elle vous sorte par les narines ! » (Nb. 11.19-20).

J. Brown a certainement raison d’écrire : « La prière, ce n’est pas demander à Dieu telle ou telle chose, mais *c’est vivre avec le Christ.* » En effet, le but premier de la prière n’est pas d’obtenir « la chose que nous demandons » mais un plus grand attachement à la personne **du Seigneur** ainsi que le désir de le connaître plus intimement. La Bible permet d’affirmer cela pour quatre raisons au moins :

*— Premier motif.* L’Écriture me recommande, d’une part, « *de croire »* que j’ai **déjà** reçu la chose demandée (Marc 11.24) et d’autre part « *de rendre grâces à Dieu »* **avant** même d’avoir reçu la chose demandée (Phil. 4.6 et Col. 4.2). Ce qui signifie en clair que toute demande devrait m’amener à cesser de poursuivre l’exaucement (puisque je suis assuré de la réponse) pour me tourner vers le Dieu de bonté afin de lui exprimer ma reconnaissance. Dès lors, c’est Lui qui remplit mon cœur et mes pensées. Le divin Donateur est désormais l’objet de ma prière et de ma foi, non la chose demandée. Le psalmiste avait donc raison de déclarer : *« Fais de l’Éternel tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire »* (Ps. 37.4). La chronologie est à retenir.

D’abord le Seigneur et la réponse suivra immanquable­ment.

* *Deuxième motif.* Après tout, Dieu connaît parfaite­ment mes besoins et la plupart du temps il y répond sans qu’il soit nécessaire de lui en parler. Me viendrait-il à l’idée de l’invoquer pour réclamer du pain ou de l’argent lorsque ma huche est pleine et mon compte en banque bien garni ? Mais que le pain et l’argent viennent à manquer et je saurai bien trouver du temps et de l’énergie pour m’approcher de la Providence ! Et avec quelle ferveur ! Ainsi Dieu juge parfois utile de ne pas satisfaire momentanément un besoin vital pour m’inciter à rechercher sa face et à pratiquer le chemin du sanctuaire que j’avais tendance à délaisser. Et plus le besoin est pressant (pas d’argent face à de prochaines échéances, une maladie douloureuse et persistante, une situa­tion inextricable, un enfant qui suit une mauvaise voie...) et plus rapprochés sont mes entretiens avec le Seigneur. Quand la « famine » sévit, grand est mon désir de quitter « le pays éloigné » pour réintégrer la maison paternelle à l’instar du fils prodigue de la parabole (Luc 15). Démuni, j’assiège alors le trône du Père jusqu’à l’importuner et je finis par **découvrir le besoin qui prime les autres,** à savoir un tête-à- tête paisible avec Jésus, une communion intime qui me transforme, me comble de joie et me pousse vers mes sem­blables pour les servir. Hélas ! peu de chrétiens sont conscients de ce besoin et en estiment le prix. C’est pour­quoi, quel que soit le motif de notre prière, nous nous approchons du Seigneur avec assurance pour l’honorer et lui être agréable. **Pour Lui d’abord.**
* *Troisième motif.* Lorsque je poursuis en priorité — je dis bien : en priorité — la bénédiction que je réclame ardem­ment et certainement avec foi, j’occupe, inconsciemment sans doute, le centre de ma requête. Je viens à lui pour MOI et le Moi est sur le trône quand je prie ainsi. Alors, selon Jacques, « je demande mal » et donc n’obtiens rien (Jac. 4.3).

Il y a des soldats oublieux ou des étudiants paresseux qui trouvent miraculeusement du papier pour écrire à la maison quand la bourse est vide. Les prétentions sont en général discrètement mentionnées au bas de la page, en Post-Scrip­tum. Et c’est de préférence à la maman — plus sensible et mieux disposée — qu’on lance un S.O.S. enrobé de formules enjôleuses telles que : « Maman chérie... ton fils qui t’aime tendrement et pense souvent à toi... » A la longue, ces flatteries ne prennent plus et la mère qui n’est pas dupe accepte mal de jouer le rôle de « pourvoyeuse de fonds ». Aussi se fait-elle tirer l’oreille pour expédier le mandat attendu, surtout en découvrant le peu de place qu’elle occupe dans le cœur de son enfant, lequel n’exprime sa tendresse que pour obtenir plus vite et plus sûrement. Or, puis-je plaire à Dieu si je m’approche de lui dans cet esprit-là ? C’est-à-dire pour Moi d’abord. Même dans mes requêtes, je veux adopter le langage de l’apôtre : « *Plus moi mais Christ qui vit en moi »* (Gai. 2.20). Ou encore : *« Christ en tout le premier* » (Col. 1.18).

*— Quatrième motif.* Enfin, le fait de revenir et de s’ap­pesantir sur les conditions à remplir en vue de s’assurer et d’obtenir une réponse rapide de Dieu peut laisser croire à ceux qui sont ainsi enseignés que l’exaucement se mérite par un comportement quasiment sans faille. Ce serait oublier que toute réponse d’En-Haut est une grâce et sûrement pas une récompense à la prière. Dieu ne nous doit rien. S’il accorde la chose demandée c’est *uniquement* parce qu’il aime ses créatures, qui ont la liberté de lui exprimer leurs besoins.

Ceci dit, n’allez pas croire que vous devez évacuer tout désir de voir votre prière exaucée. Vous prouveriez que vous tenez pour négligeables les bénédictions de Dieu ou tout simplement que vous doutez de l’exaucement, ce qui ne manquerait pas de l’attrister. Toutefois, si la volonté de notre Seigneur est que vous le teniez au courant de vos faits et gestes ainsi que de vos besoins, c’est afin que vous vous attachiez de plus en plus à sa personne en expérimentant son amour fidèle, sa sagesse et son secours qui ne fait jamais défaut.

**Questions :**

1. Ai-je compris que le Seigneur importe infiniment plus que la réponse à mes besoins, même les plus pressants ?
2. Ne devrais-je pas le bénir maintenant pour les bénédic­tions non reçues, pour ses réponses qui tardent à venir, l’intention du Seigneur étant de m’amener ainsi plus près de lui ?
3. Je veux détourner les regards de moi-même « pour courir... les yeux sur Jésus » selon Héb. 12.1.

**FERME TA PORTE**

**« Mais toi, quand tu pries, prie ton Père qui est dans**

**entre dans ta chambre, ferme ta porte et le lieu secret, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra »**

**(Mat. 6.6)**

Si vous avez projeté de rencontrer un ami dans un vaste aéroport ou une grande gare aux heures d’affluence sans avoir pris la précaution de fixer avec précision le lieu du rendez-vous, vous risquez d’errer longtemps dans la salle des pas perdus avant d’apercevoir le visage anxieux de votre ami, lui aussi égaré au milieu d’une foule de voyageurs pressés qui le bousculent sans ménagement. Heureusement, un endroit aisément repérable et appelé fort justement « **Le point rencontre »** a été prévu dans le but de faciliter les retrouvailles. En effet, ceux qui souhaitent se rencontrer n’ont qu’à suivre les flèches .placées à l’entrée de chaque allée pour se rendre rapidement en ce lieu bien situé au centre de l’édifice.

N’y aurait-il pas aussi un « point rencontre » où nous serions sûrs de trouver notre Dieu à n’importe quelle heure du jour ? Certainement ! Jésus nous l’indique d’une façon assez insolite dans le sermon sur la montagne lorsqu’il déclare :

1) *Entre dans ta chambre...* **le Père est là,** *dans le lieu secret...* (Mat. 6.6).

Voilà qui est simple : il me suffit d’entrer dans *ma* chambre et d’en fermer la porte pour me trouver dans la présence du Père. Cette chambre — *la mienne —* est le lieu choisi par Dieu où il m’attend et désire me voir. C’est « le point rencontre » que d’aucuns ont appelé le sanctuaire de l’âme ou le refuge intérieur... C’est donc « *chez moi »* qu’il demeure et non dans un ciel lointain, quelque part dans le cosmos. Il se tient en permanence dans le lieu même de mon intimité *(ma chambre)* et c’est là, dans mon être intérieur, donc à l’écart et sans témoin, que je dois le chercher. Aurions-nous oublié, nous les enfants de Dieu, que nous sommes le temple de Dieu et que le Saint-Esprit habite dans notre cœur par la foi, même si sa présence ne nous est pas sensible (1 Cor. 3.16 ; Gai. 3.14) ? L’apôtre affirmait cette chose inouïe à des chrétiens pourtant charnels et querelleurs qui paraissaient ignorer cette grande vérité (1 Cor. 3.1-3, 16). Oui, Dieu est présent EN NOUS par le Saint-Esprit. N’est-il pas bouleversant de le savoir, d’apprendre qu’il est là, *tout proche 1* En tout cas, « *proche de ceux qui /’invo­quent avec sincérité»* (Ps. 145.18). Ne le cherchons pas ailleurs.

2) Entre *dans ta chambre et ferme* ta *porte* (Mat. 6.6). Établir le contact avec Dieu ne devrait poser aucun problème puisque c’est « chez moi » qu’il me donne rendez-vous, dans la pièce dont je suis le seul à posséder la clé *{ma* porte). Rencontrer le Père à tout instant est donc à ma portée, lui qui m’invite à « entrer », sans poser de conditions. Par exemple, il ne dit pas : « Examine-toi d’abord ; lis au préa­lable un long chapitre de la Bible ; sois digne de mon accueil. » Non ! mais seulement : « Entre et ferme la porte ». Approche-toi de Moi avec assurance, rien ne t’en empêche (Héb. 4.16). Et s’il y avait quelque obstacle à notre communion, le Saint-Esprit ne manquerait pas de nous en convaincre.

Il est bouleversant de savoir que le Père souhaite et réclame avec insistance ma compagnie. C’est le message le plus éton­nant que nous transmette l’Écriture. La pensée que Dieu trouve sa joie à m’accueillir en sa présence est au-dessus de mon entendement et pourtant c’est bien une réalité. Donc approchons-nous de lui tout simplement, conscients que nous avons un libre accès auprès du Père par le sacrifice de Jésus. . Ne craignons pas de le dire chaque fois que nous venons à

= lui.

1. Le Père est là **dans le lieu secret**

N’est-ce pas une façon de me dire : « Viens à l’écart et soyons l’un à l’autre, sans intermédiaire ni témoin ; accor­dons-nous sans hâte des instants paisibles de face à face ? Oui, sois tout à moi. Que tes pensées se concentrent sur moi et si d’aventure elles ont tendance à vagabonder, demande- moi de les maîtriser. Si tu ouvres ta Bible — ce que je te conseille vivement — relève d’abord ce qui me concerne. Tu trouveras dans ma Parole de quoi alimenter ta louange. Es- tu prédicateur ? Remets à plus tard la recherche d’un thème pour ton prochain message. Si tu dois rendre visite à un malade oublie-le un instant ; ne parcours pas fébrilement ta Bible pour trouver le verset qui lui « fera du bien ». Imite Marie qui laissait momentanément « les pauvres » pour répandre abondamment le parfum de grand prix sur ma tête (Jean 12.3-5). Comme elle, laisse momentanément tes amis en difficultés et lâche tes fardeaux afin de n’avoir d’autre objet *que moi.* Donne-moi du temps. Du temps pour moi. Entre dans la cohorte des adorateurs qui n’ont de pensées et d’émerveillement que pour leur Roi. Le moment viendra où tu songeras à tes responsabilités et à tes amis. Alors je te rendrai capable de faire beaucoup pour eux et dans un temps record en plus ! Pour l’heure, *je te veux tout entier. Tout à moi.* Offre « ce sacrifice de louanges » que je réclame et dont tu t’es montré si avare dans le passé... » (Héb. 13.15)

Voulez-vous « aimer le Seigneur de toute votre âme » ? Alors accordez-lui des moments de retraite pour vous tenir humblement dans sa présence. Il se peut qu’au début vous soyez à court de louange ou que l’adoration vous soit étran­gère. Restez assez simples pour lui dire : « Seigneur, ouvre mon esprit afin que je t’exalte et te rende grâces de tout mon cœur. Je voudrais tellement être pour toi un sujet de joie ! » Puis restez silencieux, dans une attente respectueuse, en dirigeant et en maintenant vos pensées sur sa personne. Dieu ne manquera pas de vous fournir des motifs de le louer qui vous surprendront.

1. **Le Père** nous attend à toute heure du jour, surtout le matin avant de vaquer à nos occupations. C’est le moment favorable pour être **tout à lui.** S’il en est ainsi, ces instants de communion auront des prolongements heureux dans les heures même où notre esprit sera absorbé par les tracas de la vie.

Bien que les relations avec le Père aient été parfaites et sans ombre, Jésus ne se croyait pas dispensé de lui consacrer chaque jour, et au point du jour, un temps de retraite prolongé pour communier avec lui. A plus forte raison devrions-nous l’imiter pour affermir notre union avec Dieu. Se tenir en sa présence pour l’adorer, telle est la volonté du Père qui « demande des adorateurs » (Jean 4.24). Que cette pensée nous pénètre et nous inspire un désir passionné de rechercher la face de Dieu, en particulier *dès le matin,* en repoussant toutefois l’idée que nous venons vers lui pour recevoir un bienfait conscient à chaque rencontre. Laissons- nous plutôt obséder jour après jour par cette simple idée : *« Dieu me désire. »* Il souhaite ma compagnie et grande sera sa joie si je cultive sa présence.

Dans son livre[[1]](#footnote-1), John Brown nous raconte une expérience intéressante : « Je me trouvais il y a un an en Angleterre. Accompagné de mon épouse, je donnais des conférences en divers lieux. Et chaque soir, de retour à l’hôtel, nous pas­sons une heure à prier. J’ai pu constater que nous n’avons jamais demandé à Dieu quoi que ce soit. Essayez à votre tour de passer une heure (voire un quart d’heure pour commencer) avec Dieu dans la louange. Si vous le faites, vous constaterez que le Saint-Esprit vous enveloppera. »

1. *Et ton Père* **te le rendra (v. 6)**

Le chapitre 6 de l’évangile de Matthieu parle des récom­penses attribuées dans l’au-delà à tous ceux qui pratiquent « leur justice » dans le secret, donc pour Dieu seul et non pour être encensés par les hommes.

*Ton Père te le rendra...* Où donc ? Déjà sur la terre puisque le chrétien reçoit de son Dieu des biens incompa- râbles qu’aucune fortune ne peut procurer, par exemple le sentiment bienfaisant de son approbation, la joie ineffable de sa présence, une paix qui surpasse toute intelligence... Bref, l’épanouissement de l’être tout entier, ce qui n’a pas de prix (Ps. 4.8-9).

*Ton Père te le rendra...* En prononçant ces paroles, Jésus avait surtout en vue la rémunération à venir. La prière « dans le secret » recevra donc sa récompense dans l’au- delà. Y avez-vous songé ? On objectera sans doute qu’on ne peut servir Dieu pour être payé à la résurrection des morts. Qu’en savez-vous ? Jésus n’a-t-il pas recommandé sous forme impérative : « **Amassez-vous des trésors dans le ciel...** *car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur »* (Mat. 6.20-21). Faire fi des rétributions futures est une erreur et plus encore une désobéissance qui attriste le Saint-Esprit. D’ailleurs, l’idée de récompenses stimule plus qu’on ne veut le croire. Les pédagogues le savent bien qui en usent abon­damment. Si Moïse avait « *les yeux fixés sur la rémunéra­tion »* à venir (Héb. 11. 26), pourquoi refuserions-nous d’y penser ? Ce serait un puissant motif pour nous adonner plus diligemment à la prière.

*Ton Père te le rendra.* La récompense promise est la preuve éclatante que le sacrifice de louange lui est particu­lièrement sensible. Une raison de plus pour Le servir sans cesse de cette manière. Le louer, c’est le réjouir à coup sûr. Ne nous privons pas de lui plaire.

1. **Ferme ta porte**

Dans son livre (« Simples entretiens sur la prière »), S.J. Gordon commente ainsi le conseil de Jésus. « Un homme, l’écouteur à l’oreille, essayait en vain de saisir une communication pourtant clairement énoncée à l’autre bout du fil. Il entendait mal, perdait un mot sur deux, aussi faisait-il répéter chaque phrase. Après quelques essais infruc­tueux, l’interlocuteur agacé lui cria un peu sèchement : Si vous voulez entendre, **fermez donc la porte. »**

Celui qui se plaignait ainsi avait, lui, sa porte bien fermée et il entendait fort bien... non seulement la voix de la personne qui lui téléphonait, mais encore les bruits de la rueet des acheteurs qui envahissaient, à cette heure, le magasin où se trouvait la cabine téléphonique.

Certains chrétiens, bien qu’ayant l’ouïe fine, ont de la peine à entendre parce qu’ils n’ont pas bien ferme la porte. La voix de Dieu et la voix de l’homme résonnent dans leurs oreilles : impossible de les distinguer. La faute en est pour une part à la porte : si vous voulez l’entendre et vivre des instants bénis de communion, *fermez donc la porte* à vos pensées propres, à vos soucis, à vos préoccupations de tous ordres et cherchez à communiquer avec le Seigneur.

Je sais, il n’est pas facile de chasser certaines pensées d’inquiétude pas plus qu’il n’est aisé de se concentrer quand on a la fâcheuse tendance de laisser vagabonder son esprit. Ne nous décourageons pas, mais persévérons, résolus à ren­contrer le Seigneur en comptant non sur nos efforts propres mais sur le Saint-Esprit qui « amènera nos pensées captives à l’obéissance de Jésus-Christ » et nous rendra capables de nous tenir vraiment dans Sa présence (La question si impor­tante des pensées sera abordée dans les chapitres suivants).

Questions :

1. Suis-je vraiment convaincu que Dieu me désire près de lui ? Ai-je compris que c’est *obéir* à Dieu que de lui offrir « des sacrifices de louange » (Héb. 13.15) ?
2. A la fin de ce chapitre, me serait-il possible de me mettre à l’écart pour lui consacrer dix à vingt minutes et ne penser qu’à Lui ? Et quand je devrais garder le silence en sa présence, cela ne manquerait pas de lui être agréable.
3. Je veux bénir mon Seigneur qui se laisse approcher « au moyen du sang de Jésus ».

'U

**CONVERSATION INTIME**

**« ... Nous amenons toute pensée captive à l'obéissance de Christ. »**

**(2 Cor. 10.5)**

Lors d’une convention chrétienne à laquelle je participais, l’un des orateurs s’approcha de moi et me dit : « Cher ami, *pensez à haute voix.* » Sans doute ce frère avait-il discerné sur mon visage quelque préoccupation ou réticence non exprimée qu’il souhaitait connaître pour me venir en aide. Après tout, la terre est remplie de gens qui pensent sans desserrer les lèvres, dans le secret de leur cœur. **La pensée,** a-t-on dit, **est une conversation que l’homme se tient à lui- même,** dans son intimité. Quoique intérieure, la pensée est réellement « une parole » puisque l’homme pense avec des mots bien à lui, avec son propre vocabulaire et parfois ses fautes de syntaxe. D’ailleurs, l’activité de la pensée trébuche, s’arrête un instant lorsque le mot tarde à venir. On pense en français ou en anglais, en espagnol ou en chinois... c’est- à-dire dans la langue qui nous est familière ou que pratique habituellement l’entourage. Rien n’est plus « moi » que mes pensées, si bien que l’on a pu écrire : « Dites-moi le langage que l’homme se tient dans le mystère de lui-même et je vous dirai *qui* il est. »

Nous découvrirons la place et l’importance des pensées ou de la pensée, en faisant les remarques suivantes :

1. **C’est dans ce domaine que nous tombons le plus bas** pour la simple raison que plus rien ne nous retient dès lors que l’entourage ignore le contenu de nos pensées. Nous n’avons plus à craindre l’opinion des autres, leur désappro­bation ou leurs menaces puisque cette conversation intime leur est étrangère. Aussi, des fleuves de boues immondes et innommables peuvent-ils circuler librement dans notre tête si nous ne veillons pas. Le psalmiste avait bien raison de dire : « *La pensée intime, le cœur de chacun est un abîme >>* (Ps. 64.7). Qui osera le contredire ? Le diable voudrait tellement nous transformer en poubelle pour y déverser des flots de haine, d’impureté, d’infidélité, de vanité, d’agres­sivité... Que sais-je ? Donc vigilance !
2. **L’activité de la pensée est incessante,** ininterrompue. Cette parole intérieure nous attend le matin, à notre réveil, pour se poursuivre tout au long du jour au milieu même de notre activité et cela jusqu’à notre sommeil. Cette parole reprend vie dans nos insomnies et réapparaît, plus floue peut-être, dans les rêves. Bref ! Les pensées ne nous quittent pas ; elles se confondent avec notre existence. C’est dire qu’il en passe des « trains entiers » dans une journée. Il y a de quoi mordre la poussière lorsqu’on laisse parler l’Ecriture.
* *Les pensées du cœur de l’homme sont* **mauvaises dès sa jeunesse** (Gen. 8.21).
* *Les pensées mauvaises sont* **en horreur à l’Éternel** (Prov. 15.26).
* *Vous étiez* **ennemis de Dieu** *par vos pensées...* (Col. 1.21).
* *L’Éternel* **connaît** *les pensées de l’homme* (Ps. 94.11).
* *La Parole de Dieu juge les sentiments et les pensées du cœur. Nulle créature n’est cachée devant lui, mais* **tout est nu et découvert** *aux yeux de celui à qui* **nous devons rendre compte** (Héb. 4.12-13).

Etc.

1. **Les pensées ont leur origine en nous-mêmes.** Il est vrai que Satan inspire les mauvaises pensées. Toutefois nous favorisons leur prolifération et facilitons la triste activité du diable en cultivant de mauvais sentiments, en refusant de pardonner, d’oublier les torts subis, en nourrissant notre âme de choses impures... Ce que nous emmagasinons dans notre subconscient est toujours prêt à réapparaître sous forme de pensées, c’est pourquoi je dois m’interroger : De quelle littérature suis-je friand ? Quelles sortes d’images, d’illustrations ou de photos ai-je du plaisir à regarder ? Quel divertissement a ma préférence ? En quelle compagnie suis- je heureux ?

Les bonnes pensées procèdent toujours d’un cœur purifié.

1. Les pensées, bonnes ou mauvaises, **exercent sur nous une influence considérable, capable de modifier notre comportement.** Les idées, dit-on, gouvernent le monde... tout simplement parce qu’elles nous gouvernent nous-mêmes. Elles génèrent en nous des sentiments, lesquels à leur tour déterminent notre volonté et par suite nos actes. Pour avoir toléré la haine et ressassé la vengeance, des gens réputés inoffensifs en sont arrivés au crime. Des pensées d’infidélité entretenues ont pu conduire un conjoint à l’adultère, entraî­nant la ruine d’un foyer pourtant uni au départ. Cultivons la rancœur ou la jalousie, et nos paroles comme nos gestes en seront marqués lorsque nous rencontrerons la personne détestée... Au contraire, que le Seigneur lave notre cœur de toute animosité et nous serons aptes à bénir même ceux qui nous éprouvent.

Vous êtes-vous, une seule fois, laissé arrêter et interpeller par cette parole de Jésus bien connue mais guère prise au sérieux : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... **de toute ta pensée »** (Mat. 22.37-38) ? Reprenant le commandement donné jadis à Moïse (Deut. 6.5), à savoir : « Tu aimeras P Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force », le Sauveur a jugé bon d’y ajouter : « **De toute ta pensée » et « c’est le premier et le plus grand commandement »** (Mat. 22.37-38). Émises par le Fils de Dieu, ces paroles revêtent une importance particulière que nous aurions tort de mésestimer. Avez-vous déjà médité cette expression : « *De toute ma pensée » ?* Si oui, quelle inci­dence ces paroles ont-elles eue dans votre vie ? Avez-vous manifesté, un seul instant, le désir de réaliser cet ordre divin ? Qu’avez-vous fait pratiquement pour obéir à cette injonction du Roi des rois ? Êtes-vous conscient qu’il s’agit là du plus grand commandement ?

Parvenu à la fin de ce chapitre, je vous conseille de faire halte un instant pour reprendre la parole de Mat. 22.37-38 en répondant honnêtement aux questions posées ci-dessus.

Peut-être vos réflexions vous amèneront-elles à vous humilier devant Lui.

**Questions :**

1. Avez-vous déjà confessé à Dieu vos mauvaises pen­sées ? Vous ont-elles souvent attristé, voire découragé ? Étiez-vous alors vraiment déterminé à en changer ?
2. Quelles sont les pensées qui reviennent souvent dans votre esprit, qui vous obsèdent peut-être et, naturellement, vous attristent ? Ne pourriez-vous pas vous ouvrir à une personne de confiance qui partagera votre préoccupation et priera pour vous ?
3. Le domaine des pensées doit-il nécessairement être confié au Seigneur ? Pourquoi ? Êtes-vous réellement déter­miné à « aimer le Seigneur de toute votre pensée » ? Vrai­ment ?

'U

**DE TOUTE TA PENSÉE**

**« Cherchez continuellement sa face. »**

**(Ps. 105.4)**

Maîtriser ses pensées n’est pas chose aisée quoi qu’en dise Alain qui recommande à ses lecteurs, comme règle d’hygiène de l’esprit, de ne jamais avoir deux fois la même pensée. Facile à dire ! L’auteur de « *Propos sur le Bonheur »* sug­gère une méthode infaillible pour masser le cerveau **: Y a qu’à... «** changer d’idées et... ce n’est pas difficile »... « Pour purger la cervelle » **il suffit «** de regarder autour de soi et de se donner ainsi comme une douche de spectacles » (oui mais, quels spectacles ?). **Il suffit** aussi « de remonter des effets aux causes ce qui est un moyen assuré de chasser les images noires ». Je doute que nos contemporains, dont les médias se chargent d’occuper et d’encombrer les esprits, aient le temps ou seulement le désir de réfléchir assez « pour remonter » jusqu’aux causes. Il n’empêche que ces conseils sont valables et Alain a raison de recommander à chacun de ne pas « réciter mentalement sa tristesse »... Toutefois, comme nous aurions aimé que le philosophe invitât ses lecteurs à se tourner vers Dieu ! Savait-il que lui seul détient le pouvoir de « purger le cerveau » de toutes pensées vaines, de stopper sans pitié « cette circulation des idées conduisant souvent à une certaine futilité » ? Qui s’approche du Sei­gneur de sainteté est plus apte à discerner le pur de l’impur, le vrai du faux, le futile de l’essentiel. Il serre dans son cœur l’exhortation de Paul : « *Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l'approbation, ce qui est vertueux et digne de louange* **soit l’objet de vos pensées »** (Phil. 4.8).

Certes, Dieu a le pouvoir de changer nos pensées, mais il n’interviendra jamais sans avoir obtenu notre consentement et notre collaboration. Comment le Créateur ferait-il germer la graine et grandir la plante si le cultivateur négligeait de répandre la semence dans un sol préparé ? De même, le Maître est bien disposé à filtrer nos idées pourvu que nous soyons « ouvriers avec Lui ». II faut reconnaître que l’homme est plutôt porté à laisser aller ses pensées « la bride sur le cou », sans trop s’émouvoir lorsqu’elles s’éparpillent dans des chemins interdits. Or, Dieu nous appelle à les juguler, à les contrôler, surtout à les lui donner. Quand elle évoque les pensées, sa Parole laisse clairement entendre que le chrétien n’est pas un simple spectateur.

* **Tu aimeras** le Seigneur ton Dieu... **de toute ta pensée** (Mat. 22.37).
* Que tout ce qui est... vertueux et digne de louange **soit l’objet de vos pensées.** Ce que vous avez appris de moi, **pratiquez-le** et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4.8- 9).
* **Priez sans cesse** (1 Th. 5.17).

Etc.

*Ouvriers avec Dieu,* avons-nous dit ?

Soit !

Mais au juste, que puis-je faire pour « l’aimer de toute ma pensée » ? Certains croyants, dont la piété ne fait aucun doute1, préconisent dans leurs écrits ce qu’ils appellent : *« La pratique de la présence de Dieu. »* Ils savent combien l’esprit est porté à vagabonder loin du Seigneur mais, disent- ils : « La volonté est maîtresse de nos facultés. C’est elle qui doit constamment ramener à Dieu nos pensées chaque fois qu’elles s’en éloignent. » Bien sûr, cette discipline exige — surtout au début — une vigilance de tous les instants, des actes de volonté réitérés, des efforts persévérants pour entretenir avec Dieu une conversation secrète ininterrompue. Le premier soin du chrétien sera donc de maintenir son [[2]](#footnote-2) esprit en la présence du Seigneur, s’efforçant de donner à ses pensées l’habitude d’une orientation intérieure. Et dès qu’il les surprendra batifolant loin de sa face, il s’efforcera de les ramener à Dieu « doucement et tranquillement ».

Une première objection surgit alors tout naturellement : en gardant les pensées constamment tendues vers Dieu, le croyant ne risque-t-il pas de planer dans l’irréel, de cultiver la rêverie et la distraction ? Certainement pas ! On peut accomplir parfaitement sa tâche, être présent et bien présent tout en gardant un œil fixé vers le ciel. L’un n’empêche pas l’autre. Au contraire ! Persuadons-nous que l’adoration devrait être en toile de fond à chaque instant de notre vie puisque l’Écriture ordonne : *« Rendez continuellement grâces à Dieu »... « Offrez sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges* »... Comment cela pourrait-il se faire si nous lais­sons nos pensées s’égailler à l’aventure ?

Ici, laissons parler le frère Laurent : « Je m’efforce de demeurer dans sa sainte présence et cela par une simple attention et un regard d’amour constamment fixé sur lui, ce que je puis appeler une présence réelle de Dieu, ou pour mieux dire, une conversation secrète, silencieuse et habituelle de l’âme à Dieu... Il n’y a pas au monde de vie plus douce qu’une vie de conversation continuelle avec Dieu... Néan­moins, ce n’est pas le plaisir que nous devons chercher dans cet exercice ; nous devons le faire par amour, parce que Dieu désire nous avoir... **Prenez immédiatement la sainte et ferme résolution de ne jamais oublier Dieu. »**

Le chrétien, éprouvé par ses défaillances répétées et ses longs oublis acquerra, par la grâce de Dieu et s’il persévère, la précieuse habitude de diriger ses pensées vers Lui « avec de secrètes exclamations de louanges ». Les progrès, durant les premières semaines, seront décevants mais Dieu allumera dans le cœur de son enfant le désir de vivre constamment en sa compagnie. « Nos défaillances et nos oublis sont si fréquents !... s’exclame Th. Kelly. Mais lorsque vous vous prendrez de nouveau en flagrant délit d’infidélité, ne perdez pas votre temps à vous accuser ; demandez pardon par une prière silencieuse et recommencez ; repartez de l’endroit où vous vous trouvez. Offrez à Dieu cette adoration brisée et

dites-Iui : “Voilà ce que je suis si tu ne viens à mon aide !” Ne vous laissez pas décourager, revenez tout simplement à lui et demeurez en sa présence, à attendre... »

Que penser de cette « pratique » ? Elle a certainement du bon puisque les hommes de la Bible s’y adonnaient :

* J’ai **constamment** l’Éternel sous mes yeux (Ps. 16.8).
* **Dès le réveil,** je me rassasierai de ton image (Ps. 17.15).
* **Je tourne constamment** les yeux vers l’Éternel (Ps. 25.15).
* Lorsque **je pense à toi sur ma couche,** je médite sur toi les veilles de la nuit... (Ps. 63.7).
* **Cherchez continuellement** sa face (1 Chr. 16.11 ; Ps. 105.4).
* Nous rendons **continuellement** grâces à Dieu... (1 Thés. 1.2).

Etc.

Ce n’est pas fortuit si le grand commandement « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu... » est suivi des recomman­dations suivantes : « *Tu en parleras quand tu seras dans ta maison et quand tu marcheras sur la route. Quand tu te coucheras et te lèveras. Tu les attacheras comme un signe sur tes mains et ils seront comme des marques placées entre tes yeux. Tu les écriras sur les montants des portes de ta maison et à l’entrée de ta ville »* (Deut. 6.7-8). Pourquoi de telles ordonnances du Créateur si ce n’est pour amener les siens à ne pas l’oublier ? En s’y conformant scrupuleuse­ment, l’Israélite pieux avait sans cesse l’Éternel à la fois dans ses pensées et devant ses yeux ; de plus son nom jaillissait souvent de ses lèvres.

Les juifs, aujourd’hui encore, fondent sur cette parole du Deutéronome leur coutume de la « *Mézuzah »* (mot qui signifie : poteau). Ce terme désigne le morceau de parchemin sur lequel sont inscrites les paroles de Deut. 6.4-9 et 11.13- 21. D’abord enroulé, puis introduit dans un petit étui, ce parchemin est fixé sur le montant de droite de la porte de la maison ou de l’appartement. Jadis, le juif fidèle n’entrait pas sans toucher la « mézuzah » ; ensuite il se baisait les doigts en prononçant la bénédiction tirée du psaume 121 (v. 8)... Ainsi lui était fournie à tout moment l’occasion de se souvenir de l’Éternel, dans ses allées et venues comme dans ses moindres gestes.

Il est vrai que quiconque se donne pleinement au Seigneur a soif d’une communion ininterrompue avec lui. Vivre dans une atmosphère de louange et de reconnaissance, considérer les choses et les circonstances comme à travers l’œil de Dieu est un idéal auquel aspire celui qui veut être pleinement agréable à son Maître.

Certainement, la pratique de la présence de Dieu, et quoique nous fassions quelques réserves (voir plus loin), a du bon et l’enfant de Dieu ne s’égarera pas en l’observant... En effet,

1. Il fera très vite une affligeante découverte : à savoir qu’il lui arrive trop souvent de congédier le Seigneur de ses pensées et cela durant de longues, de très longues heures chaque jour. Dieu serait-il le grand oublié des chrétiens ?
2. Cette utile découverte le conduira inévitablement à s’humilier ; ainsi se développera certainement chez lui « la crainte de l’Éternel » ainsi que la soif d’aimer le Seigneur « de toute sa pensée ».
3. Toujours plus conscient de la vanité de ses pensées et de la boue qu’elles véhiculent, il acquerra une notion plus exacte de la sainteté de Dieu et, en conséquence, éprouvera un désir plus ardent de purification, s’attendant à recevoir de lui de nouvelles pensées.
4. Cette pratique lui fournira l’occasion de se présenter sans cesse devant Dieu et, dans la lumière du Saint-Esprit, il discernera plus précisément « ce qui est bon, agréable et parfait », d’où une heureuse incidence dans « son quoti­dien ».
5. A fréquenter continuellement le Maître, il apprendra à le mieux connaître. Il décèlera ses perfections, sa personne lui deviendra précieuse et la louange tiendra une plus grande place dans ses journées.
6. En fin de compte, il expérimentera que hors du Sei­gneur, il est absolument incapable de purifier son cœur des mauvaises pensées qui l’assiègent. Sa seule ressource, s’il est déterminé à en changer, sera de s’abandonner avec confiance entre les mains du Tout-Puissant lequel *« le formera lui- même, raffermira, le fortifiera, le rendra inébranlable* » (1 Pi. 5.10). Résultat : il portera du fruit à Sa gloire et se révélera un « bon et fidèle serviteur ».

Il faut admettre que, même observée scrupuleusement, cette « pratique » peut nous laisser loin de Dieu ; et ce que nous appellerions alors « sa présence » ne serait qu’une illusion. En effet :

1. Un croyant sérieux et persévérant qui s’obligerait à ramener constamment ses pensées vers Dieu — mais à un Dieu qui ne serait pas celui de l’Écriture — ne goûterait pas aux joies pures du sanctuaire. Et quand il croirait se trouver dans la présence du Très Haut parce qu’il éprouve des états d’âme merveilleux, cet homme ne vivrait pas pour autant dans l’intimité du Seigneur car on ne peut l’atteindre que par le Christ mort et ressuscité : Il est le seul Médiateur, le seul chemin ouvert à ceux qui se repentent et qui croient. « Nul ne vient au Père que par Lui » (Jean 14.6).
2. Il faut regretter que les auteurs cités plus haut donnent, dans leurs écrits, trop peu de place à l’Écriture. Nos pensées ne seront riches de la pensée du Seigneur que si nous médi­tons quotidiennement et avec soin sa Parole. Elle ne doit pas nous quitter. En l’observant nous ne céderons pas aux sentiments ni aux errements qui guettent le chrétien.
3. Il serait vain de vouloir cultiver la présence de Dieu si ’on vit dans le désordre. Le refus de pardonner, l’incrédu­lité, la mondanité... tel péché non abandonné nous tien­draient alors loin du Seigneur.
4. Enfin, quiconque négligerait de rencontrer chaque jour son Dieu, de lui consacrer du temps, sans hâte, pour l’écou­ter et lui parler, ne manquerait pas de l’oublier durant la journée entière. L’heure du recueillement matinal est une source de force et de réconfort. Le dialogue commencé avec Dieu avant toute activité se poursuivra tout au long du jour pourvu que nous veillions particulièrement sur nos pensées pour les lui confier. Alors les relations avec le Maître s’af­fermiront et seront d’autant plus étroites et bénies.

Ces réserves faites, tournons-nous avec assurance vers le Christ. Il ne met pas dehors qui s’approche de lui (Jean 6.37), tout disciple ayant « un libre accès au sanctuaire par le sang de Jésus » (Héb. 10.19). C’est donc par la foi que nous cherchons sa face :

*« Jésus s’écria : Si quelqu’un a soif, qu’il* **vienne à moi** *et qu’il boive. Celui qui* **croit en moi** *des fleuves d’eau vive couleront de son sein, comme dit l’Écriture... »* (Jean 7.37).

**Questions :**

1. Ai-je le désir d’aimer le Seigneur « de toute ma pen­sée » ?
2. Ai-je demandé à Dieu de sonder mes pensées et de purifier mon cœur de tout ce qui n’est pas pur, aimable... selon Phil. 4 ?
3. Pourquoi maintenant, m’abandonnant au Seigneur, ne lui donnerai-je pas ce domaine pour qu’il « amène toutes pensées captives à l’obéissance de Christ » (2 Cor. 10.5) ? Pourquoi, maintenant, ne me placerai-je pas dans la pré­sence du Seigneur sachant que j’ai une libre entrée dans le sanctuaire par « le sang du Calvaire » ?

**LES PENSÉES GARDÉES EN JÉSUS-CHRIST**

**« Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera votre cœur et vos pensées en Jésus-Christ. » (Phil. 4.7)**

Il vous est certainement arrivé d’être obsédé par un refrain entendu quelque part, une mélodie lancinante qui encombre votre tête et ne quitte pas vos lèvres. Impossible de « changer de disque » ! Hélas ! Il en va de même de certaines pensées ; elles nous poursuivent sans que nous parvenions à les chas­ser.

La pensée, disions-nous, est une conversation que l’homme se tient à lui-même, une sorte de monologue inté­rieur qui se poursuit sans discontinuer. A vrai dire, il s’agit plutôt d’un dialogue même en l’absence de tout interlocu­teur, car je ne suis jamais seul. Comme moi sans doute, vous vous êtes surpris bien des fois en train d’évoquer des choses abominables qui auraient entraîné sûrement votre exclusion de l’église si l’entourage les avait perçues ? Conscient des horreurs qui circulaient dans votre tête, outré et confus à la fois, vous avez réagi en murmurant :

« Comment est-ce possible que moi, chrétien soucieux de sanctification, je me sois laissé aller à imaginer des choses pareilles ? »

Alors, déterminé à ne plus tolérer ces ordures, vous avez tenté de chasser ces pensées en changeant résolument de thème. Vous avez cru y parvenir lorsque... coucou ! ces horreurs, les mêmes, ont refait surface... sans votre accord bien entendu. L’Accusateur, qui guettait cet instant pour accroître votre désarroi, s’est exclamé avec des accents de sainteté :

**vu**

« Mais c’est affreux ! Certainement, tu viens de pécher contre le Saint-Esprit. »

Halte-là ! Ne tendez pas l’oreille à de telles insinuations. Elles sont mensongères. Votre brusque réaction, votre refus d’entretenir de telles pensées prouvaient hautement que vous n’en étiez pas l’auteur... *pourvu* que, maintenant, vous les rejetiez encore en les donnant au Christ qui délivre. Il y aurait faute si vous preniez plaisir à prolonger cette conver­sation infâme. En vérité, *un autre que vous* a relancé ce dialogue abominable que vous aviez rompu brutalement. Cet « autre » qui vous impose ces idées et les déverse dans votre âme — vous l’avez deviné — c’est Satan. Il serait trop heureux qu’en les tolérant vous en deveniez responsable. Démasquez-le en le congédiant sans égard : « Arrière Satan. » Inutile de batailler avec lui : tournez-vous plutôt vers le Christ qui prendra le relais.

Qui veut chasser de mauvaises pensées n’a pas de plus sûr moyen que de s’en remettre au Fils. Il est puissant pour tenir en échec le diable et ses anges, et plein d’amour pour remplir de choses saintes et bénies le cœur de son enfant. Tenez bon (1 Pi. 5.8). Après un temps de lutte peut-être, le Christ engagera avec vous un dialogue intérieur qui, cette fois, édifiera et élèvera votre âme. Quoi qu’il en soit, vous devez refuser d’être le jouet « d’un autre » qui serait trop heureux de vous imposer le thème et l’esprit de vos réflexions.

Ceci dit, n’accusons pas systématiquement le diable d’être l’auteur de toute pensée mauvaise ou simplement erronée. Si certaines sont bien de lui, il en est d’autres dont je puis revendiquer la paternité. « *C’est du dedans, du cœur de l’homme —* siège de.la volonté — *que sortent les mauvaises pensées »* (Mat. i5.Î9). En effet, je peux **méditer** le mal (Prov. 14.22), **nourrir** la rancœur et songer à me venger. Je ne suis pas nécessairement inspiré par Dieu lorsque **je réflé­chis** pour établir mon emploi du temps ou **me concentre** pour trouver une issue à une situation délicate lors même que mes intentions sont louables. Même le chrétien de bonne foi a besoin de veiller et de chercher à savoir de quoi sont faites ses pensées en disant avec David : « *Ô Dieu, connaismes pensées»* (Ps. 139.23)! N’oublions pas que nous sommes ce que sont nos pensées (Prov. 23.7).

La Bible distingue trois sortes de pensées :

1. **Les mauvaises pensées** qui naissent au hasard des cir­constances, des rencontres ou des choses vues ou entendues. Qu’une personne se moque de moi, me calomnie ou critique mon enfant, que le professeur m’inflige une mauvaise note, que le facteur m’apporte la feuille d’impôt, que je croise une personne extravagante ou peu sympathique... et me voilà préoccupé, tendu, irrité, méprisant ou accusateur, ruminant des heures durant tel fait désagréable, tel événe­ment fâcheux ou tel sujet d’humiliation. Inutile de revenir sur ce point déjà abordé.
2. **Les vaines pensées.** S’il y a des pensées abominables facilement détectables, il en est d’autres — la plupart d’ail­leurs — qui ne sont pas mauvaises en soi ; et parce qu’elles n’ont rien de répréhensible on les tolère sans être alerté ou sans penser à mal. Nous faisons bon ménage avec elles. Alors, pourquoi leur faire barrage et s’acharner contre elles ? Attention ! La Bible les dénonce, les qualifiant de « *vaines »* (Ps. 94.11 ; Job. 27.12 ; 1 Cor. 3.20 ; Éphés. 4.17-18...). Elles occupent d’autant plus de place en nous qu’elles passent inaperçues. Même la conscience a quelque peine à les déceler, aussi les condamne-t-elle très rarement.

Vous êtes-vous déjà humilié pour avoir entretenu de « vaines pensées » ? J’en doute. Elles sont « vaines » parce que Dieu y est absent, qu’elles occupent inutilement notre esprit et nous tiennent loin de l’essentiel (voir ici ce qui devrait être l’objet de nos pensées : Phil. 4.8). On peut s’éterniser sur le même sujet et, par exemple, penser voiture, sport, gastronomie, loisirs, mode... des heures entières. Cou­lées dans la mentalité des hommes, ces pensées se révèlent superficielles, futiles, enclines à l’autosatisfaction. Paul les qualifie de « charnelles » (Col. 2.18). Pour en avoir une idée plus précise, je vous propose de tenter l’expérience suivante : au cours de la journée et à plusieurs reprises, faites halte un instant en vous demandant : « A quoi étais-je en train de penser durant les dix minutes précédentes ? Quelle place occupaient dans mon esprit le Seigneur, son royaume, le

•U

prochain à secourir, les vraies valeurs... ? » Si vous y arri­vez, vous découvrirez avec tristesse que vous avez brassé des idées sans valeur d’où Dieu était exclu. La plupart du temps, il vous faudra admettre que vous êtes dans l’impossibilité de vous remémorer les choses qui viennent de traverser votre esprit. Le vide, quoi ! C’est pourquoi, il importe que je sois et reste le maître chez moi. Donc, pas de passivité coupable qui laisserait le champ libre à l’Adversaire. Je refuse de penser à n’importe quoi, de me perdre dans « la lune » ou les nuages, et pour y parvenir plus sûrement, je confie mon esprit à la garde du Seigneur.

c) Heureusement, il y a, selon la Bible, **les « pensées gardées en Jésus-Christ »,** remplies de lui, de son Royaume, du prochain à aimer. Des pensées don de Dieu, de saintes pensées orientées vers les choses d’En Haut, toutes de confiance, de patience, d’humilité et d’amour (Col. 3.3).

Si la paix de Dieu garde le cœur et les pensées en Jésus- Christ (Phil. 4.8), posséder cette paix sera la chose à recher­cher en priorité. Selon l’apôtre « *elle surpasse toute intelli­gence »* (Phil. 4.7) et doit « **régner dans notre cœur »** (Col. 3.15). Le Seigneur l’accorde à quiconque jouit de son appro­bation et vit en réelle communion avec lui. C’est donc lui, l’auteur de la paix et non la paix qu’il faut rechercher. Dieu est lumière et sa présence est lumière. Elle éclaire, purifie, inspire et métamorphose toute chose.

Si une personne m’éprouve et place des embûches sur ma route, Jésus gardera mes pensées de toute amère critique pourvu... que je cultive sa présence. Plus encore, il me parlera de Son amour pour elle ; il m’incitera à la bénir et à rechercher son bonheur en dépit du tort qu’elle m’inflige. Dès lors, je la regarderai avec espérance.

Un fait douloureux du passé me revient-il en mémoire ? Dieu en ôtera le souvenir pénible et me parlera du présent où il y a tant à faire, tant de bien à accomplir.

Peut-être rencontrerai-je mon voisin d’en face, jusqu’ici objet de mon indifférence. Alors Jésus me donnera des yeux pour le distinguer et un cœur pour l’aimer. Une fidèle intercession occupera mes pensées et le désir de le rencontrer pour lui parler de son âme grandira en moi.

Qu’un fait divers attire mon attention et il introduira dans mes réflexions le Dieu souverain, maître du temps et des circonstances.

Le dimanche je me rendrai à l’église heureux à l’idée de me présenter devant Dieu avec mes frères ! Je sais que mes pensées, d’ordinaire si vagabondes en ce lieu, seront gardées par Jésus tout au long de l’office. Il sera présent dans mes cantiques, dans mes prières et dans les paroles du prédica­teur. Il me permettra de découvrir quelques riches person­nalités, d’humbles chrétiens revêtus du Seigneur et dont la conversation gravite volontiers autour du Bien-Aimé. A mon étonnement, je me sentirai plus proche d’eux que d’anciens amis qui, maintenant, m’attristent par leur apathie et leur superficialité ; cette tristesse me poussera, non pas à m’éloi­gner d’eux ou à les juger, mais à supplier le Seigneur de les visiter dans sa grâce. Ah ! On ne chôme guère lorsqu’on vit près de Jésus !

* D’accord me direz-vous, mais n’y a-t-il pas des domaines où Dieu n’est pas concerné, et pour parler crû­ment, des domaines où nous n’avons que faire de Dieu ? Je vous le demande, que peut m’apporter — ou changer — sa présence lorsque je me penche sur un problème de géométrie ou compulse une table de logarithmes ?
* Je répondrai : Cessez de supputer ce que pourrait « vous apporter » la présence du Seigneur. Déplacez donc le centre et occupez-vous plutôt de lui. Dans une adoration secrète qui ne gênera en rien vos recherches, bénissez Celui qui vous a donné l’intelligence et des capacités pour résoudre des questions difficiles. L’Écriture ne vous recommande-t- elle pas de faire toute chose — même de la géométrie — « pour la gloire de Dieu » ?

— Fort bien. Toutefois, dans les affaires temporelles qui réclament une attention soutenue, est-il possible de rester en état d’adoration sans courir le risque de décrocher d’avec la réalité, je veux dire d’accomplir ma tâche l’esprit ailleurs, donc sans application ?

* Ici encore vous vous méprenez. Œuvrer dans la pré­sence de Dieu c’est agir dans sa lumière et non dans les nuages. Dieu est lumière (1 Jean 1.5). Or, s’il y a un élément indispensable pour mener parfaitement les affaires de ce monde, c’est bien la lumière. La sienne. Lumière précieuse qui rend apte à discerner le moment d’agir, le geste à accom­plir, la parole à dire ou à ne pas dire, à avoir le juste comportement dans chaque circonstance. Les occupations les plus absorbantes s’accomplissent plus aisément dans une atmosphère de louange. Elle donne du cœur à l’ouvrage, renouvelle force et vigueur et illumine la tâche la plus ingrate. C’est pourquoi « **rendez continuellement grâces à Dieu pour toutes choses »** (Éphés. 5.20).

Oui ! Je puis accomplir très lucidement ma tâche et avoir mon esprit orienté vers le Seigneur. A un niveau plus pro­fond, et sans que je m’évade de la réalité, je puis être en état de paisible et joyeuse adoration, sensible au souffle de l’Esprit. L’Ecriture ne m’invite-t-elle pas à demeurer en lui dans une prière incessante (1 Thés. 5.17) ? Il est possible et hautement souhaitable d’accomplir même les tâches appa­remment les plus profanes dans la joie de sa présence. Une présence qui me « gardera » des vaines ou mauvaises pen­sées. Oui, Dieu dans sa grâce peut nous rendre capable de vivre en prière incessante au milieu des occupations les plus absorbantes.

Maintenant, ne nous alarmons pas si notre communion est intermittente et surtout ne perdons pas notre temps à nous culpabiliser. L’Adversaire exploiterait ce prétexte pour nous tenir loin de sa face. Revenons au Seigneur, tournons nos pensées vers lui en lui disant : « Garde-les en Jésus. Inspire-les. Qu’elles soient remplies de louange et d’adora­tion. »

**Questions :**

1. Ai-je réellement la volonté de ne pas laisser vagabonder mes pensées ? Être passif, avons-nous dit, c’est faire le jeu de Satan.
2. Suis-je résolu à faire « tous mes efforts » (2 Pi. 1.5) pour « porter mes pensées devant Dieu » (Ps. 54.5, Second non révisé) chaque fois que je serai conscient de l’avoir

oublié ? Alors mes longs oublis développeront en moi la soif d’une communion ininterrompue avec Jésus.

1. Je me disciplinerai pour créer, par la grâce de Dieu, l’habitude d’une orientation de mon esprit vers Dieu. Certes, mes efforts resteront insuffisants, ils n’en seront pas moins nécessaires car Dieu n’accorde la grâce de vivre en sa pré­sence qu’à ceux qui, par leur persévérance, donnent la preuve qu’ils en connaissent le prix. « Que celui qui VEUT prenne de l’eau de la vie gratuitement », dit l’Apocalypse (Ap. 22.17)^ Je peux donc, à l’avance, le bénir pour sa réponse.

**— Ô Dieu ! Connais mes pensées »** (Ps. 139.23).

**CHERCHEZ MA FACE**

**« Mon cœur dit de ta part : Cherchez ma face ! Je cherche ta face, ô Éternel.» (Ps. 27.8)**

Un homme de basse extraction qui tenterait de franchir les grilles du palais d’un chef d’État serait éconduit manu militari par une garde vigilante et toujours présente. Tel n’est pas le cas pour nous, les rachetés : il nous est loisible, en tout temps, de nous approcher du Roi des rois sans (redouter l’expulsion (Jean 6.37 ; Héb. 4.16 et 10.19). C’est Lui qui réclame notre amitié et nous invite à chercher sa face (Ps. 27.8). Plus encore, il nous destine à le voir tel qu’il est dans sa demeure céleste où Jésus est allé nous préparer une place (1 Jean 3.1-3 et Jean 14.1-2). C’est extraordinaire !

**« Cherchez ma face »** dit l’Éternel (Ps. 27.8).

Une chrétienne fort âgée, dévouée à l’œuvre du Seigneur et d’une authentique piété, m’avouait lors d’une récente visite :

— Moi, il me faut du temps quand je me recueille le matin.

— Du temps ? Que voulez-vous dire ?

— Oui, il me faut du temps avant de me trouver vraiment dans la présence de Dieu ; je veux dire... du temps pour que mes pensées se disciplinent et se portent uniquement sur la Personne de mon Seigneur ; du temps encore pour que je sois dans un paisible abandon devant lui...

Après tout, si Dieu nous ordonne de chercher sa face c’est bien la preuve que nous ne nous trouvons pas toujours, *i* < d’emblée, dans sa présence lorsque nous l’invoquons. Bram- well, ce prédicateur exceptionnel qui consacrait à la prière jusqu’à six heures par jour, reconnaissait qu’il ne commen­çait jamais à prier qu’à contrecœur. Parfois même, il devait se faire violence au début car sa prière semblait aride... mais il tenait bon et persévérait dans la foi... « Alors les cieux s’ouvraient... » Lui aussi, malgré sa grande piété, devait *« chercher »* la face de Dieu. Alors pourquoi nous laisse­rions-nous arrêter par une impression de sécheresse ou un vague malaise ressenti lorsque nous joignons les mains ? Satan sait embroussailler le chemin du sanctuaire... mais avec Dieu on ne persévère jamais en vain. «.Qui cherchg trouve, a promis Jésus. Et l’on ouvre à celui qui frappe » (Mat. 7.8).

**Quand** donc serons-nous amenés à rechercher la face du Seigneur ? Sans aucun, doute après un temps, même très bref, de relâchement dans la prière et la méditation de l’Écriture, ce qui arrive fréquemment en période de vacances, au cours d’absences répétées'ou de longs déplacements, ou lorsqu’un surcroît d’activité^accapare notre esprit. La pour­suite des richesses, une infidélité entretenue, « l’abandon des r saintes assemblées » font que.nous décrochons d’avec Dieu.

Aussi se fait-il attendre Tôrsque nous revenons à lui. Et d’ailleurs, plus nous tardons à « renouer » avec notre Sei­gneur et plus le retour exige persévérance et volonté de le rencontrer. On ne dispose pas de lui à sa guise. Il se laisse trouver c’est vrai, mais seulement quand il le juge bon et nous voit le chercher avec un cœur sincère et résolu.

Sommes-nous conscients d’avoir « lâché » le Maître ? Alors nous revenons simplement à lui avec un cœur ouvert à son action. Aussi longtemps que nos pensées vagabondent et ne se fixent pas sur le Seigneur nous persistons dans notre attente, demandant à Dieu de maîtriser ces pensées et de «Jes^garder en Jésus-Christ » (Phil. 4.J).

Peut-être avons-nous présentement de la peine à nous concentrer et à établir le contact avec Dieu. Cela ne vien­drait-il pas de ce que nous éprouvons une vague réticence à affronter sa sainte Personne ? Il peut advenir même qu’en nous approchant de lui et de sa Parole (elle ne devrait pas nous quitter quand nous prions), le Saint-Esprit mette en évidence une malhonnêteté, un mensonge, une rancœur, un refus d’aimer et de pardonner, une faute précise... Alors comment pourrons-nous supporter la présence du Saint et

du Juste et nous complaire devant sa face aussi longtemps que nous ne renoncerons pas au péché signalé ? Si nous sommes fermement résolus à le rencontrer, le Saint-Esprit « amènera nos pensées captives à l’obéissance de Christ » ; il apaisera notre cœur et nous donnera cette bonne cons­cience qui rend l’homme libre devant Dieu. Le Bon Berger nous conduira « vers des eaux paisibles et restaurera notre âme » (Ps. 23.2). **Cette sérénité est signe de sa présence.** « Que la *paix de Christ* à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps, *règne* dans votre cœur » (Col. 3.15). C’est elle qui *« gardera votre cœur et vos pensées en Jésus-Christ »* (Phil. 4.7).

Le moment le plus favorable pour, chercher sa face et le prier sans être harcelé par quoi què ce soit est sans conteste le matin, au saut du lit. Jésus tenait pour précieuse cette première heure de la journée, Üüi qui se retirait à l’écart alors qu’il faisait encore sombre (Mc 1.35). Dans le silence et le calme d’une aube nouvelle, l’esprit est libre et serein, donc réceptif et prêt à s’élever vèrs Dieu. Et c’est vrai ! Au lever nous sommes détendus, renouvelés dans nos forces, frais et dispos pour méditer l’Écriture et contempler notre Seigneur. Il serait réellement dommageable pour nous de gaspiller ou d’escamoter ce temps de ressourcement si néces­saire pour rester en bonne santé spirituelle. Veillons donc et faisons tous nos efforts pour vivre jour après jour, et le mieux possible, ces instants de communion.

Il nous arrivera certainement d’être en retard à ce rendez- vous quotidien et cela pour divers motifs : une nuit perturbée par les cris de bébé, un coucher tardif, un surcroît de fatigue, un peu de paresse ou de pitié de soi... Autant de raisons pour s’attarder au lit... Pressé par le temps — les aiguilles ont tourné — nous serons alors tentés de nous précipiter dans la prière tel un cheval lancé dans la bataille. Une rencontre bâclée ne laisse que déception et tristesse. Au lieu de nous accuser en nous répétant : « La journée est man­quée, tout ira de travers... ! » et plutôt que de ressasser d’inutiles regrets qui nous priveraient de tout ressort, nous reviendrons à Dieu en lui demandant la grâce de ne pas l’oublier tout au long du jour, même dans notre activité,

car nous tenons à l’exalter pour son amour fidèle et « sa miséricorde qui dure toujours ».

Il vaut la peine, déjà la veille au soir, de préparer sérieu­sement le recueillement du matin. Peu avant le coucher nous nous appliquerons à chercher sa présence et nous l’invoque­rons pour quatre motifs au moins.

1. D’abord pour nous souvenir de ses bontés afin de lui témoigner notre reconnaissance. Ces instants de communion nous fourniront l’occasion de vivre et, pourquoi pas, de chanter le cantique bien connu :

« Compte les bienfaits de Dieu.

Mets-les tous devant tes yeux.

Tu verras, en adorant,

Combien le nombre en est grand. »

1. Nous garderons le silence un instant pour permettre à l’Esprit Saint de nous révéler, s’il y a lieu, ce qui a pu l’attrister dans nos paroles ou notre comportement durant la journée qui s’achève. Il est des fautes qui exigent humi­liation et changement d’attitude. (Précisons ici qu’il ne s’agit pas de s’introspecter mais de rester ouvert à Son action. C’est lui seul qui peut nous éclairer et nous signaler ce qui doit être confessé et abandonné. Ne prenons pas Sa place.) Il n’y a pas de progrès sans cet indispensable examen.
2. Dans cette prière du soir, nous lui ferons part d’un double désir : Que dès le réveil, notre première pensée consciente soit pour le Seigneur. Il est digne que nous le bénissions avant toute chose, lui qui a veillé sur nous durant les heures de la nuit. Également, que nos heures d’insomnie — s’il y en a — ne soient pas perdues. Nous voudrions tant imiter le psalmiste qui déclarait : « Lorsque je pense à toi sur ma couche, je médite sur toi pendant les veilles de la nuit... Je suis dans l’allégresse à l’ombre de tes ailes » (Ps. 63.7-8).
3. Enfin et surtout, nous désirons exprimer au Père céleste notre ferme intention de nous lever de bonne heure pour être fidèles au rendez-vous du matin auquel nous tenons beaucoup. Nous réclamons son aide et lui demandons la grâce d’entrer d’emblée dans sa présence. Il faut donner toute sa valeur à ce temps de communion qui devrait inau­gurer chacune de nos journées.

**Que faut-il entendre par l’expression : « Cherchez ma face » ?** Et que faire pour le rencontrer ? Une illustration nous éclairera sans doute. Supposez que je passe la soirée avec des amis. Alors que je bavarde gaiement avec eux dans le salon, soudain... plus d’électricité. C’est la panne. Surpris, chacun se tait et attend que revienne la lumière. Mes yeux ont beau fouiller l’obscurité, je ne distingue pas le couple sympathique qui me reçoit. Aucun bruit n’est perçu, pas même les respirations qu’on semble retenir. Et quoique rien ne me permette de déceler la présence de mes amis, cette présence est pour moi une réalité. Ils sont bien là, je les sais (et non pas je les sens) tout près de moi. Je puis donc reprendre et poursuivre la conversation interrompue peu auparavant.

1. Chercher sa face **ce n’est pas** se concentrer pour essayer de se représenter le visage de Dieu. Il ne s’agit surtout pas de le visualiser, je veux dire, de vouloir créer en soi une image visuelle de Dieu ou de Jésus. Avec vigueur nous dénonçons cette tentative qui n’est rien moins qu’une forme camouflée d’idolâtrie. Le décalogue est catégorique : « *Tu ne te feras aucune représentation des choses qui sont là- haut... et tu ne les serviras pas »* (Ex. 20.3). Avais-je besoin de me représenter mes amis pour me savoir en leur pré­sence ? Et quand le lendemain il m’aurait pris la fantaisie de les imaginer près de moi, auraient-ils été pour autant en ma compagnie, prêts à converser avec moi ?
2. Chercher sa face **ce n’est pas** non plus s’attendre à éprouver des sentiments merveilleux, à goûter le céleste. Certains veulent d’abord *sentir* qu’ils se trouvent dans la proximité de Dieu pour croire au don de Sa présence. Autant dire qu’ils veulent *voir pour croire* alors que l’Évangile ordonne le contraire : << *Crois et tu verras* »-(Jean 11.40).

Il est vrai que cette présence ne me laissera ni insensible ni froid mais la poursuite de l’ineffable — quoique sa pré­sence soit ineffable — ne serait en définitive que recherche de soi et mondanité camouflée. Le Moi est avide de mêr- veilleux. Or, « *le juste vit par la foi »* et non par la joie ou les sentiments qui sans cesse fluctuent (Hab. 2.4).

“3) Chercher sa face ce n’est pas s’attendre à des visions ou à des manifestations d’ordre spirituel (bien que Dieu reste libre d’en accorder). Toute expérience qui bouleverse agréablement n’est pas nécessairement d’origine divine.^Ne confondons pas un quelconque nirvana avec le sanctuaire SîTDieu de Jésus-Christ. Ceci dit, le chrétien reste lucide­ment ouvert à tout ce que son Seigneur est disposé à lui donner, pourvu qu’il ne s’avise pas de Lui dicter à l’avance ce qu’il souhaite recevoir. Que sa volonté soit faite. Dieu est souverain. Lui d’abord et non les bonnes choses dont il ne manquera pas de combler son enfant. Donc, vigilance.

Au risque de nous répéter car ce sujet est tellement impor­tant, précisons qu’il n’est nul besoin d’éprouver quoi que ce soit pour être conscient d’un fait, d’une chose ou de la présence de Dieu. L’illustration qui ouvre ce chapitre nous en fournit la preuve. La présence du Seigneur est une réalité. Elle est **un don accordé à la foi.**

On déduira de ce qui précède que :

1. Les gens pressés qui se contentent d’un « petit bout » de prière ne s’approchent pas vraiment du Seigneur. Dieu a le temps. A nous d’en trouver aussi pour nous présenter devant lui, sans hâte, détendus et confiants. Donnons-Lui r occasion de nous visiter.
2. Le Seigneur n’accorde pas sa présence à ceux qui l’ou­blient et font peu de cas de sa personne. En vérité, ils se montrent plus préoccupés de leurs besoins que de Celui qui veut y répondre.
3. C’est manquer de sagesse que de se jeter dans un flot de paroles sitôt que nous l’invoquons. Le conseil de l’Ecclésiaste n’est jamais caduc. « *Ne te presse pas d'ouvrir la bouche et que ton cœur ne se hâte pas d'exprimer une parole, devant Dieu.,. Approche-toi pour écouter »* (Ecc. 4.17-5.1).
4. Il est bon de prendre le temps de *s'isoler intérieurement* pour ne pas être distrait par les bruits venant d’ailleurs. Notre esprit les capte si aisément. C’est pourquoi, faisons taire toute préoccupation en nous approchant du Seigneur. Par l’action du Saint-Esprit, Dieu nous en rendra capables.

*Notre Dieu est proche de ceux qui l’invoquent avec sin­cérité.*

**Questions :**

1. Sommes-nous de ceux qui se sont éloignés du Sei­gneur ? Si oui, pourquoi l’avons-nous tenu à l’écart ? Y aurait-il quelque infidélité à confesser ? Plutôt que de nous laisser aller à l’introspection, nous nous ouvrons à la lumière de Dieu et d’avance, acceptons son verdict.
2. Sommes-nous vraiment résolus à vivre en étroite communion avec le Maître pour le mieux servir et l’adorer ?
3. La paix de Christ règne-t-elle dans notre cœur ? Pour­quoi ne nous approcherions-nous pas de lui comme nous y invite l’Écriture (Héb. 4.16) ?

DEUXIÈME PARTIE

**PRÈS DU DIEU DE LUMIÈRE**

1. — Divine influence
2. — Jésus, ma sanctification
3. — Aimer
4. — Plus moi

**DIVINE INFLUENCE**

**« Nous serons semblables à Lui parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jean 3.3)**

A l’issue d’une réunion où j’avais traité la question des richesses, l’un des auditeurs s’approcha de moi ; il tenait à me mettre au courant de son action généreuse. J’appris ainsi qu’il avait beaucoup, beaucoup donné à la paroisse et à l’œuvre de Dieu. Alors qu’il m’entretenait avec un luxe de détails de quelques beaux actes de charité dont il était natu­rellement l’auteur, il changea brusquement de ton et aborda un tout autre thème. Je ne fus pas long à comprendre le pourquoi de cette volte-face : sa femme venait de nous rejoindre, et la présence de l’épouse avait ramené le Mon­sieur à de justes proportions. Sa magnifique générosité venait de s’effondrer !

Qui dira la force d’une présence ! Je dois en convenir : dès l’instant où j’ai quelqu’un devant moi, je perds un peu de ma liberté ; même les êtres les plus insignifiants peuvent, par leur simple présence, me conditionner et m’amener à changer de comportement et de langage. Personne n’est totalement indépendant et l’influence qu’on subit est sou­vent, hélas ! plus mauvaise que bonne. Auprès d’un père qu’il respecte, l’enfant est gardé de faire des sottises ou de proférer des grossièretés. Qu’il côtoie des garnements et il ne tardera pas à leur ressembler. D’où l’importance de veiller non seulement aux amitiés de nos enfants mais aussi aux nôtres. « Celui qui fréquente les sages devient sage » (Prov. 13.20). Et la meilleure des fréquentations, c’est celle du Seigneur.

Comme les choses changeraient dans ma vie si je vivais en permanence dans la présence de Dieu, sans cesse conscient que le Dieu d’amour et de sainteté est tout près de moi le spectateur de mes faits et gestes, pénétrant mes pensées et les inspirant (Ps. 139) ! Quelle merveilleuse « influence » il exercerait sur moi ! Ou plutôt, quelle puissance libératrice émanerait de sa Personne ! Il n’y a pas de domaine de ma vie qui ne serait touché et transformé : les pensées, les paroles, le regard, les sentiments, les attitudes, les actes eux- mêmes seraient marqués du sceau de Dieu. **Nous ne chan­geons vraiment en profondeur et durablement que dans sa proximité,** aussi est-il important de le rechercher et de mettre tout en œuvre pour vivre en étroite communion avec le Seigneur. Demandons-lui qu’il crée en nous la soif et la détermination de l’aimer « de toute notre force ».

~~ Savez-vous pourquoi, dans le ciel, nous serons parfaite­ment semblables à Jésus ? La réponse nous est donnée par l’apôtre Jean : parce que « *nous le verrons tel qu’il est* » (1 Jean 3.2-3). Alors le face-à-face sera direct et sans nuage.

L Et quand donc, ici-bas, sommes-nous *« transformés à son*

*L image »* comme dans un miroir ? Paul nous l’indique en

*L.* s’adressant aux Corinthiens : « Lorsque nous le contem- £ pions » (2 Cor. 3.18). *Contempler,* c’est attarder son regard *y* — un regard admiratif — sur un beau paysage, sur un être

Y exceptionnel dont la stature hors du commun nous émer­

veille. Cette contemplation, lorsqu’il s’agit de Dieu, sera toujours imparfaite puisque maintenant nous le voyons par la foi, « *comme dans un miroir »* (Jadis, les miroirs étaient faits d’une plaque de métal poli qui ne rendait qu’une image assez floue).

Il faut se persuader que hors de sa communion, nous ne faisons pas de progrès durable. Dans aucun domaine d’ail­leurs. Notre vieille nature continue de triompher, ce qui y nous désespère. Nous nous rebellons alors contre Dieu, sa S volonté nous est insupportable surtout quand elle nous coûte ! et le Seigneur nous apparaît tel un maître dur et exigeant Iqui attend trop de nous et veut obtenir ce qui dépasse nos /forces et nos moyens. Soyons rassurés et émerveillés que notre Seigneur, non seulement est en mesure de nous « rendre capables de faire sa volonté » (Héb. 13.21), mais plus encore, de « produire en nous *le vouloir* de l’accom-

*Z'Z*

plir » (Phil. 2.13). Dès lors, grâce à l’action du Saint-Esprit, il crée en moi le désir et même la joie d’exécuter des ordres / *j , o* que je redoutais, si bien que son joug me paraît léger et ses ' commandements pas pénibles du tout. Alors, comme David / 3

— et Celui dont il est le type — je peux m’écrier : « *Voici, 1 je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté et ta loi est au fond ) de mon cœur »* (Ps. 40.9 ; Héb. 10.5-9). « L’obéissance y s’installe en nous et ce n’est pas à contrecœur que nous ' nous soumettons. Il semble que Dieu seul agisse et que nous \ soyons seulement des instruments dans sa main » (T.Kelly)./

Réfléchissez un instant :

Peut-on s’approcher de la divine **Lumière** sans être éclairé et rendu apte à discerner le bien du mal, le vrai du faux, le meilleur du bon ? La plus légère illusion sur soi-même est démasquée en sa présence. Hésitations et perplexité se trans­forment en détermination et certitude. Il semble que Dieu dise alors : « Voici le chemin ; marchez-y » (Es. 30.21).

Est-ce possible de s’approcher du Feu divin sans être réchauffé, sans devenir un chrétien ardent, fervent d’esprit, débordant d’un juste zèle pour son Royaume ?

Peut-on côtoyer le **Dieu de la paix** et continuer de mener \ une vie fébrile et survoltée ? Peut-on rester inquiet et troublé devant lui ? Non, car grand est son désir de nous conduire « vers des eaux paisibles » (Ps. 23.3).

Est-il concevable qu’on se tienne près de la **Source** sans être abreuvé, rafraîchi, purifié ? L’homme le plus abattu et le plus morose trouve toujours dans sa compagnie apaise­ment et consolation.

Comment pourrait-on contempler **le Pain de vie** sans être nourri, rassasié ? Près de lui, finis les murmures. Même dans l’affliction, le cœur reste serein, apaisé : « L’Éternel dresse devant moi une table en face de mes adversaires »

(Ps. 23.7). Une façon de dire que l’enfant de Dieu ne perd pas l’appétit quand gronde l’hostilité ou l’injustice.

Devant le **Dieu fort,** il n’est personne qui puisse se complaire dans la faiblesse ni se montrer peureux ou timoré. Impossible. Selon sa promesse, « il affermit, fortifie et rend inébranlable. A lui la Puissance aux siècles des siècles » (1

Pi. 5.10).



Est-il possible de s’approcher du **Dieu de sainteté** sans haïr le mal, sans être embrasé d’un ardent désir de pureté et d’amour vrai ? Dans sa présence, je ne peux plus vivre avec mes défauts et continuer de juger ou d’éprouver mon prochain. « Une vertu moyenne ne peut me satisfaire », comme le dit Th. Kelly, et « je ne puis consentir à régler ma vie sur celle des autres, il me faut une norme divine, inflexible, inexorable. Le relatif ne me suffit pas ».

Comment oserai-je fréquenter le **Dieu d’amour** sans renoncer à la haine, à la rancœur, sans m’opposer aux critiques négatives ? Le Dieu qui m’a aimé le premier ne me communiquerait-il pas le désir et la force de bénir quiconque m’éprouve, de travailler à son bonheur en dépit même de ce qu’il est et du tort qu’il a pu me causer (1 Pi. 3.9) ? Enfin, pourrai-je, devant sa face, maudire et détester une seule des créatures, œuvre du Créateur ?

Comment supporterai-je l’orgueil et poursuivrai-je des ambitions stupides devant Celui qui est **doux et humble** de cœur ? Th. Kelly, parlant de l’humilité, écrit : « L’âme éblouie par la contemplation de Dieu ne voit plus rien d’elle- même, rien de sa dégradation ou de sa supériorité person­nelle... Le Dieu qui nous éblouit oblitère le « moi »... Et nul n’est près de Dieu qui n’est extrêmement humble. »

Perdu dans la contemplation du divin **Modèle,** je ne pour­rai végéter plus longtemps dans le médiocre et me complaire dans l’à-peu-près et le désordre. Devant le **Dieu de gloire** je ne rechercherai plus celle qui vient des hommes tant elle m’apparaîtra mesquine et fort peu enviable. Au contraire, Dieu m’émerveillera au point que j’éprouverai une immense joie de savoir que je partagerai Sa gloire lors de son avè­nement ; une gloire qui ne passera pas. Alléluia !

En découvrant le **Bien-aimé** je ne puis qu’être incité à cultiver sa présence bénie et à éprouver la soif d’une intime communion avec lui. Comme le fiancé fait la joie de sa fiancée, Jésus réjouit mon cœur. Il est mon bonheur et ma force.

C’est vrai. Près de lui vous serez véritablement une autre personne. Et comme Moïse, descendant du Sinaï après qua­rante jours de face-à-face avec l’Éternel, avait un visage resplendissant qui attirait les regards du peuple, de même la vie de celui qui demeure dans le Seigneur sera illuminée par sa présence. Et si lui l’ignore, les autres en seront conscients. *Cultivons Son amitié et il se passera de l’extraordinaire.*

**Questions :**

1. Avons-nous compris que loin de sa face, nous sommes incapables d’opérer le moindre changement profond dans notre vie ? Rechercher la sanctification (Héb. 12.14), ne serait-ce pas, en définitive, tout mettre en œuvre pour vivre dans sa présence et cultiver une amitié fidèle avec le « parfait Modèle », le Roi des rois ?
2. Par contre, sommes-nous conscients de tout ce que peut nous apporter la présence du Seigneur ? A sa seule gloire.
3. Avons-nous soif de vivre en communion étroite avec lui ?

T. Kelly (La présence ineffable — Ed. Labor et Fides)

**JÉSUS, MA SANCTIFICATION**

**« Recherchez la sanctification sans laquelle nul ne verra le Sei­gneur. » (Héb. 12.14-15)**

Savez-vous que des guêpes déchaînées peuvent attaquer l’homme en bataille rangée ? J’ignorais la chose jusqu’à ce que j’en fisse la découverte à mes dépens.

Nous séjournions dans les Vosges et occupions une jolie chambrette sous les toits, éclairée par un large vasistas. Tout au long du jour nous percevions le vague bourdonnement d’un essaim caché sous les tuiles, mais nous n’étions pas inquiets. Par-ci par-là une guêpe se hasardait dans la pièce mais sans intention belliqueuse. Il était aisé de l’éconduire.

Or, tard dans la nuit, j’allumai la lampe et me levai ne pouvant trouver le sommeil. C’est alors qu’une escouade de guêpes furieuses, sans doute réveillées par la lumière, fit irruption dans la pièce, fonçant rageusement sur moi. J’eus beau me défendre en faisant tournoyer un linge devant moi pour me protéger, je ne pus dominer la situation car il en venait de tous côtés, attaquant partout à la fois. J’en voyais devant, derrière, à droite comme à gauche. Quelques intré­pides parvenaient à m’atteindre, enfonçant leur dard comme un fantassin chargeant à la baïonnette. Ma seule ressource fut de me précipiter dans le couloir en faisant claquer la porte sur mes talons. Les voisins alertés n’eurent pas de peine à donner un sort aux quelques intrépides qui m’avaient suivi dans ma retraite.

Satan lui aussi attaque de tous côtés. Êtes-vous parvenu à lui tenir tête dans tous les domaines et, *simultanément,* à triompher de l’orgueil, à évacuer des pensées abominables, à dominer votre égoïsme, à maîtriser irritation et impa­tiences, à surmonter la crainte de l’homme, à marcher sans faille dans la vérité, à changer votre faiblesse en ferme assurance, votre indolence en zèle, votre lâcheté en courage, votre indifférence en ferveur... que sais-je encore ? Avouez- le ! C’est l’échec sur tous les fronts. Autant vouloir chasser l’obscurité avec un balai. Il est impossible à l’homme de venir à bout des multiples tentations qui l’assiègent. Les attaquants sont si nombreux et si décidés ! Il faut tenir tête *« à des puissances occultes, à une organisation spirituelle satanique,... et lutter contre la légion des esprits démo­niaques dans les sphères surnaturelles, véritables agents du quartier général du mal »* (Éphés. 6.12 — Selon la trans­cription A. Kuen).

Tout chrétien authentique s’efforce de ressembler à Jésus pour plaire à son Dieu. Quiconque est « mort au péché » ne peut se satisfaire d’une vie chrétienne médiocre ponctuée de chutes et d’égarements. Certes, la profonde tristesse que j’éprouve lorsque je suis conscient d’avoir transgressé la volonté de Dieu est une preuve certaine que je « *garde ses commandements »* et donc ne passe pas sur le péché « comme chat sur braise ». Mais Dieu en veut plus. Garder les commandements c’est bien : les mettre en pratique, c’est encore mieux. Trop de chrétiens en restent au pardon et à la justification. Or, la justification n’est pas tout le salut. La porte étroite débouche sur le chemin étroit (Mat. 7.13- 14). Dieu ne justifie pas son enfant sans lui demander — et donc le mettre en mesure — de vivre une vie nouvelle dont le Seigneur est le centre. « La grâce ne sauve pas en patron­nant le péché mais en le détruisant. » La sanctification n’est pas la délivrance de toute tentation mais la victoire sur la tentation. Ce n’est pas une vie sans péché mais une vie de complet abandon à Celui qui peut nous préserver de toute chute et nous rendre capables de ne pas pécher, même par omission. C’est cette vie qui doit être ardemment recherchée.

Oui mais... comment ?

Pour qui est déterminé à marcher « en nouveauté de vie », le risque est grand de céder à une **quadruple tentation :**

1. La première est de se croire en mesure d’opérer soi- même sa propre sanctification à coups de résolutions mus­clées. Ce chrétien-là déchante d’autant plus vite qu’il est plus déterminé à se réformer lui-même ; tôt ou tard, il entonnera le refrain de l’apôtre : « *Ce n’est pas la bonne volonté qui me manque mais plutôt la force de réaliser mes bonnes intentions. Je n’arrive pas à accomplir le bien que je me propose défaire et je commets malgré moi le mal que j’étais pourtant décidé à éviter... Je voudrais faire le bien mais je constate que seul le mal est à ma portée, et je ne puis résister à ses sollicitations. Mon être intérieur adhère de tout cœur à la loi divine, il en approuve joyeusement les exigences. Cependant, je suis bien obligé de constater en mon corps, l’empreinte d’une autre loi. Mes facultés humaines sont régies par un principe opposé à celui de ma raison et qui me met sans cesse en conflit avec la loi de ma conscience. Et cette force mauvaise me domine si bien que je me retrouve prisonnier sous la férule du péché qui est à l’œuvre de mes membres »* (Romains 7.18-23 — Transcrip­tion Kuen).
2. Deuxième tentation : après une succession d’échecs, un chrétien lucide comprend qu’il ne peut se réformer lui-même sans une aide venant de l’extérieur, aussi est-ce vers Jésus qu’il se tourne afin de recevoir de lui ce supplément d’énergie qui lui manque pour triompher de ses travers et acquérir l’humilité, la patience, l’indulgence... qui lui font tant défaut. Or, je vous le demande, le Seigneur peut-il donner à son enfant un « petit coup de pouce » pour transformer sa vieille nature ? N’est-elle pas réputée mauvaise et incu­rable ? Quand donc comprendrons-nous « qu’il n’y a *rien de bon* en nous » (Rom. 7.18) et que le vieil homme doit être laissé au tombeau ? Il s’endurcit plutôt que de se réfor­mer.
3. La troisième tentation du chrétien soucieux de sancti­fication est de s’évertuer à franchir les étapes indiquées dans certains livres de piété. Et puisque la marche à suivre est étayée de textes bibliques, point n’est besoin de s’en écarter ou de la contrôler ; d’avance, on la juge bonne, infaillible et digne d’être appliquée. Vous en connaissez certainement le schéma :

Premièrement, *il faut* s’humilier et confesser tout péché conscient.

Deuxièmement, *il faut* venir à Jésus pour recevoir son pardon.

Troisièmement, *il faut* entrer dans le repos de tout effort propre.

Quatrièmement, *il faut* se livrer sans condition à Celui qui donne « le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Phil. 2.13).

Cinquièmement, *il faut,* par un acte de foi lucide et ferme, s’attendre à la victoire du Seigneur dans sa vie de tous les jours et...

Sixièmement, *il faut* le louer pour cette victoire qui ne manquera pas de se manifester...

Tout cela est conforme à l’Écriture, mais risque de conduire à de nouveaux échecs. En effet, celui qui s’applique à suivre fidèlement une méthode a tellement foi dans l’effi­cacité de la méthode qu’il en oublie le Seigneur, si bien qu’en définitive — et à son insu — il se confie en ses efforts (donc en ses œuvres) pour obtenir la victoire tant attendue.

1. Suprême tentation : les expériences décevantes et la découverte humiliante de sa totale incapacité à changer son caractère risquent de conduire au découragement l’enfant de Dieu, dès lors tenté de conclure : « A quoi bon ? Décidé­ment, la vie de sainteté doit être réservée à une élite dont je ne suis pas. C’est seulement au ciel, dans le face-à-face, que je serai enfin apte à vaincre le péché une fois pour toutes. Pour l’heure, il suffit que j’opère quelques petites réformes dans mes habitudes, pour vivre décemment devant les hommes et rendre ainsi un témoignage qui ne déshonore pas trop le Seigneur. » Que Dieu nous garde d’une pareille démission.

C’est au sein même de son désespoir, lorsque l’apôtre découvre qu’il est foncièrement mauvais et incurable (« je sais » — Rom. 7.23), que le « Vainqueur du péché » se révèle à lui. L’expérience de Paul est instructive (Rom. 7.24) : « *Malheureux que je suis : Qui me délivrera »* (non pas de tel ou tel péché, comme s’il s’agissait de « chasser des guêpes ») mais : *Qui me délivrera de* **ce corps** *de mort ?* (c’est-à-dire de moi-même, de ce MOI orgueilleux qui pré­tend se sanctifier). Enfin éclairé, l’apôtre peut dire sous une autre forme : « Vraiment, c’est pure sottise que de vouloir changer ma “nature mauvaise”. Le simple bon sens me demande de capituler et de cesser de mener une lutte stérile. C’est un **autre** que MOI — **le Christ,** le vainqueur de Satan — qui opérera la transformation que je suis incapable même d’amorcer... » Une merveilleuse découverte que fit saint Paul au moment précis où, désespérant de lui-même, il renonça une fois pour toutes à se sanctifier lui-même. « Grâces soient rendues à Dieu **par Jésus-Christ** notre Sei­gneur », devait-il s’écrier en explosant de joie. Que la soif de sainteté ne m’amène donc pas à poursuivre la sanctifi­cation pour elle-même mais à compter plutôt sur **Jésus, « ma sanctification ».** C’est lui qui me transformera à son image. Le Christ n’a-t-il pas *été fait de la part de Dieu, pour moi, sagesse, justice,* **sanctification** *et rédemption »* (1 Cor.

1.30) ? Et puisque la sanctification est une personne, je veux la rechercher et « m’en revêtir » selon les termes mêmes de l’apôtre (Rom. 13.14 ; Col. 3.9-12-14). Jésus, la divine Lumière, chassera l’obscurité de tous les recoins de ma vie. « Il me rendra capable de faire sa volonté et, plus encore, il fera en moi ce qui lui est agréable. A Lui la gloire aux siècles des siècles » (d’après Héb. 13.21).

Mais alors... « comment cela peut-il se faire » ?

La parabole de Jean 15 fournira certainement la réponse à cette question embarrassante. En parcourant le récit de Jean, on peut aisément imaginer la scène. Jésus se rend à Gethsémané et, chemin faisant, s’arrête un instant devant un pied de vigne autour duquel les douze font cercle. Le Maître, inspiré par ce tableau, trouve dans cette vigne l’em­blème de sa relation avec les siens. Il est le vrai Cep et ses disciples sont semblables à des sarments porteurs de fruits. Or, il est vital pour ces sarments comme pour les disciples qu’ils soient intimement unis au cep pour recevoir la sève — la vie d’En Haut —, condition indispensable pour donner du raisin et plaire au divin vigneron.

Dans cette allégorie, soulignons une expression du v. 4 :

**« Demeurez en moi »** (répétée au v. 7). Elle est importante, et la suivante l’est encore davantage, « *je demeurerai en vous ».* Si « hors de Christ, nous ne pouvons rien faire », le Seigneur non plus ne peut opérer quoi que ce soit en nous si nous n’accomplissons pas notre part, celle de « demeurer en lui » en un confiant abandon. Est-ce à dire que nous devrions, au préalable, « fabriquer » du fruit pour être « unis au Cep » ? Au contraire ! Le fruit abondera et par­viendra à maturité si nous restons unis au Seigneur. Le fait de « demeurer en Christ » n’est donc pas, comme d’aucuns le croient, l’aboutissement d’une longue série d’efforts ou de renoncements accomplis pour donner à Jésus la supré­matie dans notre vie. Dieu nous demande seulement, aujour­d’hui même, de nous abandonner avec confiance et soumis­sion à « Celui qui est devenu pour nous... sanctification » (1 Cor. 1.30).

Jésus utilise ici le verbe **« demeurer »** dont le sens n’échappe à personne ; il est synonyme de *« habiter ».* D’une certaine façon, le Maître se compare à une maison que les disciples sont invités à occuper en permanence s’ils veulent porter du fruit. Habiter Jésus ? Comment cela ? Simplement en s’approchant de lui, dans la foi (Jean 7.37) et en cultivant sa présence. Il n’y a pas de fruit possible pour qui ne vit en communion avec lui. « Heureux ceux qui habitent chez toi et peuvent te louer sans cesse » (Ps. 84.5).

Il est certain que tout péché connu, délibérément entre­tenu, nous tient hors de cette demeure. Comment pourrai- je en effet le rechercher et me plaire en sa compagnie si je suis conscient de l’attrister par mon inconduite ? On ne peut entrer chez lui — dans le sanctuaire — qu’en renonçant au péché. C’est pourquoi je m’approche humblement de mon Dieu, avec un cœur ouvert à sa lumière. Si à son contact le Saint-Esprit me révèle quelque faute, je la confesserai et l’abandonnerai. Il me donnera la joie du pardon et la force de lui obéir. A bien réfléchir, nous péchons justement parce que nous sommes loin de sa personne puissante. Le péché par excellence c’est de se tenir éloigné du Père, de le négliger, de l’oublier, de fuir sa lumière ; hors de sa présence nous nous égarons et sommes incapables de résister à la tentation. Près de son père qu’il respecte, l’enfant est gardé, protégé... mais loin de sa vue, il peut céder à des influences néfastes et commettre des actes répréhensibles qui lui attireront déboires et punition.

Ah ! Que de choses changeraient dans mon comportement si je vivais en étroite communion avec mon Seigneur ! « Quand il est à ma droite, je ne chancelle pas » (Ps. 16.8).

**Questions :**

1. Avez-vous vraiment découvert et compris que vous êtes incapable de vous transformer à l’image de Jésus ? Êtes- vous de ceux qui, découragés, ont abandonné la lutte ? Dans ce cas, revenez au Seigneur en lui confessant cet abandon qui l’a certainement attristé.
2. Avez-vous compris l’importance de « demeurer » en Jésus ? C’est-à-dire d’être uni au cep ? Êtes-vous disposé, maintenant, à vous approcher de lui avec assurance selon Héb. 4.16 ? (Copiez et apprenez par cœur cette parole.)
3. Voulez-vous méditer avec soin Jean 15.1-11 ?

**AIMER**

**« Le fruit de l'esprit c'est l'amour... »**

**(Gai. 5.23)**

Lorsque nous habitions en plein Paris, un mendiant venait régulièrement s’installer sous nos fenêtres. De notre cin­quième étage nous observions les allées et venues des pas­sants toujours pressés et leurs réactions diverses nous inté­ressaient vivement. La plupart des gens défilaient sans prendre garde à ce pauvre homme que l’indifférence générale n’affectait guère ; il continuait de gratter son violon comme si les sous pleuvaient dans sa sébille. Cependant, de temps à autre, quelqu’un s’arrêtait brusquement après l’avoir dépassé de quelques pas ; il semblait réfléchir, hésitant, puis se décidait à plonger la main dans la poche ; il en tirait une pièce qu’il considérait un instant avant de la jeter dans la boîte, sans même daigner tourner la tête. Satisfait de son geste, il se hâtait de repartir. Apparemment sensible à la misère d’autrui, il oubliait une chose essentielle : celle de regarder le mendiant, de lui adresser un mot de sympathie ; bref, de lui témoigner un peu d’intérêt.

Peut-être ce généreux donateur était-il persuadé qu’il venait d’accomplir là une bonne œuvre et que ce beau geste d’amour lui revaudrait une meilleure place au ciel. Or, cet acte de générosité perdait beaucoup de sa valeur lorsqu’on le considérait du cinquième étage (et le cinquième étage n’est pas le ciel !) ; c’était en définitive de la charité sans charité, un geste accompli simplement pour apaiser une conscience momentanément alertée ou pour mériter quelque grâce d’En Haut. La vertu pratiquée sans amour n’est que du vice enrubanné.

**Aimer !**

Ce verbe tient beaucoup de place dans le Nouveau Tes­tament. « C’est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens, qui chantent plus qu’ils ne parlent » (Paul Valéry). L’apôtre Paul l’appellera « le lien de la per­fection » (Col. 3.14) ou « une voie par excellence » (1 Cor. 12.31).

Le terme d’amour est souvent sur nos lèvres mais en connaissons-nous vraiment le contenu ? Qui veut en acquérir la vraie notion doit s’approcher du Seigneur et méditer sa Parole dans un esprit d’obéissance. Près de lui, l’amertume, la rancœur ou la haine doivent déloger ; le chrétien a le choix : ou pardonner et bénir le méchant qui l’éprouve... ou s’éloigner de Dieu s’il estime que le prix de l’amour est trop élevé. Impossible de tenir devant le Père en cultivant de mauvais sentiments ou en nourrissant des projets de vengeance. C’est la croix... ou la valise, disait avec humour un cher ami qui n’est plus. Nul ne peut être uni à Christ sans désirer lui ressembler.

Trois constatations bibliques nous étonneront au sujet de l’amour :

1. Selon l’Écriture, c’est une erreur de croire que j’aime nécessairement lorsque je me montre aimable, généreux, serviable ou lorsque je me dépense sans compter dans une œuvre de charité. La déclaration de l’apôtre nous paraît excessive mais elle exprime la vérité : « *Quand je distribue­rais tous mes biens pour la nourriture des pauvres si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. »* Autrement dit, il est possible de se dévouer et de tout donner aux démunis sans pourtant les aimer de l’amour de Dieu. L’illustration qui ouvre ce chapitre en est la preuve. Reconnaissons humblement qu’il n’est pas dans notre nature de travailler au bonheur du prochain, surtout sans contrepartie et en dépit de ce qu’il est ; aussi, que d’illusions se font tous ceux qui prétendent aimer !
2. La Bible nous apprend qu’o/i *ne peut à la fois aimer et détester.* C’est ou l’un ou l’autre. Un mari qui n’aime pas sa femme ne peut aimer ses enfants du véritable amour. Qui déteste sa concierge est incapable en même temps d’aimer son prochain, même s’il lui prodigue des marques d’affec­tion. C’est ce que Jacques dit à sa façon : « *De la même bouche sortent la malédiction et la bénédiction. Il ne faut pas qu ’il en soit ainsi. La source fait-elle jaillir par la même ouverture Peau douce et Peau amère ? De Peau salée ne peut produire de Peau douce »* (3.9-12). De la haine ne peut jaillir l’amour. Ce devrait être clair : si j’entretiens la rancœur, refuse de pardonner, vis égoïstement sans me pré­occuper des autres... c’est que je n’ai pas l’amour. Qui­conque veut aimer doit être purifié de ces choses. Il n’y a **pas d’amour sans purification.** Ce point est d’importance. C’est pourquoi, en m’approchant de Dieu je m’expose à sa lumière et consens à ce qu’il sonde mon cœur pour le purifier (Retenir la promesse de 1 Jean 1.7).
3. Enfin, l’Écriture nous rappelle que l’amour n’est pas une production de l’homme, « une œuvre de la chair » mais *« un fruit de PEsprit »* (Gai. 5.22). Donc nous ne possédons pas cette vertu : il faut l’acquérir ou plutôt *la recevoir.* Il appartient à Dieu de me la communiquer puisque je ne peux aimer **que** de Son amour. Ma part est de vouloir fermement en être « revêtu » (Col. 3.14).

Suis-je conscient de manquer d’amour ? Ai-je réellement la volonté d’aimer comme il aime ? Il vaut la peine d’être fixé sur ces deux points.

**Qu’est-ce qu’aimer,** selon le Seigneur ?

* *Ce n'est pas* « faire l’amour » (expression détestable) ni nécessairement « faire la charité ». Il y a « telle charité » qui ne procède pas de l’amour comme nous l’avons signalé plus haut (1 Cor. 13.3).
* *Ce n'est pas* répondre à l’amour de l’autre (sauf lors­qu’il s’agit de Dieu) : « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n 'agissent- ils pas de même ? »* (Mat. 5.46). Jésus en demande davan­tage qui conseille : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous persécutent » (Mat. 5.44). Parlant de « l’amour pour *tous* les saints », l’apôtre me rappelle que je dois aimer tous mes frères sans distinction, aussi bien les « sympa » que les autres. C’est conforme à la pensée de Celui qui se défend de distinguer entre les hommes (Rom. 3.23).
* *L'amour n 'est pas* davantage un « sentiment » qui me pousse vers mes semblables car les sentiments fluctuent ; je doute qu’ils me portent au-devant de ceux qui me font du tort, me calomnient ou me dépouillent.

Alors qu’est-ce qu’aimer ?

Il suffit de considérer le Père et le Fils pour en avoir une idée. **Aimer c’est vouloir. C’est vouloir comme Dieu veut,** lequel a formé le dessein de me racheter « selon le bon plaisir de sa volonté » (Éphés. 1.5-9-11). Aimer, c’est vouloir le bien et le bonheur de l’autre, c’est travailler à sa joie, à son épanouissement et à son salut, en dépit de ce qu’il est et de ce qu’il fait. C’est prendre à cœur ses intérêts comme nous le conseille l’apôtre : « *Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts considère aussi ceux des autres »* (Phil. 2, v. 4). Un tel amour suppose que *j'accepte mon prochain tel qu'il est* avec ses qualités et ses défauts... sans pour autant l’approuver ou entrer dans son jeu bien entendu.

Quiconque vit dans la lumière du Seigneur ne dira plus, en parlant d’un frère qui lui a causé du tort : « J’attends qu’il répare et vienne me faire des excuses. Qu’il me demande pardon d’abord et je pardonnerai ensuite ! » Au contraire. Inspiré par Celui « qui nous a aimés le premier », il prendra l’initiative d’une éventuelle réconciliation « *Dieu prouve son amour envers nous en ceci : lorsque nous étions encore oécheurs, Christ est mort pour nous »* (Rom. 5.8).

Certes, lorsque le tort subi est grave, douloureux, humi- ant, tout l’être se révolte, crie à l’injustice, réclame le aâtiment ; la haine envahit le cœur. Aussi s’exclame-t-on : « Pour moi, c’est impossible de pardonner ; on m’a fait trop de mal ! » Oui, impossible... à moins de recevoir une grâce du ciel, ici la capacité d’aimer le coupable à l’instar de Joseph qui accueillit et bénit ses frères malgré leur méfait ; un triste méfait qui lui valut treize années d’esclavage ou de prison. Puisque Dieu me demande impérativement de répondre au mal par le bien, *j'accepte sa volonté* et *m'at­tends à lui,* fermement décidé à la réaliser (Mat. 5.44).

Éprouveriez-vous quelque réticence à admettre ce qui pré­cède ? Alors ne manquez pas de méditer l’avertissement de Jésus, toujours valable : « *Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne pardonnera pas vos fautes »* (Mat. 6.14). C’est sérieux !

Quiconque vit dans l’intimité du Père consent à bénir même celui qui l’éprouve. **Bénir est notre vocation («** appelés à bénir » précise Pierre — 1 Pi. 3.9). Que faut-il entendre par ce terme dont le sens échappe à beaucoup ? Notez sa triple signification :

1. Bénir, c’est dire du bien de son prochain. C’est tenir à son égard un langage positif, favorable sans mettre en avant ses faiblesses. C’est relever ses qualités et mentionner les bonnes choses qui sont à son actif. « **Par la langue** *nous bénissons* » (Jac. 3.9 — ici, le contraire est : médire). N’ou­blions pas que Jésus est *l'avocat* ; il plaide notre cause alors que Satan, appelé *l'accusateur* des frères, rappelle et souligne à plaisir nos fautes. De ces deux personnes, de qui sommes- nous les émules ? De Christ ou de Satan ?
2. Bénir, c’est **souhaiter** le meilleur non seulement à nos amis mais aussi à ceux qui nous éprouvent. C’est aller jusqu’à **implorer Dieu** pour qu’il sauve et comble de ses biens celui-là même qui nous a fait du tort, sans qu’il en résulte nécessairement un avantage pour nous (ici, le contraire de bénir est : maudire). Le chrétien ne se contente pas de souhaiter : bonne année ou bon voyage, mais il intercède pour qu’il en soit ainsi. C’est conforme à l’Écriture. Cependant, Jésus va plus loin : « *Priez pour ceux qui vous maltraitent »* (Mat. 5.44). Ne dites pas : « C’est impossible ! C’est trop difficile !... » ce serait invoquer des prétextes pour refuser d’aimer et de recevoir d’En Haut la capacité de « riposter par l’amour » !
3. Bénir c’est enfin et plus encore **passer aux actes** en payant de sa personne ; c’est **travailler pratiquement au bien de l’autre,** fût-il un persécuteur, et répondre ainsi à l’in­jonction du Fils de Dieu : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent » (Mat. 5.44).

Tel chrétien a-t-il mal parlé de moi ? « Seigneur, par ta grâce, je veux l’aimer, aller vers lui, l’entourer, le réjouir, lui donner... Merci pour cet amour qui vient de toi. » « *Celui qui vous a appelés est fidèle et c'est Lui qui le fera »* (1 Thés. 5.24. Lire Héb. 13.20-21). Gloire à Dieu !

Une fois de plus, Paul nous étonne. Il parle de l’amour comme d’un vêtement qu’il faut endosser : *« Par-dessus tout, revêtez-vous de l’amour qui est le lien de la perfec­tion »* (Col. 3.14). Toutefois, comme il ne convient pas d’enfiler le vêtement neuf sans ôter d’abord le vieux, l’apôtre recommande au préalable à ses lecteurs de se « dépouiller du vieil homme et de ses œuvres » (v. 9) en précisant : « Renoncez à l’animosité, à la méchanceté, à la calom­nie... » (v. 8). Donc, **pas d’amour sans purification.** En considérant de plus près le contexte, nous découvrons que *l’amour est une Personne* puisque le même apôtre nous exhorte à « **revêtir Jésus »** (Rom. 13.14), à l’accueillir par la foi en lui donnant carte blanche sur notre vie.

**Questions :**

1. Êtes-vous convaincu que, par nature, vous n’êtes pas porté à aimer, en particulier ceux qui vous éprouvent ? Avez- vous soif d’aimer selon Dieu ? De son amour ?
2. Y a-t-il quelqu’un que vous détestez ? Vous a-t-on fait un grand tort dont le souvenir vous hante sans que vous parveniez à l’oublier ? Dans ce cas, êtes-vous résolu à par­donner et à bénir cette personne, sachant que Dieu vous en rendra capable ?
3. Avez-vous demandé à Dieu de purifier votre cœur de toute amertume ou rancœur ? Pouvez-vous dire de telle personne qui vous éprouve : « Je l’aime de l’amour du Seigneur » ?

**PLUS MOI**

**« Je suis crucifié avec Christ et ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » (Gai. 2.20)**

Je vous propose de faire une petite expérience par une belle journée ensoleillée de juin ou de juillet. Efforcez-vous de regarder fixement le soleil pendant quelques instants, puis regardez autour de vous en essayant de distinguer ce que vous avez devant les yeux. Encore ébloui, vous ne verrez pratiquement plus rien sinon des ronds lumineux partout qui estompent ou voilent gens et paysage. Aveuglé par cette vive lumière vous n’êtes plus capable d’apercevoir vos mains et vos pieds. Votre personne a disparu pour quelques ins­tants.

De même, tenez-vous dans la présence du Seigneur, contemplez-le sans hâte et le monde vous apparaîtra tout autre. Sa divine lumière transfigurera toute chose : les mon­tagnes neigeuses, le brin d’herbe, les ruisseaux et les champs, un oiseau, la rue grouillante... tout vous semblera rempli de sa présence, une présence qui, en même temps, oblitérera ce « Moi » si vivace et si encombrant.

Les prédicateurs ont sans doute raison de prêcher avec insistance la mort à soi-même, le renoncement au monde, la crucifixion du moi... Souvent sans grand succès. La plupart des auditeurs, qui ne comprennent pas toujours de quoi il s’agit, ne cherchent guère à approfondir ce message impor­tant. Et puis, savent-ils par où commencer ? Certains, les plus sérieux peut-être, s’engagent mais tombent très vite dans un légalisme étroit parce qu’ils n’empruntent pas le bon chemin. Décidés à mater le moi, ils s’imposent austérités et mortifications qui ne changent rien. Leur religion est triste. Négatifs, ils deviennent critiques, distants, sermonneurs. Ils s’évertuent à chasser l’orgueil sans pour autant s’épanouir. Inconsciemment sans doute, ils attachent une idée de mérite à leurs tentatives répétées d’évacuer la « chair », ce qui,ne manque pas d’irriter le Dieu de la grâce. Le Moi qu on s’emploie à éliminer rebondit toujours comme un bouchon lâché dans l’eau. Plus on veut « comprimer » le Moi et plus il se montre. Mettez-le au pilori et le voilà sur le trône. Il est si tortueux qu’il réussit même à tirer orgueil des assauts qu’il subit lorsqu’on tente de le déloger. A preuve, le récit suivant :

Prenant à la lettre une parole de Jésus (Luc 14.10), un croyant, déterminé à devenir humble pour plaire à son Dieu, va s’installer à la dernière place, tout au bout de la table, lors d’un grand festin réunissant de nombreux invités. A peine assis dans son coin mal éclairé, il se félicite d’avoir choisi le siège dont personne ne veut : « Je l’avais deviné, je suis le seul à m’être installé au fond de la salle. C’est pitoyable ! Tous ces gens en grande tenue veulent plastron­ner aux places d’honneur ! L’orgueil les tient ! Heureuse­ment que je ne suis plus de cette espèce ! Dieu soit béni. » Et tandis que notre bonhomme admire son humilité... le diable en rajoute, lui susurrant : « Bravo ! Pour l’humilité il n’y en a pas deux comme toi dans cette salle ! Tu es le champion de l’humilité ; les autres sont loin derrière ! Tu es un merveilleux chrétien et tu peux être fier de ton humi­lité ! »

Comme c’est vrai ! Le péché prend vie lorsque nous nous efforçons d’obéir au commandement divin (Rom. 7.9). Plus nous nous appliquons à devenir humble et plus l’orgueil nous envahit. Tout nous est bon pour nous rengorger et chez nous, la vanité se faufile partout, habile comme une anguille dans l’eau, entre joncs et rochers. Nous sommes fiers... fiers de notre piété, fiers de notre zèle et de nos talents, fiers d’exercer la charité, fiers d’appartenir à une église conquérante. Nous tirons gloire de tout, de notre témoignage, de nos prédications, de nos expériences, des bontés de Dieu, de nos actes de foi, de notre fidélité à assister aux réunions... ! Quand nous faisons un pas vers Jésus et lui ouvrons la porte, nous nous glorifions de cette initiative, alors qu’il est à l’origine de notre démarche. N’est- ce pas lui qui a frappé à notre porte inlassablement pour que nous le laissions — enfin ! — entrer (Apoc. 3.14) ? Et parce que nous sommes soucieux de rehausser l’éclat de notre petite personne, nous poursuivons des chimères qui nous essoufflent et cherchons à satisfaire d’inutiles ambi­tions qui nous éloignent de Dieu. Le moindre échec, la plus infime critique, la désapprobation la plus anodine se paient par des heures de tourment qui paralysent notre marche.

Les prédicateurs ne feraient-ils pas fausse route en citant comme un modèle à suivre la parole de Jean-Baptiste : « Il faut qu’il croisse et que je diminue » (Jean 3.30) ? *Dimi­nuer... ?* Allons donc ! En tous cas ce n’est pas l’opinion de Paul, encore moins celle de Jésus. L’apôtre ne conseille pas de « diminuer » mais de « *mourir ».* De son côté, le Fils de l’homme recommande solennellement à chacun de ses disciples de « perdre sa vie » (donc de mourir), de « por­ter sa croix » (la croix étant signe de mort). Donc : **PLUS moi.** Il ne s’agit nullement de laisser de moins en moins de prérogatives au Moi, de se montrer de moins en moins orgueilleux, de moins en moins présent, de moins en moins menteur, de moins en moins voleur ou sensuel...

On sait que Jean-Baptiste avait été envoyé *devant le Mes­sie* (et non à côté) pour l’annoncer et lui ouvrir le chemin, d’où son titre de précurseur. Il était d’ailleurs conscient de sa mission, lui qui déclarait : « *J'ai été envoyé devant lui »* (Jean 3.28). Dans la pensée de Dieu, son activité devait cesser quand débuterait celle de Jésus, c’est-à-dire au moment où il désigna le Christ à ses disciples : « Voilà l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1.29). Et parce qu’il continua de baptiser et de prêcher, le ministère de Jean se révéla avantageusement concurrencé par celui de Jésus dont le succès allait grandissant. Les disciples du bap- tiste, au lieu de rejoindre le Christ, en éprouvèrent du dépit et de la jalousie, ce qui entraîna d’inévitables difficultés (Jn 3.26). L’intervention brutale d’Hérode qui incarcéra et fit périr le prophète, mit fin à cette apparente compétition.

Oui, PLUS moi. Toute la place revient au Seigneur. Ma part est de le vouloir fermement, de dénoncer sans pitié l\*orgueil qui se cache dans mes pensées ou mon comporte­ment, et surtout de me « regarder comme mort avec Christ » en m’approchant de lui dans un joyeux abandon. Toutefois, lui seul peut m’amener à renoncer à moi-même pour que je sois tout à lui car le Moi ne connaît pas l’humilité. Jamais il ne sera humble et cédera sa place au Seigneur. Et s’il y a de l’humilité en moi ce sera celle de Jésus, non la mienne.

En dernière analyse, l’humilité, qu’est-elle ? Ou d’abord, que n’est-elle pas ?

— Elle n’est pas dénigrement de soi. Être humble, ce n’est pas se mépriser et s’estimer inférieur aux autres, ce qui engendrerait dépit et jalousie. Après tout, ne suis-je pas « une créature merveilleuse » ? Il est bon de se le répéter en bénissant le Créateur. L’homme humble n’étale pas non plus ses imperfections, se noircissant à plaisir avec l’intention inavouée de devenir une vedette en se faisant plaindre ou remarquer. On ne voit pas l’apôtre rappeler à satiété qu’il fut un persécuteur de l’Eglise avant sa conversion. Son vrai souci était de ne pas paraître meilleur qu’il n’était (2 Cor. 12.6).

— Elle n’est pas repliement sur soi. Nier ou cacher ses dons, fuir le succès ou refuser toute responsabilité sous prétexte qu’on n’est pas qualifié ou compétent n’est pas signe d’humilité. En fait, c’est la peur de l’échec — donc ‘orgueil — qui conduit à cette attitude de chien battu.

— L’humilité n’est pas synonyme de modestie, une vertu laïque qui est la modération dans l’appréciation de soi. Paul, qui se posait en modèle, n’était pas particulièrement modeste lorsqu’il disait : « Soyez mes imitateurs. » Ni Jésus qui déclarait : « Je suis la lumière du monde. » La vérité les obligeait à tenir ce langage.

Quelqu’un a dit : « L’orgueil, c’est le mouvement par lequel l’homme fait de son Moi un Dieu. L’humilité place Dieu au centre et maintient le moi crucifié au Calvaire. »

Ah ! si nous pouvions être délivrés de ce Moi envahissant qui occupe trop souvent l’avant-scène de la vie des hommes ! Alors la critique ne nous atteindrait pas ; nous ne ferions pas de ces complexes qui nous éloignent des autres, nous rendent soupçonneux ou nous incitent au mensonge. Nous n’aurions pas pour moteur de stupides ambitions dont la poursuite rageuse nous épuise, ni de folles susceptibilités qui nous rendent mesquins et insupportables. L’homme humble est tellement conscient qu’en lui rien n’est bon (Rom. 7.19) que sa seule ressource est de tout attendre de son Seigneur, de ne dépendre que de lui.

C’est pour cette raison que l’apôtre me recommande :

1. De me dépouiller de tout orgueil (Col. 3.5). De le dénoncer en refusant de céder à la vanité chaque fois que je la discerne. Avec détermination.
2. Il me recommande d’autre part de « revêtir l’humilité » (Col. 3.12 ; 1 Pi. 5.5). Comment cela... ? En allant à Celui qui dit inlassablement : « Venez à moi » (Jean 7.37) afin de...
3. ... se revêtir de « Jésus mon humilité ». Celui qui fut par essence « doux et humble de cœur » a le pouvoir de me communiquer l’une et l’autre de ces vertus. Se revêtir de lui c’est s’abandonner à lui avec confiance, pleinement assuré qu’il fera en moi ce qui lui est agréable (Héb. 13.21).

*« Grâces soient rendues à Dieu qui nous fait toujours triompher en Christ »* (ou « qui triomphe toujours de nous » — 2 Cor. 2.14).

« L’humilité de l’âme éblouie par la contemplation de Dieu, remarque T. Kelly, ne dure qu’autant que l’âme conti­nue à regarder le soleil de justice. Nos progrès en humilité sont fonction de nos progrès dans l’habitude de garder le regard fixé sur Dieu. Et nul n’est près de Dieu qui n’est extrêmement humble. » Que Dieu soit présent et le Moi ne pourra tenir devant lui. Approchons-nous donc de notre Seigneur. Cherchons sa face. Tenons-nous dans sa présence et Dieu opérera son œuvre.

**Questions :**

1. Avez-vous vraiment compris que l’orgueil attriste le Seigneur et empoisonne votre vie de chrétien ? Vous arrive- t-il de céder souvent à la vanité ? Dans quels domaines êtes- vous préoccupé de briller ? Soyez ouvert au Saint-Esprit qui vous révélera éventuellement ce qui l’attriste.
2. Êtes-vous déterminé à repousser toute velléité de paraître et à vous réfugier dans le Seigneur qui pardonne et délivre ?
3. Croyez-vous que le Christ peut prendre la place du Moi et vous rendre capable d’humilité ? A sa seule gloire ?

TROISIÈME PARTIE

**EN COMMUNION AVEC LUI**

1. — La communion de Jésus
2. — Le silence qui écoute
3. — Se sentir poussé

1 6. — Du temps

17. — Pour lui faire plaisir

**LA COMMUNION DU FILS**

**« Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. » (1 Cor. 1.9)**

Jean et les autres apôtres, qui observaient les faits et gestes de leur Maître, étaient émerveillés de voir la façon dont le Fils s’entretenait avec son Père. Leur intimité et leurs rela­tions étaient d’une telle qualité que les disciples allaient jusqu’à les qualifier de « glorieuses » (Jean 1.14). Ah ! que leurs prières étaient misérables comparées à celles de Jésus ! Et comme ils ressentaient le besoin « d’apprendre à prier » ! (Luc 11.1).

*« Nous avons,* s’émerveillait l’apôtre Jean, *contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père »* (Jean 1.14). En parlant de gloire (à trois reprises dans cette parole), l’apôtre ne pense nullement à l’infinie splen­deur de la majesté que Jésus possédait « avant que le monde fût » (Jean 17.5) et dont il s’était volontairement dépouillé : aux yeux des hommes, « *Il n'avait rien pour attirer les regards ».* Sur la montagne de la transfiguration ainsi qu’à Patmos le même apôtre, un instant ébloui, s’était bien gardé de contempler ce qu’un regard humain ne pouvait soutenir. Saisi de terreur, il n’y songeait guère. Ici, Jean parle — notez les mots employés — de la gloire « comme celle du FILS UNIQUE ». Jésus vivait si près de son Père et leurs relations étaient si harmonieuses, si parfaites, qu’elles for­çaient l’admiration de ceux qui en étaient les témoins. Qui le voyait en prière ne pouvait douter qu’il fût réellement LE FILS, le FILS UNIQUE du Père céleste.

A genoux, qu’il était grand le Fils de Dieu !

Moïse descendant du Sinaï après un long face-à-face avec l’Éternel avait un visage rayonnant au point que le peuple craignait de s’approcher de lui (Ex. 34.30). Évoquant ce récit, saint Paul parle de « gloire », de la gloire pourtant passagère de son visage (2 Cor. 3.17). Or le visage du Fils à genoux était infiniment plus rayonnant et plus glorieux que celui du patriarche. Son visage reflétait tellement les perfections du Père qu’il pouvait dire sans vanité : « *Celui qui m’a vu a vu le Père »* (Jean 14.9). L’apôtre, tout à loisir, pouvait admirer et découvrir tout ce qui émanait de sa personne : la certitude joyeuse d’être aimé, une fidélité filiale sans faille, une ferveur authentique, enthousiaste même, une liberté totale devant Celui qu’il invoquait ; il n’y avait aucune ombre, aucun nuage dans leurs relations (Jean 10.30). Le ciel était toujours ouvert lorsqu’il priait et il entrait d’emblée en communion parfaite avec le Père. Alors, toute la personne de Jésus criait : « Gloire ! » Quelqu’un a dit qu’il était UN avec son Père comme deux feuilles collées l’une à l’autre.

Quiconque a une faible idée de cette gloire prend en dégoût ses propres prières et il éprouve une réelle soif de connaître une pareille intimité avec le Seigneur. N’est-ce pas ce à quoi nous devrions aspirer ? Mais est-il possible d’y parvenir ? Oui, puisque l’apôtre nous y encourage lorsqu’il écrit : « *Dieu vous a appelés à la communion de son Fils »’.* Étroitement unis à sa personne, nous participons à la vie de Christ déjà ici-bas et pouvons ainsi expérimenter ces rela­tions bénies que le Fils entretenait jadis avec son Père et dont il veut nous faire don.

Ici, arrêtez votre lecture et gardez un instant le silence pour méditer cette parole importante (1 Cor. 1.9). Pesez-en chaque terme et prenez conscience de l’immense faveur que Dieu vous accorde, lui qui vous appelle à « la communion de son Fils ». N’est-ce pas bouleversant de savoir qu’il veut vous faire partager l’intimité qu’il connaissait avec son Père lorsqu’il était sur la terre ?

1. L’expression : « la communion DE son Fils » (et non : AVEC son Fils) nous laisse entendre qu’il veut, toute proportion gardée, nous faire don de sa propre communion, je veux dire de celle qui s’était établie entre le Père et le Fils.

Merveilleux est celui qui nous a tant aimés !

En considérant Act. 2.44, la parole de Paul qui nous occupe pourrait se traduire ainsi : Dieu est fidèle, lui qui nous a placés dans une position où nous avons toutes choses en commun avec son Fils Jésus-Christ. Dans cette nouvelle association (Dieu et moi) le premier partenaire est sans conteste son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. L’autre asso­cié, c’est moi ; ce sont aussi mes frères, c’est-à-dire l’Église de Dieu. Unis à Jésus, nous sommes « appelés » à vivre dans d’intimes relations avec lui à l’image de conjoints qui se sont donnés l’un à l’autre sans réserve.

Avec Jésus, nous avons dès lors des intérêts communs. Le Seigneur s’intéresse à moi, à mon corps, à mon âme et à mon esprit ; il vise mon développement et mon épanouisse­ment. Et moi, je m’intéresse à lui, à la majesté de sa per­sonne, à l’extraordinaire ampleur de ses desseins. Toutes ses ressources sont miennes. Toutes ses richesses sont à ma disposition (Col. 2.9 et 10) : sa sagesse, sa puissance, ses possessions immenses. Il partage tout avec moi. De mon côté, toutes mes ressources (ma personnalité, mes capacités, mes biens, mon temps, mon énergie...) « devraient être » à lui, tout à Lui. Tout ce que nous avons est à lui et tout ce qui est à lui est à nous. Enfin, nous sommes associés à une activité commune. Élevés au rang de collaborateurs, nous participons à sa puissance. C’est ce qui fait la grandeur de notre communion avec le Fils.

**Questions :**

1. Quelle est la valeur de vos relations avec le Seigneur ? Avez-vous réellement soif de le rencontrer, de lui consacrer du temps ? Ces relations sont-elles au contraire distendues, exceptionnelles, sans joie ? Alors pourquoi ?
2. En lisant les évangiles avez-vous discerné combien grande était l’intimité du Fils avec le Père ? Êtes-vous convaincu que Dieu veut vous accorder de vivre en étroite communion avec lui ? Et cela par grâce. Alors pourquoi, maintenant, ne lui demanderiez-vous pas de vous accorder cette faveur ? Pensez à l’invitation et à la promesse contenue dans la parole du Christ (Jean 7.37-38).

Qu’est-ce que la communion ? La communion fraternelle ?

Le sens de ce terme, souvent employé parmi les chrétiens, doit être précisé. Communion vient de « communio » (du latin ecclésiastique du xue siècle) et signifie « union de ceux qui professent une même foi ». Et par extension : « Union de ceux qui ont des idées, des sentiments, des intérêts communs. »

Dans l’esprit de beaucoup, il s’agit d’un lien terrestre, d’une amitié plus ou moins profonde qui s’établit entre des personnes qui ont en commun :

* le même passe-temps (la pêche, la peinture, le sport) ;
* les mêmes idées... politiques ou religieuses (on aime les gens qui pensent comme nous) ;
* des situations identiques (les retraités, les enseignants...) ;
* les mêmes ennemis (l’union sacrée) ;
* la même race ou nationalité, surtout lorsqu’on est hors de son pays. Etc.

En vérité, cette « communion » ne dure que le temps des rencontres ; elle est peu profonde et disparaît si l’on ne se fréquente plus.

Or, je puis éprouver du plaisir à côtoyer telle personne et avoir avec elle des « atomes crochus » sans être nécessairement en communion avec elle au sens biblique du terme.

**La vraie communion.**

Dans 1 Jean 1.3 et 7, l’apôtre utilise des termes grecs (koinonia - koinonos), tirés du langage profane. Le premier a le sens d’« association » et parfois d’« administration » (dans le sens d’intendance). Le deuxième (koinonos) signifie plutôt : associé, compagnon, partenaire.

Pourquoi donc Jean a-t-il puisé dans le vocabulaire profane des mots qui n’expriment qu’imparfaitement sa pensée ? Parce que le monde grec ignorait ce que l’apôtre entendait par « communion », d’où l’absence de termes adéquats. Cette notion leur était totalement étrangère. On sait que les adeptes des religions païennes, toujours craintifs, n’avaient aucune relation avec la divinité : ils adoraient un dieu lointain, inaccessible, totalement indifférent à leurs problèmes. De plus, il n’existait pas entre les coreligionnaires ces liens profonds, œuvre de l’Esprit, qui unissent les chrétiens entre eux. C’est le contexte biblique qui enrichit et précise le sens de termes qui, dans le langage populaire, n’évoquent que les relations de personnes qui ont quelque chose en commun.

1. Selon Jean, il est clair qu’zï *ne s’agit pas d’un lien terrestre* qui se crée et se développe lorsque deux personnes, croyantes ou non, ont des affinités qui les attirent ou des intérêts communs qui les rapprochent (1. Jean 1).
2. Cette union s’établit spontanément, miraculeusement entre des per­sonnes qui, au départ, n’ont pas d’intérêts communs : elles sont parfois dressées les unes contre les autres, divisées par l’égoïsme ou l’orgueil, éloignées pour des motifs les plus divers (Saul de Tarse était l’adversaire déclaré des chrétiens avant sa conversion).
3. Cette communion s’opère dès l’instant où le Christ est reconnu et accepté comme Sauveur et Seigneur.
4. Ce lien apporte beaucoup de choses en commun (un même Père, un même Seigneur et un même Esprit ; une même destinée ; une même pensée, des sentiments identiques, etc.).
5. Cette union passe nécessairement par le ciel, c’est-à-dire par le Père, le Fils et le Saint-Esprit (1 Jean 1.4). Qui est coupé de Dieu ne peut être en communion avec les Siens. N’oublions pas que nous avons été rap­prochés par « le sang de Christ » (Éphés. 2.14) et par l’action du Saint- Esprit (1 Cor. 12.13).

**LE SILENCE QUI ÉCOUTE**

**« Ne te hâte pas d'exprimer une parole devant Dieu. » (Ec. 5.1)**

Je venais de grimper dans un car « surpeuplé » lorsque j’aperçus, debout au fond du couloir, un jeune qui me reconnut et me fit un signe de la main. Il était depuis peu étudiant à la faculté. A peine le bus venait-il de démarrer qu’il se mit à m’entretenir avec volubilité et enthousiasme de ses nouvelles expériences. Bien qu’il dût forcer le ton pour dominer un diesel bruyant, il m’apprit beaucoup de choses sur sa vie à la « fac » : les cours étaient passionnants et l’étude du grec lui plaisait énormément... A la longue cependant j’éprouvai un certain malaise, surtout lorsque cet ami, sans baisser le ton et par-dessus les six ou sept têtes qui nous séparaient, crut bon de relever les tics et les défauts de tel ou tel professeur dont il citait le nom sans sourciller. Ce monologue s’éternisant, un voyageur excédé intervint brusquement :

— Ma parole... ! Ce Monsieur a avalé une aiguille de phonographe.

Un gros éclat de rire parcourut le car, à la confusion du narrateur qui se montra assez sage pour rentrer dans les rangs. Bien sûr, je me garderai de « cataloguer » ce jeune homme car il m’est arrivé, à moi aussi, d’être bavard et d’accaparer la parole, obligeant parfois quelqu’un des miens à me tirer par la manche pour me souffler à l’oreille : « Laisse donc parler les autres. Ils ont, eux aussi et plus que toi, des choses intéressantes à raconter et dont tu pourrais tirer profit. » Bavards ou non, il faut admettre que nous sommes généralement prolixes devant Dieu, notre verbiage l’empêchant de nous atteindre et de nous parler.

A l’inverse, certains chrétiens se plaignent de ne pas avoir grand-chose à dire au Seigneur, faisant de cet aveu un prétexte pour justifier le peu de temps qu’ils lui consacrent :

— Quand je prie, me dit-on, je suis vite à court d’idées. J’aligne quelques phrases creuses, je répète trois ou quatre fois : « Seigneur, tu es merveilleux ! Tu es plein de bonté ! Tu es infiniment miséricordieux... » puis plus rien ! Je m’ar­rête déçu, avec la désagréable impression de ressasser du bout des lèvres des formules qui n’atteignent pas le ciel. Alors, comment voulez-vous que je sois encouragé à lui donner du temps ? J’en suis navré mais c’est ainsi.

Ce langage ne me surprend pas. Après tout, tant mieux si quelqu’un est las de son « bla, bla, bla »... pourvu qu’il reste décidé à « fréquenter » le Seigneur et qu’il éprouve le besoin de commencer par se taire chaque fois qu’il s’ap­proche de lui. Garder respectueusement « le silence qui écoute » est recommandé par l’Écriture : *« Lorsque tu entres dans la maison de Dieu* **approche-toi pour écouter...** *Ne te presse pas d'ouvrir la bouche et que ton cœur ne se hâte pas d'exprimer une parole devant Dieu »* Ec. 4.17 et 5.1).

Qui veut *bien* prier doit en finir avec la parlote et recon­naître une bonne fois pour toutes **qu’il ne sait pas prier ;** alors, à l’instar des apôtres, il dira humblement : « Seigneur, enseigne-moi à prier » (Luc 11.1).

Pour quatre raisons au moins « il est bon — pour *bien* prier — *d'attendre en silence* le secours de l’Éternel » (Lam. de Jér. 3.26):

**1) La première raison... est que** *nous nous adressons au Roi des rois.*

Puisque la prière a valeur de partage avec un tel Seigneur, n’est-il pas élémentaire de lui laisser l’initiative de nos échanges ? Devant un grand de ce monde, la politesse et le respect commandent justement de veiller à ne pas se préci­piter dans un flot de paroles. L’Ecclésiaste nous le conseille en prenant soin de nous expliquer pourquoi. « *Ne te hâte pas d'exprimer une parole devant Dieu car* **Dieu est au ciel et toi sur la terre. »** Si cette pensée reste présente à notre esprit, alors nous serons saisis d’une crainte respectueuse chaque fois que nous nous présenterons devant le Seigneur de gloire. Ce qui lui sera agréable.

2) **Deuxième motif : «** *Nous ne savons ce qu’il convient de demander dans nos prières »* (Rom. 8.26). Que voilà une bonne raison pour garder « le silence qui écoute ». Tout comme le vaillant apôtre, le chrétien doit expérimenter sa *« faiblesse »* lorsqu’il s’agit de prière (Rom. 8.26). Mais Dieu soit béni ! L’Esprit de sainteté vient à son secours... *« par des soupirs inexprimables ».* Le divin intercesseur dit à notre place et admirablement ce que nous ne savons expri­mer, aussi aurions-nous grandement tort de nous lamenter et de nous attarder sur nos misérables prières. Peu importe si notre langage est maladroit et hésitant, si nous n’avons rien d’extraordinaire à dire à notre Seigneur. Croyons « aux soupirs » de l’Esprit saint. Le temps passé à genoux, devant lui, n’est jamais du temps perdu. Que cette pensée nous encourage.

1. **Troisième motif :** *« Celui qui parle beaucoup ne manque pas de pécher »* (Prov. 10.19). Ne sommes-nous pas tentés, en multipliant les paroles, de prendre le nom de Dieu en vain, de formuler des promesses que nous ne tiendrons pas ou des louanges du bout des lèvres qui ne sont que verbiage pieux ? Ne soyons pas semblables à ces adeptes de religions orientales qui actionnent leur moulin à prières et qui croient, comme les pharisiens de jadis, « qu’à force de paroles — et de belles paroles — ils seront exaucés » (Mat. 6.7). La sobriété est de mise lorsque nous nous adres­sons à Dieu : « *Celui qui retient ses lèvres* (devant Dieu comme devant les hommes) *est un homme sage »* (Prov. 10.19). D’où le conseil que donne l’Écriture : *« Lorque tu entres dans la maison de Dieu, prends garde à ton pied... »* Autrement dit, approche-toi humblement devant le Roi des rois (Il faut courber la tête pour regarder ses pieds) ; surveille ton attitude et contrôle ton langage en te présentant devant lui.
2. **Quatrième raison** et pas des moindres : *Parler beau­coup* c’est faire de l’obstruction, *c’est l’empêcher de nous parler* et donc d’entendre sa voix. C’est négliger le conseil de l’Écriture, laquelle nous recommande en maints endroits de garder le silence : *Approche-toi pour écouter plutôt que pour offrir le sacrifice des gens stupides »* (Ec. 4.17). Notre Seigneur a tant de choses précieuses à nous dire qu’il serait dommage de ne pas les entendre. D’ailleurs, le silence est propice à la méditation. Dans ces instants de réflexion en sa présence, les mots ou les expressions tirés de nos lectures bibliques peuvent prendre un relief particulier. Dieu parle par l’Écriture et c’est pourquoi il est bon de garder la Bible ouverte devant soi lorsqu’on prie. Quand il nous interpel­lera, disons-lui : Oui Seigneur ! Oui s’il nous demande de corriger notre langage ou notre attitude devant nos sem­blables, s’il nous suggère de porter secours à une personne dans la peine, s’il nous invite à lui rendre gloire pour un sujet précis... Quoi qu’il en soit, écoutons-le avec le désir bien arrêté de lui obéir.

Lorsque nous nous adressons à lui, pourquoi n’entonne- rions-nous pas ce refrain de la « Ligue pour la lecture de la Bible » ?

**Parle-moi ! Parle-moi ! C’est là ma prière.**

**Je t’écoute, ô Père !**

**Prêt à t’obéir. Prêt à t’obéir.**

Ce qui est vrai pour la prière personnelle l’est certainement aussi pour la prière communautaire. Lorsque l’église se réu­nit pour adorer Dieu ou intercéder, il serait certainement sage et bienfaisant d’observer quelques instants de silence et de réflexion avant de se lancer dans de belles phrases ; ces moments ne sont pas à redouter lorsqu’ils sont chargés de méditation, chacun étant dans l’attente paisible de l’action du Saint-Esprit. Ici, je ne parle pas de ces pesants mutismes vides de contenu, combien pénibles lorsqu’ils se prolongent, chaque participant attendant passivement que les autres ouvrent la bouche.

Un pasteur, soucieux du meilleur pour sa communauté, me raconta le fait suivant. Les habitués de la réunion de prières étaient las de subir les mêmes discours vagues et stéréotypés. Le temps passé à prier, toujours pesant, n’en­courageait guère à fréquenter ces rencontres. Aussi, est-ce à l’unanimité qu’ils décidèrent d’en finir avec ce ronron heb­domadaire qui ne débouchait sur rien et laissait chacun dans sa tiédeur. Pour ce faire, ils chargèrent l’un d’entre eux de se rendre dans les différentes communautés de la ville, lui demandant en particulier d’assister aux réunions de prière pour en tirer d’utiles conclusions. Ce frère ne fut pas déçu de son enquête : ces rencontres étaient dans l’ensemble net­tement plus chaleureuses, la louange et les requêtes s’expri­mant avec plus de force et de ferveur, voire d’enthousiasme. Cependant, rien ne lui paraissait devoir être imité ou retenu car les prières entendues, bourrées de redites et entremêlées de soupirs encombrants, lui paraissaient trop ronflantes pour être de « vraies » prières.

Que faire ?

Les chrétiens rassemblés n’en avaient aucune idée. Ils crurent sage de se taire pour dire à Dieu, dans le secret mais d’un commun accord, qu’ils voulaient autre chose, c’est-à- dire du vrai et qu’ils s’attendaient à lui, chacun étant per­suadé que le Seigneur, à sa façon, ne tarderait pas à répondre et à satisfaire leur soif. Le silence se prolongea, bienfaisant. Le Saint-Esprit les conduisait vers des « eaux paisibles » (Ps. 23)... Nul n’était poussé à ouvrir la bouche, pas même ceux qui, d’ordinaire, faisaient entendre leur voix ; et per­sonne non plus ne songeait à mettre un point final à la rencontre lorsque... soudain, une dame âgée qui ne s’était jamais manifestée, fit monter une longue prière qui boule­versa l’assemblée tout entière. Dieu était présent et inspirait chaque phrase avec des mots qui allaient au fond des cœurs. Cette grand-mère avait à peine prononcé l’« Amen » que partout, dans la salle, jaillirent d’« *autres »* prières. La réu­nion se prolongea dans la joie et la ferveur si bien qu’en se quittant, chacun manifesta le désir de revenir au plus tôt se joindre à ses frères pour adorer le Seigneur. Cependant, il n’y a pas de méthode infaillible pour obliger Dieu à visiter les siens. La prière de l’Église ne sera bénie et féconde, visitée par le Saint-Esprit, **que** si ses membres cultivent chez eux la présence du Seigneur.

Quoi qu’il en soit, cette évocation est instructive. Elle nous rappelle au moins une chose : il faut avoir l’honnêteté et la liberté de dire à Dieu, personnellement et collective­ment, que nos prières nous déçoivent et que nous voudrions en finir avec nos redites, vraiment décidés à entrer dans le sanctuaire pour l’adorer et le servir de tout notre cœur.

**Questions :**

1. Quand vous priez, êtes-vous réellement préoccupé d’en­tendre la voix de Dieu, de connaître sa volonté et de suivre ses directives ?
2. Quel temps avez-vous accordé, hier, à la lecture de la Bible et à la prière ? Quelle conclusion tirez-vous de la réponse à cette question ?
3. Qu’en est-il des réunions de prières de votre église ? Les fréquentez-vous régulièrement ? Avec joie ou en rechi­gnant ? Les préparez-vous devant Dieu avant de vous y rendre ?

**« SE SENTIR POUSSÉ »**

**« A ceux qui disent :**

**— je n'éprouve pas le désir de prier,**

**— je ne me sens pas poussé à implorer le Seigneur,**

**— je n'ai pas envie de m'adresser à Dieu... »**

Dans un passé déjà lointain, je fus appelé à travailler aux côtés d’un ami, serviteur de Dieu. Quoique vivant dans le même immeuble et partageant le même bureau, nous avions convenu, d’un commun accord, de ne pas inaugurer systé­matiquement chaque journée par un moment de méditation et de prière. La crainte de céder à la routine, de prier pour prier, nous retenait car nous avions soif, disions-nous, d’au­thenticité.

— Nous prierons lorsque nous en éprouverons le besoin, pour des sujets importants qui nous tiendront à cœur, lorsque *nous nous sentirons vraiment ■ poussés* à prier ensemble.

Le résultat de cette décision hautement spirituelle fut bien décevant, car l’année s’écoula sans que nous ayons eu l’oc­casion ou même le désir de nous rencontrer une seule fois pour implorer le Seigneur... et cela malgré de sérieux motifs de le faire.

Dommage !

Les belles idées peuvent cacher de fort beaux prétextes pour ne pas agir. En tous cas, si vous attendez d’être *« poussé »* pour vous approcher de Dieu, certainement vous ne parviendrez jamais à une vraie vie de prière et vous ne goûterez jamais les joies d’une intime communion avec le Maître. Qu’on me permette ici d’évoquer les propos d’une vieille dame que je revois encore. Femme énergique et réso­lue malgré son âge avancé, elle nous racontait les immenses difficultés qu’elle avait dû surmonter, seule, tout au long de sa vie. Elle était repasseuse de son état et devait, de ce fait, rester de longues heures debout et immobile devant sa table, poussant sans relâche un fer à repasser lourd et brûlant.

* Mais comment pouviez-vous tenir ainsi du matin jus­qu’au soir avec tout ce qui vous attendait à la maison ?
* C’est simple ! Quand la fatigue ou le découragement me guettait, je me secouais et me répétais pour ne pas céder à la pitié : « **Ah ! il faut ! Ah ! Il faut, il le faut... »**

J’entends encore résonner à mes oreilles ce « il faut » sans discussion de la vieille dame. « Il faut ! Ah ! Il le faut... »

Nous ferions bien d’imiter cette femme énergique, sans attendre de « nous sentir poussés » pour passer aux actes. Les réalisateurs ne sont jamais de ceux qui n’agissent que lorsqu’ils en ont envie.

Et d’ailleurs...

* Vous êtes-vous « senti poussé » une seule fois à vous rendre chez le percepteur pour régler vos impôts ? Cepen­dant... « IL LE FAUT ».
* Vous êtes-vous « senti poussé » à quitter votre maison par un vent glacial pour aller à l’église un dimanche matin ? Et pourtant... IL LE FAUT puisque Dieu vous y attend.
* Vous êtes-vous « senti poussé » à vous rendre à l’hô­pital pour visiter les malades et encourager ceux qui souffrent ? Ou à pénétrer dans une maison de deuil pour y apporter consolation et réconfort alors que la nature, gorgée de soleil, vous invitait à la promenade ? Et pourtant l’amour qu’inspire le Maître vous répétait : « IL FAUT. AH ! IL LE FAUT. »
* Vous êtes-vous « senti poussé » à rendre témoignage devant des personnes notoirement hostiles, moqueuses ou simplement indifférentes ? Et pourtant, le sort à venir et la détresse présente de ces gens vous redisaient : « IL FAUT. AH ! IL LE FAUT. »
* Enfin, de grand matin alors que vos paupières étaient lourdes de sommeil, vous êtes-vous « senti poussé » à sauter hors d’un lit douillet pour consacrer la première heure de votre journée à celui qui veut la remplir de sa présence ? Et pourtant, une voix vous redisait : IL FAUT. AH ! IL LE FAUT... pour lui faire plaisir.

Un jour, je fus invité à m’entretenir avec un jeune homme de trente ans à peine qui avait touché à la drogue. Autrefois brillant élève, il était devenu, à cause de ce fléau, un être amorphe totalement dépendant de ses parents. Il ratait sa vie et son avenir était sérieusement compromis, ce qui consternait les siens.

Avant de quitter ce garçon bien sympathique, je l’invitai à assister au culte de la paroisse.

* Tu dois savoir, lui dis-je, que demain c’est dimanche. Je pense que tu seras avec tes parents sur le banc de l’église, dès neuf heures...
* Euh ! Peut-être ! *Si demain je me sens bien et en ai le courage,* je les accompagnerai. Mais je ne puis promettre...
* Pas du tout ! C’est ce soir, **maintenant** même, que tu dois prendre la résolution de te rendre au Temple pour 9 heures. Si tu te décides ici devant moi, je t’assure que demain matin, tu te « sentiras disposé » à y aller.

Puis j’ajoutai en insistant :

— N’est-ce pas Jacques que tu viendras nous rejoindre à l’église ? En forme ou pas, y seras-tu ? Veux-tu me pro­mettre que tu y seras dès 9 heures ?

Le jeune homme acquiesça timidement en me regardant... et le lendemain, à l’heure dite, j’eus la joie de le voir dans l’auditoire au milieu des siens.

Il y a des décisions qui rendent fort, en particulier celles qui sont prises à plusieurs. C’est pourquoi, si vous craignez de ne pas tenir, parlez-en à votre conjoint ou à un ami chrétien. En tout cas, ne dites pas : « Demain je prierai ou ferai telle visite si j’en ai envie, si je me sens disposé à agir. » Parler ainsi, c’est prévoir l’éventualité d’un abandon, c’est déjà s’y préparer, aussi faudrait-il fort peu de chose pour renoncer à passer aux actes. C’est pourquoi *le soir,* **avant** de vous enfoncer dans les draps, prenez la ferme décision de sortir du lit une demi-heure à l’avance pour Le rencon­trer. Et pour que cette décision ne reste pas sans effet, confiez-la d’abord au Seigneur pour qu’il vous rende capable de tenir parole. S’il le faut, et parce que vous doutez de vous-même, réglez votre réveil à l’heure prévue en montant la sonnerie à fond. Pour être plus sûr, faites part à votre conjoint ou à l’un de vos proches de votre intention d’être tôt levé pour « vaquer à la prière ». Autrement dit, faites «tous vos efforts» (l’expression est biblique, 2 Pi. 1.5) pour passer aux actes.

Nous devons savoir que la prière exige parfois un choix difficile, un renoncement qui coûte et sera la preuve que Dieu occupe la première place dans notre cœur... car il faut reconnaître que nous préférerions parfois converser avec des amis, ou regarder un documentaire passionnant à la T.V... ou rester une heure de plus sous les couvertures à sommeiller dans une douce tiédeur, plutôt que de nous retirer à l’écart pour prier...

Êtes-vous hésitant ? Alors rappelez-vous le “IL FAUT” de l’octogénaire. En un mot, soyez déterminé à faire plaisir au Seigneur.

A demain donc, sans faute, en compagnie de Jésus.

**Questions :**

1. Êtes-vous de ceux qui ne prient que lorsqu’ils en ont envie ou se sentent poussés ? Dans ce cas, convenez hon­nêtement que votre vie de prière est quasiment inexistante. Reconnaissez-le et demandez-en pardon à Dieu sans vous culpabiliser indéfiniment.
2. Accepteriez-vous de bannir de votre langage des expres­sions telles que... : **Si** je suis disposé — **Si** j’en ai envie — **Si** je suis en forme... ? Dites au contraire : JE VEUX « faire tous mes efforts » pour rencontrer Jésus ? Avec son aide, bien sûr.
3. Méditez l’expression de l’apôtre Pierre : « Faites tous vos efforts » et voyez ce que cela peut impliquer pour vous (2 Pi. 1.5).

**DU TEMPS**

**« Jésus leur dit : Venez à l'écart dans un lieu désert. »**

**(Marc 6.31 )**

Il serait certainement utile et fort instructif de procéder chaque année à un sondage lors de l’assemblée générale de votre église. Ce jour-là, le pasteur ou l’ancien pourraient proposer à chacun des participants d’écrire avec exactitude sur un carré de papier le nombre de minutes consacrées à la prière et à la lecture de la Bible durant la journée précédente. L’anonymat serait exigé, ce qui favoriserait une déclaration honnête. Le fait de réfléchir sur le temps passé près de Dieu la veille, puis d’inscrire la durée de ce temps et enfin d’en­tendre annoncer du haut de la chaire les résultats de cette enquête, conduirait certainement un bon nombre de chré­tiens à s’humilier pour avoir délaissé le Seigneur et sa Parole.

Qui aime vraiment consacre du temps, beaucoup de temps à l’être aimé. Qui affectionne peu les siens les oublie ou ne 'eur accorde que de brèves visites. Est-ce aimer le Seigneur le tout son cœur que de lui donner avec parcimonie quelques minutes dans la journée ? Notre indifférence l’attriste et prouve que nous attribuons bien peu de valeur à sa Per­sonne. Aussi, le résultat est-il inévitable : vie chrétienne superficielle. Peu de progrès dans la sanctification. Pas de rayonnement et absence de vraie joie. Et, corollaire impor­tant, manque de zèle pour la propagation de l’Évangile, dépréoccupation du prochain, de son salut et de ses progrès dans la foi.

Considérez la vie de Jésus. Sans cesse poursuivi par une foule avide de l’entendre ou de le voir accomplir des miracles, harcelé par les douze toujours présents à ses côtés et qu’il s’appliquait cependant à enseigner avec patience, le Sauveur, qui ne perdait pas une seconde pour secourir toute détresse, trouvait cependant beaucoup de temps pour aller à l’écart, sur la montagne bien avant les premières lueurs du jour. *« Pendant le jour,* nous raconte Luc, *Jésus ensei­gnait dans le temple et il allait passer la nuit à la montagne des Oliviers. Et tout le peuple, dès le matin, se rendait vers lui dans le temple pour l\*écouter »* (ceci peu avant la passion — Luc 21.37-38). A la veille de grands événements ou d’im­portantes décisions, le Christ s’imposait des retraites prolon­gées, par exemple avant que débute son ministère public et au moment de son baptême (Mat. 4.1-2 ; Luc 3.21), pour le choix de ses disciples (Luc 6.12), avant de les entretenir de ses souffrances (Luc 9.18-22), pour se préparer au sacrifice suprême (Luc 23.46).

Hélas ! Nos rencontres avec le Ressuscité sont générale­ment écourtées. Nous venons à lui souvent pressés et c’est au galop que nous énumérons nos besoins ou intercédons au hasard des noms qui nous viennent à la pensée. Cette hâte — parfois justifiée à cause de circonstances imprévues que Dieu n’ignore pas ! — attriste celui qui voudrait avoir le temps de se communiquer à nous. Or — qu’on me par­donne de me répéter — le Seigneur voudrait tellement nous introduire dans son sanctuaire et nous faire partager les joies de sa présence. Notre hâte et nos bavardages l’en empêchent. N’est-ce pas lui qui devrait, si je puis dire, mener l’entretien, et le moment venu, nous dire : « Maintenant tu peux retour­ner à tes activités ; je resterai dans tes pensées et te garderai tout au long des heures qui suivent. » Sans doute le monde évangélique est-il riche de saine doctrine mais tellement pauvre de vraie piété. Que Dieu nous communique la soif et la faim de sa présence. Non pour la joie qu’elle peut nous apporter mais pour la joie qu’elle procure à notre Dieu. L’appétit, dit-on, vient en mangeant. Ne peut-on pas en dire autant du désir de rester en la compagnie du Seigneur ? Il grandira en moi si je m’attarde auprès de lui.

Il est vrai que nous éprouvons infiniment plus de satisfac­tion à agir qu’à prier. L’action nous plaît davantage, et lorsque nous nous dépensons dans l’église ou donnons du temps à une œuvre de bienfaisance, nous avons le sentiment combien réconfortant d’être utiles, de vivre pleinement l’Évangile, d’aimer vraiment le Seigneur ; il n’en est pas ainsi lorsque nous prions car Satan « rôde autour de nous », cherchant à nous persuader que nous perdons notre temps et avons mieux à faire qu’à rester à genoux. Pourtant, il n’y a pas de bon travail qui ne soit précédé d’une rencontre prolongée avec le Seigneur. Et plus la tâche s’annonce ardue ou de grande importance et plus nous devrions nous attarder devant lui pour nous préparer à l’accomplir. Économisons le temps de la prière et nous manquerons de temps pour notre tâche, même la plus ordinaire.

Il est vrai que nous ne sommes pas naturellement poussés à rechercher la face du Seigneur. Satan le sait qui pèse de tout son poids pour nous priver de ce temps précieux de communion et de ressourcement. Son action se discerne sans peine justement lorsque nous nous apprêtons à invoquer notre Dieu. Une fatigue inexplicable, une soudaine tendance à la somnolence, une visite inopportune, un coup de télé­phone interminable et sans intérêt, le conjoint débordé, qui s’impatiente et réclame de l’aide, viennent couper notre élan et jeter une ombre sur nos relations avec le Maître. Certes il faut dénoncer l’adversaire et refuser ses accusations mais en nous persuadant une fois de plus que le moment le plus propice est sans contredit le matin, bien avant que tout s’agite autour de nous. Celui qui a été tenté en tous points :omme nous (Héb. 2.18) et a connu des contretemps plus Jérieux que les nôtres veut nous rendre capables de trouver de longs moments tranquilles au cours de nos semaines, pourvu que nous le lui demandions et soyons déterminés à le rencontrer sans hâte ni fébrilité (le jour du repos est un jour favorable à ne pas gaspiller).

Guidé par l’Esprit saint et peu avant d’entrer dans le ministère, Jésus fit quarante jours de retraite dans les soli­tudes de Juda. Harcelé, tenté par le diable, tenaillé par la faim, il aurait pu quitter ces lieux arides avec bonne cons­cience en se disant qu’il y avait mieux à faire qu’à souffrir sans motif en plein désert. Or, Jésus tint bon devant l’ad­versaire, comme pour nous rappeler qu’il y a toujours un combat et une victoire à remporter sur soi-même si l’on veut que Dieu soit le premier dans notre temps et dans notre cœur. Cette victoire sera facilitée si nous nous souvenons des paroles du Seigneur (Mat. 6.6). Lui, qui connaît la paresse de ses disciples, juge utile de les stimuler en leur assurant qu’ils ne prient pas en vain puisque le Père les voit et les récompensera le moment venu. La prière, avons-nous dit, sera « payée » de retour : « Ton Père te le rendra... » Nous sommes donc perdants si nous négligeons de venir à lui. O. Smith, qui avouait sa joie de prier, déclarait : Quand j’ai prié « les problèmes sont résolus avant que je les affronte ».

On dit volontiers qu’il faut se mêler à la foule pour en gagner quelques-uns à l’Évangile. C’est vrai, en partie du moins. On ne peut vivre cloîtré si l’on tient à rayonner de Christ et à le faire connaître. N’êtes-vous pas frappé, en parcourant les Évangiles, de constater que Jésus cherchait davantage son Père que la foule ? Or, c’était la foule qui le recherchait jusque dans ses retraites (Marc 1.35-37). C’est dans mes temps de vraie communion avec Dieu (trop inter­mittents, hélas !) que j’ai eu de réels contacts avec le pro­chain.

Une personne insista pour que je parle à son fils de dix- sept ans qui montrait des velléités d’indépendance. La maman était inquiète, le sachant faible et influençable. Chré­tienne ardente, elle voulait tellement que son enfant suive le Seigneur. Alors que je méditais dans mon bureau, je pensais à ce garçon et m’apprêtais à le rejoindre sur son chantier lorsque me vint à la pensée l’expérience d’un jeune pasteur qui avait perdu toute sa matinée à courir en vain après un jeune homme qu’il voulait évangéliser et qui demeurait introuvable. Dieu se servit d’un texte biblique comme pour me dire : « Reste auprès de moi. J’ai encore des choses à t’enseigner. » Je continuai donc ma méditation lorsqu’on frappa à la porte. C’était justement ce jeune qui venait me demander un renseignement (pas en vue de son âme). Une conversation amicale s’engagea et je pus lui parler le plus naturellement du monde de son Sauveur. Plus tard, je fus heureux d’apprendre qu’il avait changé de route et s’était résolument décidé à Le suivre.

Ici, arrêtez-vous un instant pour vous approcher de Dieu.

1. Au début, ne vous préoccupez pas de ce que vous allez lui dire mais attendez-vous à lui, en gardant le silence s’il le faut. Tout sujet qui se présente devant son roi attend hum­blement qu’il lui adresse la parole (Ecc. 5.1).
2. Soyez pénétré de la pensée que le temps que vous allez consacrer à Dieu lui est agréable, est sujet de joie pour lui. C’est un don — un humble don certes — que vous lui faites, de sorte que vous ne venez pas à lui les mains vides. Réjouis­sez-vous de lui faire ainsi plaisir.
3. Ne recherchez pas Sa face pour la joie qu’elle procure bien qu’elle soit toujours source de joie. C’est vrai, il n’y a pas de compagnie plus agréable que celle du Seigneur. Cependant, approchez-vous pour lui seul. Acceptez qu’il éclaire et purifie les motifs qui vous poussent à l’invoquer.
4. Restez paisible et plein de respect devant lui. N’oubliez jamais qu’il est le Dieu souverain. Sans exiger « cavalière­ment » qu’il réponde à vos demandes, attendez sereinement et avec une pleine assurance qu’il vous accorde ce qu’il a promis, ce qu’il juge le meilleur de vous donner. Et le meilleur pour vous, c’est « la communion de son Fils » (1 Cor. 1.9). Marie l’avait compris et avait choisi la bonne part en restant aux pieds du Maître.
5. Tenez bon, persévérez dans la foi, comme vous y convie l’Ecriture : « *En sorte que vous ne vous relâchiez pas et que vous imitiez ceux qui, par la foi et la persévérance, héritent des promesses »* (Héb. 6.12). Ayez les regards sur Jésus... et une paix inondera votre âme lorsque Dieu le voudra.

**Questions :**

1. Quel temps avez-vous consacré dans la journée d’hier au Seigneur et à la lecture de la Bible ? Quelle conclusion tirez-vous de cette constatation ?
2. Êtes-vous convaincu de la valeur du temps passé en la présence de Dieu ?
3. Avez-vous le désir de vous adonner plus abondamment à la prière ? Pour la joie du Seigneur.

**POUR LUI FAIRE PLAISIR**

**« Examinez ce qui est agréable au Seigneur. »**

**(Eph. 5.10)**

Lorsque nous habitions Paris, nous recevions dans notre foyer une dame âgée de notre quartier. Toujours seule, elle appréciait notre accueil et voulut nous le prouver à l’issue d’une visite en nous offrant une boîte joliment empaquetée.

Naturellement, après son départ, le paquet fut hâtivement ouvert ; nous brûlions d’en connaître le contenu. Hélas ! La jolie boîte renfermait... une douzaine de beaux cigares cerclés d’or, des cigares de marque, sans doute payés bien cher par cette veuve aux petits moyens. Vous imaginez notre décep­tion, nous qui étions plutôt allergiques à la fumée. Le cadeau — à contrecœur certes — alla rejoindre les ordures ména­gères dans la grande poubelle de l’immeuble.

*« Les présents,* disent les Proverbes, *sont une pierre pré­cieuse aux yeux de ceux qui en disposent. De quelque côté qu'ils se tournent, ils ont du succès »* (17.8). C’est vrai... à condition toutefois que les objets offerts soient réellement appréciés de leur destinataire, ce qui n’est pas toujours le cas. Avant d’offrir quoi que ce soit, il serait sans doute sage de s’informer, de chercher à savoir ce qui serait apprécié de la personne qui recevra le présent. C’est ainsi que peu avant le mariage certains fiancés déposent chez le bijoutier ou le marchand de vaisselle et d’électroménager une liste dite de « mariage ». Cette liste d’objets souhaités, que l’on peut consulter à loisir, permet de fixer rapidement et sûrement son choix.

Et nous chrétiens, où pourrions-nous trouver « la liste » des choses qui sont réellement agréables au Seigneur ? **Dans la Bible** bien sûr ! Si nous la consultons avec soin, nous découvrirons bien vite tout ce qui peut le réjouir, pourvu que nous y soyons résolus. Qui aime vraiment a le souci de plaire à l’être aimé. Un souci que partageait Jésus qui décla­rait à ses disciples : « *Je fais toujours ce qui est agréable au Père »* (Jean 8.29).

Qu’est-ce qui est, selon la Parole (laquelle exprime les désirs de Dieu), agréable au Seigneur ? Sans doute bien des choses (dont la liste est fournie à la fin du chapitre) mais en particulier *la prière* (qu’elle soit intercession, action de grâces, louange ou requête) comme le prouvent les citations suivantes :

« Que ma **requête** lui soit *agréable.* » (Ps. 104.34)

« La **prière** des hommes droits *a la faveur* de l’Éternel. » (Prov. 15.8)

« J’exhorte donc en tout premier lieu, à faire des **requêtes, prières, intercessions, actions de grâces** pour tous les hommes... cela est bon et *agréable* devant Dieu notre Sau­veur... » (1 Tim. 2.1-3)

Etc.

Le psaume 69 contient une parole de David qui devrait attirer notre attention (au verset 32) :

« Je le magnifierai **en le célébrant.** Cela est *agréable* à l’Éternel plus qu’un bœuf ou un taureau avec cornes et sabots. »

Cette résolution du psalmiste nous laisse entendre que la louange est infiniment plus agréable à Dieu que les sacrifices les plus coûteux que nous pourrions lui offrir (les bœufs ou les taureaux étaient les animaux les plus importants que l’Israélite amenait à l’autel des holocaustes pour être immolés devant l’Éternel). Si nos moyens ne nous permettent pas d’apporter à Dieu des offrandes de grande valeur, néan­moins il est toujours à notre portée de présenter au Roi des rois le tribut d’une louange venant du cœur, une louange que nous savons lui plaire plus que tout autre chose. On comprend alors pourquoi l’auteur de l’épitre aux Hébreux recommande à ses lecteurs, pauvres pour la plupart, « *d'of­frir sans cesse à Dieu un sacrifice de louange »* (13.15).

Sans doute n’est-ce pas sans raison que les auteurs sacrés, inspirés par le Saint-Esprit, comparent ou associent la louange à **un parfum** de grand prix que Dieu se plaît à respirer.

* « Que ma prière monte devant ta face *comme l\*encens* et l’élévation de mes mains comme l’offrande du soir » (Ps. 141.2).
* « Toute la multitude du peuple était en **prière** à l’heure du *parfum* » (Luc 1.10).
* Les vingt-quatre vieillards « tenaient des coupes d’or remplies de *parfums* qui sont les **prières** des saints » (Apoc. 5.8).
* « Un autre ange se plaça sur l’autel : il tenait un encensoir d’or. On lui donna beaucoup de *parfums* pour les offrir avec les **prières** des saints sur l’autel d’or devant le trône. La fumée des *parfums* monta avec les prières des saints... » (Apoc. 8.3-4)’.

Arrêtons-nous un instant sur l’expression « **d’une agréable odeur à l’Eternei »,** rencontrée plus de quarante fois dans l’Écriture. Elle laisse entendre que Dieu possède un odorat sensible aux parfums. Oh ! Pas n’importe lesquels, puisqu’il désigne lui-même à Moïse ceux qu’il agrée, à savoir **l’encens** et divers aromates qui entraient dans la composition de l’huile d’onction et dont l’usage lui était strictement réservé (Ex. 30.35-37). Selon les recommandations de l’Éternel, les vapeurs d’encens devaient embaumer continuellement le sanctuaire, aussi le sacrificateur, deux fois par jour, devait- il jeter de la poudre d’encens sur les braises de l’autel « des parfums » situé dans le lieu saint, devant le voile (Ex. 30.8).

Ainsi comparée à du parfum, il apparaît que la prière (de louange surtout, puisque l’encens était réservé à Dieu seul)

1. On sait qu’en Orient les parfums étaient (et sont encore) très estimés et le maître de maison en répandait avec abondance pour honorer des hôtes de marque (Jean 12.2). L’encens est une gomme résine, originaire des Indes ou de l’Arabie heureuse qui se présente sous la forme de larmes. Séchée puis jetée sur des braises elle répand une odeur balsamique en brûlant. L’encens entrait dans la composition de l’huile sainte (Ex. 30.34). On l’ajoutait à l’huile versée sur l’offrande de fleur de farine (Lév. 2.1,
2. 15, 16). Chaque semaine, le sacrificateur versait de l’encens pur sur les douze pains de propositions dans le lieu saint (Lév. 24.7). est agréable au Seigneur et lui procure un plaisir extrême. Et comme on éprouve de la joie à humer un parfum de grand prix, Dieu se plaît à nous accueillir et à tendre l’oreille à nos supplications ou à des actions de grâces. Le roi Salo­mon en était conscient, lui qui écrivait au roi de Tyr chargé de lui fournir du bois de cèdre destiné à la construction du Temple : « Qui suis-je pour bâtir une maison à l’Éternel *si ce n’est* **que pour faire brûler des parfums** *devant Dieu* » (2 Chron. 2.5) ? Ces parfums réclamés par l’Éternel avaient plus de prix à ses yeux que la splendide construction qu’il allait ériger. En effet, que pouvons-nous offrir à ce Dieu qui possède tout... sinon des prières de louange et d’actions de grâces que nous savons lui être agréables (Héb. 13.15) ?

N’en doutons pas. La prière devrait tenir une grande place dans notre vie, alors que nous offrons ce « parfum » avec tant de parcimonie. Au risque de lasser le lecteur, nous redirons que Dieu réclame avec force et insistance nos prières de louange. Hélas ! N’est-ce pas dans ce domaine que nous sommes les plus défaillants ?

**Offrez sans cesse à Dieu un sacrifice de louange** (Héb. 13.15) et **abondez en actions de grâces** (Col. 2.7)

Êtes-vous à court de sujets de louanges ? Vous plaignez- vous de ne savoir que dire à ce Seigneur que vous voudriez icclamer ? Alors, au travail ! Parcourez votre Bible et, au ours de vos lectures, notez ce qui a trait à la personne de ï Dieu incomparable (Père, Fils et Saint-Esprit). Relevez *es perfections* pour lui exprimer votre admiration (son amour, sa patience, sa fidélité, sa sainteté, sa miséricorde qui dure à toujours...). Considérez, en les méditant, ses nombreux *noms* si évocateurs (le Berger, le Refuge, le Rocher, l’Agneau, F Avocat...). Laissez-vous impressionner par *ses œuvres et ses prodiges* ; observez la nature et admi- rez-la ; penchez-vous sur une fleur, un brin d’herbe, une graine, un humble caillou... pour rendre gloire au Créateur. Dites-lui : « Que tes œuvres sont grandes » (Ps. 92.6). Notez encore *ses attributs*, lui le Tout-Puissant, présent partout, omniscient... Enfin et surtout pensez à son œuvre *de rédemption,* œuvre sans pareille dont l’évocation devrait vous pousser à acclamer le Sauveur sans relâche puisque, dans le ciel, les élus et les anges continueront d’acclamer rAgneau immolé. « Ah ! Que c’est chose belle de te louer Seigneur ! »

Je t’exalterai, ô mon Dieu, mon roi !

Et je bénirai ton nom à toujours et à perpétuité.

Chaque jour je te bénirai...

L’Éternel est grand et très digne de louange,

Et sa grandeur est insondable.

Que chaque génération célèbre tes œuvres,

Et publie tes hauts faits ! (Ps. 145.1-4)

**Questions :**

1. Avez-vous vraiment compris que la prière est « agréable à Dieu » ? Et que rien ne lui fait autant plaisir que la louange et l’action de grâces qui jaillissent des lèvres de ses enfants ?
2. Et au moment où vous lisez ces lignes, pourquoi ne vous mettriez-vous pas à genoux pour lui dire : « Seigneur, je m’approche de toi... simplement pour te faire plaisir, sans idée de mérite ou de recherche de moi-même ? »

Voici encore ce qui, selon l’Écriture, est agréable à Dieu :

* *Un cœur brisé.*

« Les sacrifices agréables à Dieu, c’est un esprit brisé. Un cœur brisé et contrit, ô Dieu, tu ne le dédaignes pas » (Ps. 51.19 - Voir Ps. 34.19).

* *La foi.*

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (Héb. 11.6).

* *La droiture de cœur, rhonnêteté.*

« Tu prends plaisir à la vérité dans le fond du cœur » (Ps. 51.8).

« La faveur de l'Éternel est pour ceux dont la voie est intègre » (Prov. 11.20).

« Le poids juste lui est agréable » (Prov. 11.1).

* *L’offrande joyeuse,* volontaire.

« Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Cor. 9.7).

* *L’obéissance envers les parents.*

« Enfants, obéissez en tout à vos parents, car cela est agréable dans le Seigneur » (Col. 3.20).

* *La consécration, l’offrande de son corps.*

« Je vous exhorte... à offrir votre corps comme un sacrifice vivant, agréable à Dieu... » (Rom. 12.1).

* *La pratique de la justice,* des bonnes œuvres.

« En toute nation, celui qui le craint et pratique la justice est agréable à Dieu » (Act. 10.35).

* *Le service joyeux.*

« Celui qui sert le Christ de cette manière est agréable à Dieu » (Rom. 14.18).

QUATRIÈME PARTIE

**PAR LA FOI**

1. — Sentir ou croire
2. — L'objet de la foi
3. — Les actes de foi
4. — Avec assurance

**SENTIR OU CROIRE**

**« Le juste vivra par la foi. »**

**(Hab. 2.4)**

J’ai reçu deux lettres d’un ami, écrites à un mois d’inter­valle. Dans la première, éclataient à chaque ligne sa joie et son enthousiasme exprimés avec force superlatifs. Ce frère planait en plein ciel. Il rentrait d’une convention chrétienne où il avait vécu une semaine inoubliable dans une atmos­phère qu’il qualifiait « d’extraordinaire ».

* Ah ! m’écrivait-il, comme j’aurais voulu que tu par­ticipes à ces journées merveilleuses. L’ambiance y était « du tonnerre » et j’en suis revenu renouvelé et transformé.

La deuxième lettre était d’une autre teneur. O combien !

* Ah ! me disait-il, je m’ennuie dans ma paroisse. Tout me décourage et les membres de l’église sont désespérément amorphes. Je suis au plus bas...

Visiblement, cet ami, loin de voguer dans la félicité, paraissait plutôt se traîner dans les ténèbres d’un sous-sol. Non pas à cause d’un incident fâcheux qui l’aurait jeté dans la tristesse mais pour la raison simple qu’il ne baignait plus dans cette ambiance chaleureuse qui l’avait porté. Comme quoi, les plus belles retraites ne procurent pas nécessairement « la joie qui demeure ». En définitive, ce frère n’avait emporté de ces journées « sensationnelles » que... du vent ou, plus exactement, que de beaux souvenirs vite estompés et générateurs de regrets. Être porté, bouleversé, profondé­ment touché n’est rien en soi ou peu de chose s’il n’y a pas rencontre ou communion renouvelée avec le Christ. Une jeune fille, invitée à un mariage, peut être en pleine euphorie parce qu’elle défile au bras d’un beau garçon particulière­ment sympathique et séduisant. Mais que restera-t-il de ce bonheur si aucune promesse n’est échangée entre eux ? L’ambiance la plus merveilleuse peut laisser le goût amer d’une grande désillusion et conduire à une non moins grande déception.

En général, les chrétiens donnent trop de poids à ce qu’ils ressentent ou ne ressentent pas et commettent l’erreur de jauger leur vie spirituelle en fonction de ce qu’ils éprouvent. Les sentiments merveilleux les portent aux nues ; la moindre aridité — c’est-à-dire l’absence de tels sentiments — les jette dans le découragement et leur enlève tout désir de s’appro­cher du Seigneur. Instables et périodiquement abattus, ces croyants mènent une vie chrétienne en dents de scie. Inutile de préciser qu’ils sont plus souvent en bas qu’en haut car l’existence est plus prosaïque que merveilleuse. Alors Satan ricane. Il a gagné, lui qui susurre : « Si tu ne ressens pas la joie céleste, ne cherche pas plus loin : il y a un interdit dans ta vie... Il te serait vain de vouloir t’approcher de lui... »

Certes, les sentiments font partie de la vie et notre âme a besoin de chaleur, voire de couleur. En créant l’homme, Dieu n’a pas voulu qu’il soit un être insensible, coulant une existence monotone et sans saveur, ce que semblait ignorer tel pasteur délibérément allergique à toute exaltation[[3]](#footnote-3). Il se croyait tenu de débiter son sermon comme s’il énonçait les articles du code pénal. Qu’il aimait peu son auditoire ! S’il avait seulement pris le temps de regarder ses ouailles som­nolentes, il aurait changé d’opinion et se serait efforcé de mettre plus de vie dans ses exposés. N’imitons pas Mical qui méprisa un David bondissant de joie devant l’arche (2 Sam. 6.16), mais associons-nous plutôt au bonheur du boiteux guéri qui « entra dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu » (Act. 3.8). Voyez le Christ des Évangiles : il est loin d’être insensible, lui qui a « tressailli de joie par le Saint- Esprit » (Luc 19.21) et « frémi en son esprit, étant tout ému » (Jean 11.33).

Ceci dit, ne nous trompons pas de « cible ». Courons, les regards sur Jésus et non sur ce que nous éprouvons. En déclarant : « *Il y a d'abondantes joies devant ta face »* (Ps. 16.11), le psalmiste nous invite à rechercher plutôt Sa face et non la joie abondante qu’elle procure. Qui s’approche du Dieu lumière trouvera « la joie parfaite » (1 Jean 1.4-5). Qui poursuit la joie la verra « s’enfuir » parce qu’il ne donne pas la priorité à celui qui en est la source. Je dois savoir :

1. Que les états d’âme merveilleux ne sont pas nécessai­rement d’origine divine. Certains adeptes de religions orien­tales s’imposent des privations et des exercices de piété pour atteindre au nirvana, une sorte de paradis qu’ils appellent de tous leurs vœux et qui vient tout droit des ténèbres. C’est pourquoi, même si j’ai l’impression de traverser un tunnel, je m’approcherai « avec assurance du trône de la grâce » (Héb. 4.16).
2. Que le Dieu de sagesse juge bon parfois de m’ôter ces joies indicibles auxquelles je me suis trop attaché, pour que je cesse enfin de regarder à la joie ou à la paix mais fixe résolument les regards sur celui qui est ma joie et ma paix, c’est-à-dire Jésus.
3. Que les joies que nous ressentons fluctuent sans cesse et il en faut si peu pour qu’elles se résorbent et fassent place à une certaine aridité. Un nuage qui passe devant le soleil, une mauvaise nouvelle à la radio, le rappel d’une maladresse, la photo d’un cher disparu, la feuille d’impôt reçue peu avant, des impressions mal définies... peuvent assombrir de longues heures destinées à la louange. Que penseriez-vous d’un mari qui confierait à son épouse : « Certainement, je ne dois plus t’aimer et ne suis qu’un affreux hypocrite en disant que je t’aime car je n’éprouve pas, du moins avec la même intensité, les émotions qui m’ont bouleversé le jour de notre première rencontre. » ? Ce serait stupide. Or, d’in­nombrables chrétiens tiennent, sans le savoir, un langage analogue.

Si nous ne voulons pas céder au découragement ou nous accuser sans raison, laissons-nous inspirer par le psalmiste qui refusa de se laisser abattre sans motif, en prenant par trois fois son âme à partie : « *Pourquoi t’abats-tu mon âme ? »* En nous interrogeant de la sorte nous découvrirons à coup sûr et avec quel soulagement que notre vague à l’âme ne repose sur rien et qu’il vaut mieux se tourner vers celui qui apaise et rassure : *« Espère en Dieu car je le louerai encore »* (Ps. 42.6-12 et Ps. 43.5).

N’avez-vous jamais entendu des phrases de ce genre :

Je n’éprouve aucune joie à prier et me sens coupable. Sans doute y a-t-il quelque infidélité dans ma vie qui attriste l’Esprit de Dieu ?

Après ma conversion je nageais dans le bonheur et sautais de joie. Une grande paix inondait mon être. Depuis quelques semaines, je ne sens plus rien et je suis désemparé. J’en viens à douter du pardon de Dieu, de mon salut, de ma vocation. N’aurais-je pas péché contre le Saint-Esprit ?

* Lorsque je m’approche de Dieu le matin, m’avouait une jeune fille, j’ai l’impression qu’un mur se dresse entre lui et moi. Y aurait-il un interdit que j’ignore ? Il faut que je cherche.
* Surtout pas, lui répondis-je. L’introspection vous éga­rerait. Restez ouverte au Saint-Esprit mais ne prétendez pas vous substituer à lui. Et d’abord, pourriez-vous me décrire ce mur ? Comment le voyez-vous ?
* Euh ! Je ne sais pas... c’est difficile de vous répondre. J’ai... l’impression...
* J’attendais ce mot : *l'impression.* Si je comprends bien, vous vous laissez abattre par de vagues impressions. Mais c’est du flou, du confus, du rien du tout. Or Dieu n’est pas le Dieu du flou mais le Dieu lumière. Ces impressions, c’est tout simplement le souffle empoisonné du diable, résolu à vous barrer la route du sanctuaire. Sachez que la communion à laquelle vous soupirez est la chose qu’il redoute le plus. Cessez donc une fois pour toutes de donner du poids à vos impressions, refusez énergiquement de vous laisser arrêter par de vagues sentiments et croyez de tout votre cœur à « *sa miséricorde qui dure à toujours »* (Ps. 136). « Le chemin duciel est et reste ouvert grâce au sang de Jésus » (Héb. 10.19). Persuadez-vous que par son sacrifice, le Fils a *« renversé le mur de séparation »* qui vous tenait éloigné du Père (comme celui qui séparait juifs et païens, Éphés. 2.13-14)...

Quiconque s’attarde sur ce qu’il ressent ou donne trop d’importance à ses impressions sera bientôt troublé et arrêté dans sa marche ; il s’accusera et perdra la liberté de s’ap­procher de Dieu. C’est pourquoi **ne nous laissons pas piéger par des impressions.**

Il y a près de 150 ans, un commentateur tenait un langage identique en parlant de l’espérance : « Nous voudrions espé­rer en l’Éternel en nous fondant non seulement sur ses promesses mais plus encore sur nos sentiments, sur ce que nous avons de joie, sur ce que nous sentons de force et de bonnes résolutions. De là vient que notre espérance, étant mélangée, n’est plus pour nous un appui solide. »

Mais alors pourquoi sommes-nous si friands de sentiments merveilleux ? Simplement parce qu’ils sont agréables, ras­surants et nous gonflent d’orgueil. Il est si facile de se croire un chrétien exceptionnel lorsque Dieu nous accorde les joies de sa présence. On ne peut s’attacher à de tels sentiments ni les poursuivre sans se rechercher soi-même, sans céder à un désir charnel de jouissance. Les sentiments sont à l’âme ce £ que les fauteuils sont au corps. Il est agréable et légitime de— s’y plonger un instant lorsqu’on nous en offre un, mais un homme bien portant les délaisse rapidement s’il veut accom­plir toute sa tâche. « **Le juste vit par sa foi »** (Hab. 2.4) et non par la joie (ou pour la joie). Retenons cette parole d’Habacuc le prophète, reprise plusieurs fois dans le N.T. et faisons-la nôtre en particulier lorsque nous traversons une période de sécheresse.

Conclusion : en vous approchant de Dieu par la prière, refusez de céder aux sentiments et cessez de considérer vos états d’âme pour évaluer la valeur de vos relations avec le Seigneur. Demandez à Dieu de vous rendre absolument insensible à toute impression confuse, résolu que vous êtes à le bénir pour le ciel ouvert « par le sang de la Croix », pour « sa miséricorde qui dure à toujours », pour son oreille toujours tendue vers vous chaque fois que vous l’invoquez avec sincérité. Refusant de vous laisser mener par des impressions, vous vous approchez du Dieu de lumière avec confiance, heureux d’être son enfant pour toujours. Et s’il advenait que le Saint-Esprit soit attristé à cause d’une infi­délité que vous ignorez — ce qui pourrait expliquer en vous l’absence de joie et de paix —, il ne manquerait certainement pas de vous en avertir.

*J*



**Questions :**

1. Êtes-vous porté à vous attarder sur ce que vous éprou­vez, à considérer vos sentiments pour juger de votre état spirituel ? Cela n’expliquerait-il pas, si tel est votre cas, ces longues périodes de découragement et de doute que vous traversez trop souvent ?
2. Avez-vous compris que les sentiments fluctuent et que vous ne devez pas donner trop de poids à ce que vous ressentez ? L’important pour vous n’est-ce pas de placer votre confiance en Dieu, en dépit de ce que vous éprouvez ou non ?
3. Êtes-vous décidé à vous confier dans le Seigneur, lui demandant de vous affermir pour savoir dépasser tout ce qui pourrait vous abattre et vous culpabiliser sans raison ?

**L’OBJET DE LA FOI**

**« Détournant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi. » (Héb. 12.3)**

Trois jeunes chrétiens qualifiés ont été chargés d’animer de bout en bout la réunion hebdomadaire de l’église, consa­crée à l’évangélisation. Avant d’entrer dans la salle, ils se sont préparés à genoux pour réclamer et obtenir l’action de l’Esprit saint. Leur ardente requête s’est terminée par un acte de foi très précis qui doit assurer l’exaucement :

— Seigneur, ce soir nous te demandons avec instance le salut de deux personnes... Et puisque tu as dit : « Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous le rece­vrez » (Mat. 21.22), nous nous *emparons de cette promesse* et croyons que tu nous as déjà répondu. Sois béni de nous avoir exaucés. Amen ! »

Qu’y a-t-il à redire à cela ?

Ainsi armés, les trois jeunes entrent dans la salle « gonflés à bloc ». La réunion est rondement menée : chants, musique, témoignages, message incisif et percutant ne peuvent, pen­sent-ils, laisser insensible un seul des auditeurs. Et de fait, l’ambiance est favorable, aussi le jeune prédicateur termine- t-il son exposé par un vigoureux appel à suivre le Christ. Un appel un peu trop insistant aux dires de certains... Tandis qu’il parle, l’orateur scrute la salle cherchant à voir des mains se lever car, selon la promesse, il attend qu’en réponse à la foi se manifestent les deux personnes gagnées à l’Évangile... Hélas ! Nul ne daigne faire le geste attendu. De guerre lasse, déçu, le bouillant évangéliste doit se résigner à clôturer la soirée et à renvoyer l’auditoire.

A la sortie, les trois amis se retrouvent pour échanger leurs impressions... ou plutôt leur découragement : pourquoi donc l’auditoire apparemment ouvert est-il resté insensible au moment de l’appel ? Dieu aurait-il menti ? Les promesses du Seigneur seraient-elles sans lendemain ? Ou bien y avait- il un obstacle à l’exaucement de leurs prières ? Vraiment, ils ne comprennent pas.

Leurs yeux s’ouvriront quelques jours plus tard lorsqu’ils apprendront que l’Évangile prêché a produit de beaux fruits. Ils sont à la fois humiliés d’avoir ainsi douté et réjouis d’expérimenter la fidélité de Dieu. Oui, il tient ses pro­messes. Après tout, un acte de foi, même exprimé avec force par trois personnes convaincues, peut camoufler une bonne dose d’incrédulité.

Ce fait mérite réflexion.

1. L’acte de foi le plus sincère ne nous autorise pas à exiger de Dieu qu’il s’exécute sur-le-champ ou dans les heures qui suivent. Qui sommes-nous pour lui dicter sa ligne de conduite ? Qui aura l’audace de lui ordonner quoi que ce soit, sous prétexte que l’on « s’est emparé par la foi » d’une promesse de l’Écriture ? Le Seigneur tient trop à sa souve­raineté pour qu’on l’oublie. Et si dans sa sagesse il tarde à se manifester c’est certainement pour que nous en prenions conscience ; sans doute aussi pour que nous découvrions notre « peu de foi » en constatant les doutes qui l’accom­pagnent. Et puis le contenu de nos demandes est parfois si éloigné de la pensée de Dieu !
2. Les doutes qui se mêlent à nos actes de foi devraient nous guérir à jamais de porter les regards sur notre foi, de compter sur elle en lui accordant si peu que ce soit une valeur méritoire. Ne sommes-nous pas tentés, comme ces jeunes évangélistes, d’avoir *foi... en notre foi* plutôt qu’en Jésus, l’unique objet de la foi ? La nuance est d’importance. Si l’Écriture nous recommande de fixer les regards sur Jésus **« l’auteur et le consommateur de la foi »** (Héb. 12.2) c’est que, par nature, nous sommes portés à les fixer *sur nous- mêmes,* sur nos œuvres (ici nos actes de foi). Or la foi ne s’appuie jamais sur les œuvres de l’homme, fût-il le meilleur et le plus zélé (« la foi SANS les œuvres », insiste l’apôtre — Rom. 3.28). D’où l’appel à « détourner les yeux » de nous-mêmes pour les diriger sur le Christ, la seule personne qui a le pouvoir de répondre à nos besoins.

Beaucoup de gens paraissent dissocier la foi de son objet, comme si elle n’avait pas d’objet. Dans l’esprit de certains, on hérite de la foi comme on entre en possession d’une maison ou d’un tableau. On me dit parfois :

* Oh monsieur, que j’aimerais avoir la foi que vous avez !

Ou encore :

* Vous, vous avez de la chance de croire. Moi, je n’ai pas cette grâce...

Pour de telles personnes, la foi est comparable à des cadeaux distribués à quelques privilégiés. Un peu au hasard ! Ou seulement à ceux qui en sont dignes. Alors *on attend... on espère* recevoir un jour ce don du ciel... *On s'efforce* de le mériter. Or, la Bible ne dit jamais — au grand jamais — qu’il faut attendre de croire[[4]](#footnote-4). Au contraire, elle use de l’impératif : croyez... en précisant EN QUI nous devons croire.

Je lisais récemment dans un grand hebdomadaire le témoi­gnage d’un chef d’État, témoignage que j’aurais voulu plus précis. « Ma foi, déclarait-il, continue de jouer un rôle central dans ma manière de gouverner. *C'est la foi qui me rend capable* de remplir cette tâche, qui me pousse à tra­vailler davantage, qui me fait regarder en avant et m’appelle à poursuivre des buts et des objectifs plus élevés... » Ah ! Que j’aurais voulu dire à ce haut personnage : « Pas du tout. C’est le Christ en qui vous croyez (du moins je le suppose) et non votre foi qui vous rend capable de remplir votre grande tâche. D’ailleurs, j’aurais aimé que ce croyant éminent, pour lever l’équivoque, précisât QUI était l’objet de sa foi. Était-ce Bouddha, Mahomet, un certain Dieu... ou Jésus-Christ le Seigneur ?

Si *la foi est agréable à Dieu* (Héb. 11.6), donc nécessaire, elle est loin d’être suffisante. Après tout, que vaut... notre foi ? A-t-elle au moins la dimension d’un « grain de sénevé » ? Lorsqu’un enfant demande à son père de lui acheter une bicyclette — chose acceptée — il ne se pose pas de questions de ce genre : « Ma demande a-t-elle été bien formulée ? Ai-je montré assez de confiance en la parole de mon père ? Ai-je parlé assez fort, avec suffisamment d’in­sistance ? » Certainement pas ! Le fils se confiera en son père qu’il sait homme de parole. Il a promis, donc il s’exé­cutera le moment venu. Imitons ce garçon. Comptons uni­quement sur le Seigneur et nous resterons confiants, même si la réponse à nos requêtes tarde à venir. Qui jauge sa foi finira par être troublé, gagné par le doute et le décourage­ment. Souvenons-nous ici de l’apôtre Pierre marchant sur les eaux du lac. Aussi longtemps qu’il fixe les yeux (de la foi) sur Jésus, il avance sans crainte au-dessus des flots. Il enfonce, pris de panique, dès qu’il cesse de le regarder et de se confier en lui.

Enfin, et comme le disent certains chrétiens ardents, doit- on *« s’emparer par la foi »* des promesses de Dieu ? Le terme « s’emparer » n’est-il pas déplacé dans la bouche de quiconque invoque le Seigneur des seigneurs ? Le chapitre suivant abordera cette question.

Pour conclure, retenons que l’essentiel n’est pas notre foi mais le Christ, l’objet de notre foi, ce que confirme l’ex­pression déjà citée : « *...ayant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi* De cette parole importante nous pouvons tirer une définition de la foi toute simple : c’est **un regard de confiance** arrêté sur la personne du Sei­gneur. Croire, c’est Lui accorder une totale confiance, sans idée de mérite ; c’est se défier de soi-même et « s’efforcer d’entrer dans le repos de *nos* œuvres » (Héb. 4.11).

**Questions :**

1. Avez-vous l’habitude de «jauger» votre foi? Vos yeux sont-ils vraiment fixés sur Jésus le consommateur de la foi ?
2. Avez-vous réellement compris que c’est en Jésus, l’ob­jet de votre foi, et non en votre foi, que vous devez placer votre confiance ?
3. Conformément à l’Écriture, efforcez-vous et empres­sez-vous d’entrer dans le repos de vos œuvres propres (Héb. 4.16).

**ACTES DE FOI**

**« Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé. » (Marc 11.24)**

Que penseriez-vous d’un coureur cycliste du Tour de France — chrétien de surcroît — qui, littéralement épuisé au moment d’entreprendre l’ascension du Galibier, laisserait son vélo pour s’agenouiller au bord de la route en énonçant la promesse du Fils de Dieu : « *Montagne, ôte-toi de là et jette-toi dans la mer. » ?* Certainement cet homme étrange se couvrirait de ridicule et n’atteindrait jamais le col. Pour lui, la course s’achèverait au pied d’une montagne... tou­jours là.

Et pourtant, Jésus n’a-t-il pas dit expressément : « *Quand vous diriez à cette montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer,* **cela se ferait ? »** Et en renchérissant : « *Ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez »* (Mat. 21.21-22) ?

Alors une question se pose : Est-il suffisant de croire à une promesse pour la voir se réaliser sur-le-champ ? Doit- on, comme d’aucuns le disent : « *S'emparer des promesses de Dieu »* par la foi ? Le terme « s’emparer » convient-il vraiment lorsqu’on invoque le Seigneur des seigneurs ?

D’abord, soyons d’accord pour affirmer que le *Dieu fidèle* tient parfaitement ses promesses. Sur ce point, personne ne le prendra en défaut. Elles sont « oui et amen » (2 Cor. 2.20) et il « n’est pas homme pour mentir » (Nb. 23.19), pour trahir ses engagements. En douter serait lui faire injure. Mais ceci étant clairement affirmé et accepté, a-t-on raison pour autant d’user de l’expression « *s'emparer* par la foi des promesses de Dieu » ? Le Christ, la Bible, l’expérience... et le bon sens autorisent à répondre par un « *OUI mais... »* à cette question. Le terme « s’emparer » est bien prétentieux qui fait fi de la souveraineté de Dieu. Il serait préférable de le bannir de votre vocabulaire.

Lors de la tentation dans le désert, placé sur le sommet du Temple, Jésus fut justement invité par Satan à s’emparer d’une promesse de l’Ecriture tirée du Psaume 91 : « *Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet ; et ils te porteront sur les mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre »* (Mat. 4.6). Le Fils de Dieu n’eut pas de peine à discerner le piège. Il refusa de « s’emparer » d’une promesse que lui suggérait le diable et qui ne le concernait pas dans sa situa­tion présente. « Tenter » Dieu, c’est agir ou se placer dans une situation qui l’oblige à intervenir miraculeusement alors que ce n’est pas nécessaire. Ici, Jésus pouvait fort bien emprunter l’escalier.

J’ai connu un frère très zélé qui devait se conformer à une médication précise. Des amis convaincus, après avoir prié pour sa guérison, lui déclarèrent avec autorité : « Tu es guéri. » Et sur leurs conseils, ce jeune homme « s’empara » aussitôt de la parole de Jésus : « *Tout ce que vous deman­derez en priant, croyez que vous Pavez reçu et cela vous sera accordé »* (Mc. 11.24), donnant la preuve de « sa foi » en jetant tous ses médicaments. Hélas ! Le lendemain ses amis le trouvèrent mort dans son lit. Il avait oublié, d’une part, que le Tout-Puissant a « son heure et sa manière », et d’autre part, qu’on hérite des promesses non seulement par la foi mais aussi par « l’attente patiente » (dans la foi — Héb. 6.12). Ayons les regards sur Celui qui guérit et non sur la guérison elle-même et nous serons gardés de tout faux pas.

J’ai encore en mémoire les confidences de ce jeune pion­nier œuvrant sur un terrain bien aride. Vivant par la foi, il fut un jour contraint de régler une facture importante dont l’échéance arrivait à terme. Ne disposant pas à cette date de la totalité de la somme exigée, et sur les encouragements de ses frères chrétiens qui auraient pu le secourir, il crut bon de mettre Dieu à l’épreuve. Et c’est en toute bonne foi qu’il signa un chèque sans provision, persuadé que le Dieu des miracles réapprovisionnerait son compte juste au dernier moment, selon son habitude. Le résultat — hélas ! — vous le devinez !

Enfin, avez-vous noté que des croyants d’élite, des « héros de la foi » n’ont pas vu se réaliser ce que Dieu leur avait promis (Héb. 11.39) ? Le Seigneur a ses intentions, qu’il est parfois difficile de cerner. Il nous suffit de savoir « que ses pensées ne sont pas nos pensées », qu’il a toujours de bonnes raisons de ne pas donner suite à telle ou telle demande : Alléluia quand même, puisque Dieu veut le meilleur pour nous.

Les lignes qui précèdent jetteraient-elles le trouble dans l’esprit de nos lecteurs ? Devrions-nous conclure que les promesses de la Bible ne peuvent être prises au sérieux ? Faut-il admettre que Dieu s’engage mais ne tient pas tou­jours parole ? Certainement pas. Ce qui fait la valeur d’une promesse c’est la personne qui la formule. Je douterai de mon plombier si je sais, par expérience, qu’il n’est pas homme de parole. Mais puisque c’est le Seigneur qui parle dans l’Écriture, je veux lui accorder toute ma confiance. Il est, par excellence, *Le Fidèle.* **Ses paroles sont actes.** D’où l’importance de fixer les regards sur Celui qui a fait la promesse, plutôt que de me fier en mes actes de foi. Plus encore, je ne place pas ma confiance dans telle ou telle promesse dont la réalisation m’arrangerait mais je m’aban­donne à Dieu, l’auteur de la promesse, me laissant éclairer par Son Esprit. Alors, conscient de Sa souveraineté et pré­occupé de Sa gloire, je discernerai :

1. Si oui ou non la promesse qui me vient à l’esprit ou que je viens de lire dans sa Parole me concerne vraiment et si c’est réellement le Seigneur qui me l’inspire (nombreuses sont celles qui ne me sont pas directement destinées, bien qu’il me soit utile de les méditer). Le cas de Jésus tenté au désert nous rappelle que Satan peut nous suggérer une pro­messe dont la poursuite nous entraînerait dans la rébellion.
2. Je ne croirai à la réalisation d’une promesse que si je suis conscient d’avoir rempli les conditions de son exauce­ment. Il serait vain de m’approprier le pardon de Dieu (en m’appuyant par exemple sur 1 Jean 1.7)' si je néglige de me repentir ou de croire au Seigneur Jésus.
3. Quand j’aurai l’assurance que telle promesse me concerne, je me garderai d’attendre ou d’exiger une réponse immédiate de la part de Dieu, car en vérité, c’est très excep­tionnellement qu’il exauce sur-le-champ. Le Dieu souverain est sage ; et ce n’est pas sans bonne intention à notre égard qu’il tarde à donner la chose demandée. Comme on peut se méprendre en considérant l’ordre de Jésus : « *Croyez que vous l'avez reçu » !* Cette parole ne signifie nullement que la chose demandée est entre mes mains dès l’instant où « je crois ». Le « colis a été posté » lorsque j’ai formulé avec foi ma requête. Je suis donc assuré que « le paquet est bien parti » et c’est une bonne raison pour rendre grâces au divin « Expéditeur » pour une si prompte réponse. Maintenant, il me suffit d’attendre qu’on me remette la chose demandée, sans maugréer ni douter si le retard se prolonge. C’est avec confiance, sans m’impatienter, que j’attendrai... « jusqu’à ce que je l’aie reçu ». Ainsi se démontrera ma foi. Toute supplication qui harcèlerait le Seigneur serait déplacée.
4. Ajoutons qu’il serait sage, avant toute requête, de se poser honnêtement plusieurs questions : Ma demande est- elle conforme à la pensée de Dieu ? Est-elle formulée en vue de sa gloire et de l’avancement de son règne ? Ma requête est-elle vraiment inspirée par l’Esprit de sainteté et d’amour ?

Il est si facile d’utiliser les paroles du Seigneur pour satisfaire ses propres ambitions, ses aises ou son égoïsme. Le diable cherche parfois à nous suggérer certaines pro­messes alléchantes dont la réalisation nous placerait sur le trône. Il sait fort bien que, gonflés d’orgueil, nous ne tar­derions pas à nous éloigner du Maître. C’est sans doute en pensant à cela que l’apôtre déclare : « *Vous ne recevez pas parce que vous demandez dans de mauvaises intentions : vous ne cherchez qu'à satisfaire votre désir insatiable de plaisir »* (Jac. 4.3 — Transcription : A. Kuen).

1. « Si nous marchons dans la lumière... le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1.7).

Dans son livre : « Les lois de la prière percutante »', J. Brown nous donne une bonne explication au sujet des prières inexaucées. « Beaucoup de chrétiens s’étonnent de voir leurs requêtes rester sans réponse. La principale raison peut-être, c’est que toutes les promesses que Jésus a données au sujet de l’exaucement de la prière se rapportent toutes au plan du Royaume de Dieu et non pas à celui du monde ; aussi faut-il construire sa vie selon les normes du Royaume de Dieu si l’on souhaite être exaucé... Même si vous allez à l’église chaque dimanche, si vous donnez la dîme, vous pouvez empêcher Dieu de vous répondre parce que vous vivez selon les desseins du monde. Dieu a exprimé cela très clairement dans sa Parole... Le conseil fondamental que je voudrais donner à celui qui tient à ce que sa prière soit exaucée est celui-ci : **Vivez avec le Seigneur,** avec tout ce que cela comporte... Nous devons rejeter tout ce qui relève du train de ce monde et garder nos cœurs purs ; cela ne signifie pas que nous deviendrons parfaits ; je ne suis pas parfait ; mais cela a trait à notre volonté de glorifier Dieu. Lui obéir et l’aimer dépendent de notre volonté. Si c’est cela votre désir le plus grand, alors vous connaîtrez des prières exaucées. Cela vous rendra joyeux et les gens apprécieront votre compagnie, car vous aurez l’amour de Dieu dans le cœur. Vous deviendrez consolation et joie pour votre entou­rage. »

D’où le conseil : *Vivez près du Seigneur,* ne vous lassez pas de le rechercher, consacrez-lui du temps et vous serez gardé par le Saint-Esprit de tout égarement.

**Questions :**

1. Devant telle promesse qui vous semble destinée parce qu’elle répond à d’impérieux besoins, posez-vous honnête­ment les deux questions suivantes : a) Cette parole de

1. « Les lois de la prière percutante » de R.J. Brown. Les Carnets de Croire et servir, n° 46. l’Écriture me concerne-t-elle vraiment ? b) Si oui, pour quels motifs lui en demanderais-je la réalisation ?

1. Est-ce la gloire de Dieu, le bien des autres, un meilleur service... le désir de paraître ou la satisfaction de quelque ambition personnelle qui inspirent la demande que vous Lui avez adressée et dont vous attendez, fébrilement peut-être, la réalisation ?
2. Relisez et apprenez par cœur Jacques 4.1-3.

**AVEC ASSURANCE**

**Approchons-nous avec un cœur sincère... puisque nous avons, au moyen du sang de Jésus, une libre entrée dans le sanctuaire... » (Héb. 10.22-19)**

Alors que nous étions de passage à Yamoussoukro, l’ac­tuelle capitale de la Côte-d’Ivoire, le missionnaire de la station nous dit en ouvrant la portière de sa voiture :

— Installez-vous, je vous emmène au palais du président.

Et de fait, quelques minutes plus tard nous nous présen­tions devant l’imposante grille derrière laquelle veille en permanence une garde impeccable mais impitoyable. Pour­tant, et à mon étonnement, cet ami n’eut qu’un geste à esquisser pour être autorisé à pénétrer dans la vaste enceinte de cette magnifique construction. Notre chauffeur, qui visi­tait régulièrement la sœur aînée du président — une vieille dame respectable et très entourée — était assez connu pour avoir ses entrées dans ce lieu interdit.

Ce missionnaire entreprenant me fait tout naturellement penser à notre grand Ami qui, au prix de son sang, a ouvert pour nous définitivement la porte du ciel, le palais divin fermé aux pécheurs. Grâce à lui, nous avons désormais, par la foi, « une libre entrée dans le sanctuaire » ; lui seul a le pouvoir de nous introduire jusqu’en la présence du Père.

En évoquant cette vérité (Héb. 10.19), je me demande parfois si certains prédicateurs n’ont pas obstrué à plaisir le chemin du sanctuaire en faisant croire à leurs auditeurs que ce chemin est ouvert seulement à ceux qui en sont dignes. J’ai sous les yeux plusieurs ouvrages de la plume de chrétiens éminents dont le thème est la prière. L’un d’entre eux écrit par exemple : « Pour pouvoir prier... *il faut* avoir été à l’école du Saint-Esprit... *Il faut* avoir un cœur de sacrifica­teur... *Il faut* se nourrir de la Bible... // *faut* avoir appris à déchiffrer le sens des difficultés journalières... *Il faut* vivre en communion constante avec Dieu... »

Ouf !

Il y a tant de conditions à remplir, tant d’obstacles à lever pour s’attendre à recevoir une réponse de Dieu, la « barre » est placée à une telle hauteur que le lecteur, découragé dès les premières pages, est tenté de renoncer à la prière en s’exclamant : « A quoi bon ? » Certes, il n’est pas inutile de dénoncer ce qui peut retenir le bras de Dieu, mais lors­qu’on traite d’un tel sujet, il est plus stimulant d’imiter l’auteur de l’épître aux Hébreux qui invite tout simplement ses lecteurs, pourtant défaillants, à rechercher sans hésiter la face du Seigneur :

*« Approchez-vous avec assurance du trône de la grâce... »* (Héb. 4.16).

*« Approchez-vous avec un cœur sincère... avec pleine confiance... »* (Héb. 10.22).

Etc.

N’est-il pas encourageant de savoir que de telles invita­tions ne sont pas adressées à des croyants chevronnés, rem­plis de l’Esprit et en tout point agréables à Dieu mais à des chrétiens chancelants, tentés d’abandonner le Seigneur ? Aussi, que nos déficiences ou nos échecs ne soient pas des prétextes pour rester loin de lui. S’il y a quelque infidélité à confesser ou un acte d’obéissance à accomplir, le Seigneur se chargera bien de nous le révéler avant longtemps pourvu que nous le cherchions « **avec sincérité »** (Ps. 145.18 - Héb. 10.22). Qui s’approche honnêtement du Dieu de lumière ne manquera pas d’être éclairé. Quant à celui qui se plaît dans le désordre, la haine ou le mensonge, je doute fort qu’il ait envie de rechercher la face du Seigneur. Les plus vibrants appels à la prière ne l’atteindront sûrement pas.

Insister sur les conditions à remplir pour être admis dans la présence de Dieu risque de faire croire aux lecteurs qu’il faut être digne de l’accueil du Père pour oser l’approcher, que l’exaucement à nos requêtes se mérite par une vie exem­plaire. Mille fois non ! On ne méritera JAMAIS quoi que ce soit de Dieu, surtout pas la faveur d’entrer dans le sanc­tuaire. C’est une grâce, non une récompense. N’est-ce pas lui qui nous convie à le rencontrer tels que nous sommes ? En reprenant la parole de Col. 2.6, nous pouvons dire avec l’apôtre Paul : « Comme vous avez reçu le Seigneur (tels des pécheurs indignes et repentants qui ne comptent que sur sa grâce), approchez-vous de Dieu et empruntez jour après jour le chemin du sanctuaire. »

Méditez sans hâte les textes suivants ; ils vous stimuleront à venir au Seigneur avec assurance :

* *« Si quelqu’un a soif qu’il vienne à moi et qu’il boive »* (Jean 7.37).
* *« Je ne mettrai pas dehors quiconque vient à moi »* (Jean 6.37).
* *« Approchez-vous de Dieu et il s’approchera de vous »* (Jac. 4.8).
* *« Dieu est fidèle, Lui qui vous a APPELÉS à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur »* (1 Cor. 1.9).

Un certain enseignement a dépeint le Créateur en père fouettard, impitoyable et sans miséricorde, tenant dans la poussière et loin de lui quiconque trébuche. Alors, persuadé qu’il faut « se sentir » irréprochable pour l’approcher, le croyant se montre toujours craintif, convaincu que ce Sei­gneur redoutable n’ouvre sa porte qu’aux gens parfaits ou effondrés dans la poussière. D’aucuns déclarent même qu’il n’y a pas de communion possible aussi longtemps que nous « ne marchons pas dans l’obéissance ». Mais allez donc savoir ce que cette expression veut dire ? A cause de son imprécision, le terme d’obéissance recouvre tant de choses qu’il laisse le chrétien, même le plus consacré, dans une constante perplexité. Quand comprendrons-nous que la désobéissance par excellence c’est justement de rester éloigné du Père, de négliger ses appels à nous approcher de lui en comptant sur sa seule miséricorde, conscients de la valeur du sang versé au Calvaire ?

Dieu voudrait tellement nous accorder la grâce d’une vraie communion avec lui ! Et comme il souhaite nous voir par­tager avec joie son intimité ! Cette faveur est pour nous, pour tous les rachetés (1 Cor. 1.9). Faut-il répéter que nous avons « une libre entrée dans son sanctuaire » (le palais céleste) grâce au sang de la Croix ? Alors pourquoi rester éloigné de celui qui donne gratuitement ? La négligence de la prière distend les relations qui nous unissent à lui ; la vie intérieure s’en ressent ; elle s’étiole, dépérit et meurt insen­siblement. N’entendrions-nous pas maintenant l’écho d’une plainte douloureuse s’échappant du cœur même de Dieu, du Dieu obligé de nous dire : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie... en abondance » (Jean 5.40). « Toutes nos ressources sont en lui, écrit O. Hallesby[[5]](#footnote-5) et il ne désire rien autant que de les partager avec nous. Mais... nous oublions de prier. Le résultat ? Nous nous mouvons chez nous et au sein de l’église comme des nains spirituellement parlant, des êtres émaciés, affamés, avec juste assez de force pour nous tenir sur nos pieds, mais pas assez pour combattre le péché et servir le Seigneur. »

Dans un petit ouvrage dont je vous recommande la lecture[[6]](#footnote-6), l’auteur imagine un être céleste venant sur la terre parmi les chrétiens évangéliques d’aujourd’hui. « Il pour­rait, dit-il, se demander comment nous pouvons nous contenter d’un niveau si bas de notre expérience spirituelle. Après tout, nous avons entre nos mains un message de Dieu qui nous invite à entrer dans une sainte communion avec lui, et plus encore qui nous donne des instructions détaillées pour y parvenir. Après avoir joui intensément d’une commu­nion libre avec Dieu et goûté à la félicité parfaite de sa présence, cet être céleste pourrait-il comprendre l’esprit superficiel et aisément satisfait qui caractérise la plupart des évangéliques d’aujourd’hui ? Et si notre ange hypothétique a connu des âmes ardentes de la trempe de Moïse, d’Ésaïe, de Paul, de Jean ou d’Étienne... il pourrait conclure logi­quement que les chrétiens du vingtième siècle sont restés *au seuil d'une véritable connaissance de Dieu... »*

Puisque Dieu nous dit avec insistance : « Venez à moi », pourquoi le faire attendre ? Pourquoi rester plus longtemps loin de sa face puisque l’Écriture nous invite à nous appro­cher avec ASSURANCE de Celui qui nous a aimés le pre­mier (Héb. 4.16 et 10.22) ?

**Questions :**

1. Conscient de mes multiples abandons dont je demande pardon à Dieu, je m’approche « avec assurance du trône de la grâce afin d’obtenir miséricorde et d’être secouru dans tous mes besoins » (Héb. 4.16).
2. Je le bénis de m’accorder « une libre entrée » dans Sa présence, non sur la base de mes mérites ou de mes humi­liations cependant nécessaires, mais à cause du sang versé à la croix (« au moyen du sang de Jésus », Héb. 10.22).
3. Même si je n’éprouve aucune émotion, je crois, selon Jac. 4.8, que le Seigneur s’approche de moi. Alléluia !

Le péché par excellence, avons-nous dit plus haut, est justement celui de se tenir à l’écart, éloigné du Seigneur. Quelqu’un a dit : « Je ne suis pas séparé de Dieu parce que je pèche. C’est l’inverse : Je pèche parce que je suis séparé de Dieu ». Loin de son père qu’il craint, l’enfant peut subir des influences mauvaises et accumuler les bêtises. A ses côtés, il veillera et sera gardé. Le fils prodigue est tombé bien bas parce qu’il était « dans le pays éloigné », hors de la maison paternelle. Près des siens, il n’aurait pas frayé avec les prostituées. Qui se tient dans le sanctuaire (c’est-à-dire dans la présence de Dieu) et contemple le Seigneur est trans­formé à son image (2 Cor. 3.17).

L’enfant qui vient au monde est déjà séparé de Dieu, en conflit avec son Créateur. C’est un triste héritage dont il n’est pas responsable. Mais depuis que le Christ, par l’expiation, a « obtenu la réconciliation » (Rom. 5.11) et jeté un pont sur l’abîme qui le tenait éloigné du Dieu de sainteté, l’homme est maintenant responsable et hautement coupable de se complaire dans la séparation. Le péché par excellence, la pire des omis­sions, c’est justement de ne pas franchir ce pont pour entrer dans le ciel (la porte est ouverte), c’est négliger la réconciliation avec Dieu rendue possible par le sang de la Croix. Refuser le Christ sauveur et son œuvre de rédemption, voilà le péché impardonnable. C’est pourquoi, approchez- vous de Dieu et il s’approchera de vous (Jac. 4.8).

CINQUIÈME PARTIE

**LE ROI DES ROIS**

22. — Le Seigneur des seigneurs

23. — Présence ineffable

**LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS**

**« Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au- dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Phi. 2.9-1 1)**

La tente avait été dressée dans une petite cité de la Lozère pour y prêcher l’Évangile durant une semaine. Une demi- douzaine de jeunes, étudiants pour la plupart, prêtaient leur concours à cet effort, apportant une note joyeuse à ces journées de « combat ». Dès le matin, après un temps pro­longé consacré à la prière, ces garçons s’égaillaient dans la ville pour distribuer des invitations et s’entretenir avec les gens rencontrés dans la rue ou sur les places. Le soir, cette équipe introduisait avec bonheur la réunion par un tour de chant qui « décrispait » l’atmosphère. Or, lors de la dernière rencontre, le responsable de l’équipe monta sur l’estrade muni de sa guitare, pieds nus et assez négligé dans sa tenue. Il s’installa avec désinvolture sur sa chaise et déclara : « Je vais vous chanter Jésus mon copain. »

J’appréciais tellement le concours de ces jeunes que je ne songeai pas un instant à leur reprocher quoi que ce soit. Ce n’est que plus tard, évoquant cette dernière soirée, que je me ravisai en me disant :

— Ce n’est pas vrai ! Jésus n’est pas le copain. Il est le Fils de Dieu devant qui Jean-Baptiste lui-même se sentait indigne de délier la courroie de ses chaussures, bien qu’il fût son parent. De leur côté, les disciples ne se permettaient aucune familiarité avec lui puisqu’ils l’appelaient respec­tueusement : « Maître et Seigneur ». Quant au plus intime de ses amis, l’apôtre Jean, il s’écroula comme mort lorsqu’il eût la vision — mais seulement la vision — du Fils de Dieu glorifié (Apoc. 1.17). Et pourtant, n’était-il pas « sous le sang de Christ » ? C’est dire si Celui que nous invoquons est digne d’être honoré. Le « prétendu copain » est en réalité le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs devant qui tout genou fléchira un jour. C’est pourquoi, il ne nous appartient pas de le rapetisser en l’amenant à notre niveau sous prétexte qu’il s’y est mis jadis volontairement pour nous approcher et nous sauver. Lisez l’Évangile et vous constaterez que tous ceux qui croyaient à sa divinité étaient en sa présence saisis d’une crainte respectueuse.

Ah ! Comme nous aurions besoin de re-découvrir la gran­deur et la majesté de notre Seigneur, sa sainteté parfaite et sa puissance redoutable afin de prendre humblement notre place à ses pieds, tel un sujet du grand Roi. C’est l’Ecclésiaste — un roi humain — qui nous rappelle à l’ordre encore une fois : « *Prends garde à ton pied quand tu vas à la maison de Dieu, et approche-toi pour écouter plutôt que pour offrir le sacrifice des insensés ; car ils ne reconnaissent pas qu'ils font mal. Ne te presse pas d'ouvrir la bouche... pour exprimer une parole devant Dieu ;* **car Dieu est au ciel et... toi sur la terre... »** (Ecc. 4.17-5.1).

Serions-nous de ces insensés qui parlent à Dieu ou chantent ses louanges sans prendre le temps de réfléchir aux paroles énoncées et sans penser à qui elles sont adressées ? Que de chrétiens inconscients qui traitent le Dieu du ciel comme on l’oserait le faire de son facteur ou de son voisin ! En tous cas, ce n’est pas en négligé ou en fanfaron qu’on se présente devant un grand de ce monde. Pensez-y et s’il le faut, révisez votre façon de l’aborder et de lui parler. Toujours avec crainte et respect.

Avez-vous noté combien de fois la souveraineté du Sei­gneur est proclamée dans l’Écriture et combien de fois revient, dans les Psaumes, l’expression : « *L'Éternel règne »* (Ou une expression analogue : Ps. 9.8 ; 22.29 ; 29.10 ; 45.7 ; 47.9 ; 59.14, etc.) ?

Lisez la Bible et vous apprendrez que...

a) Notre **Créateur** est grand, infiniment grand. Toute la nature est assujettie d’une façon absolue à la volonté et à la parole de Dieu : « L’Éternel... est grand par sa force... L’Éternel marche dans la tempête, dans le tourbillon. Les nuées sont la poussière de ses pieds. Il menace la mer et la dessèche ; il fait tarir tous les fleuves... Les montagnes s’ébranlent devant lui et les collines se fondent ; la terre, le monde et tous ses habitants se soulèvent devant sa face. Qui résistera devant sa fureur ? Qui tiendra contre son ardente colère ? (Nah. 1.3-6) — Que tous les habitants du monde tremblent devant lui » (Ps. 33.8).

1. **C’est le Seigneur de gloire.**

Le roi David, qui était loin de traiter le Seigneur en copain, le présentait comme « le Roi de gloire » :

* Portes, élevez vos linteaux ; élevez-vous, portails éter­nels ! Que *le Roi de gloire* fasse son entrée ! Qui est ce Roi de gloire ? L’Éternel le fort et le héros, l’Éternel le héros de la guerre. Portes, élevez vos linteaux, élevez les portails éternels. Que le Roi de gloire fasse son entrée ! (Ps. 24.7- 9).

L’apôtre lui aussi l’appelle « le Seigneur de gloire » :

* « Aucun des princes de ce siècle n’a connu la sagesse de Dieu, car s’ils l’avaient connue, ils n’auraient pas crucifié *le Seigneur de gloire »* (1 Cor. 2.8).
1. Il est qualifié de **grand Dieu.**
* « ...en attendant la bienheureuse espérance et la mani­festation de la gloire *de notre grand Dieu et Sauveur,* le Christ Jésus » (Tite 2.13).
1. Le Christ est **au-dessus de toute domination,** le Tout- Puissant.
* « Il a mis en action la surabondance de sa puissance en le ressuscitant d’entre les morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes *au-dessus de toute princi­pauté,* autorité, puissance, souveraineté, au-dessus de tout nom qui peut se nommer, non seulement dans le siècle présent mais encore dans le siècle à venir » (Éphés. 1.20- 23).
* « La souveraineté reposera sur son épaule : on l’ap­pellera Admirable, Conseiller, *Dieu puissant,* Père éternel, Prince de la paix... » (Es. 9.5).

Faut-il ajouter d’autres citations ? Toute la Bible pro­clame la grandeur de Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit.

Comment pourrais-je me rebeller et manquer de respect envers Celui qui est adoré et servi par les anges eux-mêmes (Héb. 1.6-7) et qui possède toute autorité sur les démons, la mort et la maladie (Mat. 8.16 ; Jean 5.25 ; Luc 4.39) ?

Ne nous lassons pas de relire les Évangiles pour découvrir et imiter notre Modèle, lui qui se montrait parfaitement soumis à son Père. « Ma nourriture, disait-il, est de faire la volonté de mon Père. » « Non pas ce que je veux, lui disait- il à Gethsémané, mais ce que tu veux« (Jean 4.34 ; Mat. 26.39 ; Luc 22.42).

Nous savons qu’à la fin des temps, Jésus remettra le Royaume à son Père, lui prouvant une fois de plus sa parfaite soumission : « Lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses afin que Dieu soit tout et en tous » (1 Cor. 15.27-28).

Méditons sur la grandeur du Dieu souverain et certaine­ment notre façon de l’approcher et de l’aborder s’en ressen­tira. Nous devons en particulier nous pénétrer de l’idée qu’il ne nous doit rien et s’il nous comble de ses bontés c’est uniquement par grâce et à cause de son immense amour. Nous soumettre à sa sainte volonté devrait être notre désir constant.

Oui, Dieu est au ciel. Que son règne vienne. Que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Qu’elle soit acceptée et vécue dans notre vie. A lui le Règne, la Puissance et la Gloire aux siècles des siècles ! Amen.

**A Dieu seul notre Sauveur, par Jésus- Christ notre Seigneur, soit gloire, majesté, force et puissance, dès avant tous les temps et maintenant, et dans tous les siècles ! Amen !**

(Jude 25)

**Questions :**

1. Avez-vous vraiment une idée de l’infinie grandeur de Dieu ? N’avez-vous pas, dans vos prières comme dans vos cantiques, oublié trop souvent que vous vous adressiez au Roi des rois ? Ne devriez-vous pas lui en demander pardon ?
2. Est-ce qu’il n’y aurait pas, dans votre comportement, votre tenue ou votre langage, des choses qui devraient chan­ger lorsque vous vous présentez devant le Seigneur de gloire ?
3. Rendez gloire à Dieu de toute votre force et de tout votre cœur parce qu’il règne et veille sur son œuvre. Il est grand et très digne de louange. Que Dieu vous en convainque toujours plus.

**PRÉSENCE INEFFABLE**

**« Il y a d'abondantes joies devant ta face. »**

**(Ps. 1 6.11)**

Dans l’immensité calcinée du désert, le voyageur éprouvé par la soif sous un soleil de plomb écarquille les yeux et croit voir au loin une vaste étendue d’eau où se reflètent le ciel et de légers nuages. Reprenant courage dans un sursaut d’énergie, il avance, avance toujours. Le lac qui paraissait tout proche s’éloigne, s’éloigne encore puis se résorbe sou­dain. C’était un mirage. En pensant à ce phénomène carac­téristique des déserts surchauffés, je ne voudrais pas, en évoquant l’extraordinaire de la présence du seigneur, vous pousser à poursuivre le néant, même s’il est alléchant. Votre déconvenue serait grande et votre énergie mal employée.

La présence du Seigneur n’a rien d’un mirage ; c’est une expérience réelle que je vous souhaite de faire. Ceux qui fréquentent le sanctuaire la décrivent avec émerveillement. Je préfère leur donner la parole, non sans hésitation toute­fois, car je redoute de mettre en avant émotions et senti­ments. Les uns parlent d’ineffable extase de sa présence. D’autres de gloire transcendante ou d’éblouissante révélation de sa face merveilleuse ; d’autres encore évoquent de fraîches eaux jaillissant de la vie divine ; d’autres usent abondam­ment des superlatifs ou des mots tels que : ravissement, splendeur, félicité, gloire...

Sans doute est-il bien difficile, pour ne pas dire impos­sible, de décrire ce que le chrétien peut ressentir dans Sa présence puisque l’apôtre mentionne que la paix qu’elle procure est « au-dessus de toute intelligence ». Pour la connaître, il faut l’expérimenter. Il est bien vrai que devant lui toutes choses apparaissent sous un jour nouveau, méta­morphosées. Il est vrai aussi qu’il y a d’abondantes joies

devant sa face. Une joie exquise, imprégnée de sereine quié­tude qui épanouit l’être tout entier et procure un sentiment de détente et de liberté. Mais le danger nous guette de mettre l’emphase sur les effets plutôt que sur la cause, sur l’ombre et non la réalité. A poursuivre la joie ineffable on oublie l’auteur de la joie : le Christ. C’est pourquoi, si vous êtes friand de merveilleux — il faut être honnête —, cessez de rechercher l’expérience qui bouleverse. Disciplinez-vous, ne cédez pas à son attrait. Que Sa personne seule vous attire. Cherchez-le de tout votre cœur, sans vous lasser. Après tout, p l’essentiel n’est pas le sublime de sa présence mais le fait que je me trouve devant le Seigneur, dans son intimité. Demeurer en lui afin qu’il demeure en moi, voilà l’essentiel. Qu’on me pardonne cette insistance.

Une chrétienne zélée m’entretint de son trouble :

— L’été dernier, me dit-elle, après avoir entendu la pré­dication de l’Evangile, une grande paix a inondé mon âme et cela durant des mois. J’étais littéralement au ciel. Or, depuis quelques semaines je ne ressens plus cette paix et m’accuse d’infidélité. J’ai beau m’humilier, je ne retrouve plus mon assurance. J’en suis perturbée. Que dois-je faire... ?

— Rien ! Mais seulement réfléchir un peu. Au fond qu’est-ce qui vous jette dans un tel désarroi ? Qu’attendez- vous pour être apaisée ?

— Bien sûr, de retrouver cette paix !

— C’est justement là votre erreur. Certainement Dieu a jugé bon d’ôter ces sentiments merveilleux auxquels vous vous accrochiez, pour que vous ne regardiez plus à la paix mais à celui qui donne la paix, à Jésus votre paix. Vous devez estimer infiniment plus le Seigneur et son amour que le bien qu’il peut procurer à votre âme. Le Bien-Aimé doit être placé au-dessus de tout. Aimez-le pour lui-même et non pour les faveurs qu’il peut vous accorder et qu’il ne man­quera pas d’ailleurs de vous donner en abondance. Dieu est sage. Il enlève vos points d’appui — ici la paix — pour produire en vous « la grande foi » qui n’a pour objet que le Christ.

Un croyant des temps reculés écrivait : « Le sentiment délicieux que tu éprouves parfois est certes un effet de la présence de Dieu et un avant-goût des douceurs du ciel. Mais Dieu l’accorde et le retire comme il lui plaît. Il ne faut surtout pas s’y appuyer dessus si l’on veut être ferme... Les progrès que l’on fait dans la vie spirituelle ne consistent pas à éprouver toujours une grâce sensible qui console et réjouisse mais singulièrement à accepter ses privations avec humilité, patience, renoncement, sans néanmoins perdre courage ni abandonner les exercices de piété. Au contraire. C’est alors qu’il faut redoubler d’efforts et faire tout ce qu’on peut pour ne pas se relâcher dans la sécheresse et les troubles de l’âme... C’est Dieu qui dispense ses dons et ses grâces quand il lui plaît, sans que personne en doive mur­murer. »

Paul était de ceux qui plaçaient le Seigneur au-dessus des plus belles expériences. Pour s’en convaincre, il suffit de lire le récit de la vision qui l’a transporté jusqu’au 3e ciel (2 Cor. 12.1-6). S’il a évoqué ce fait, c’est bien à son corps défen­dant, simplement pour répondre aux chrétiens de Corinthe qui l’accusaient d’avoir une parole méprisable (2 Cor. 10.10), eux qui faisaient étalage de leurs dons. Dieu avait accordé à son serviteur cette grande faveur alors qu’il se préparait à entreprendre son premier voyage missionnaire. Le Maître de i moisson voulait ainsi armer puissamment celui qui allait ouver épreuves et difficultés sans nombre sur sa route, our le vaillant apôtre la vision du Seigneur de gloire lui mportait plus que celle du travail à accomplir.

Relisez 2 Cor. 12.1-6 et vous apprendrez de belles leçons ! Vous noterez en particulier :

1. Que Paul a attendu 14 ans avant de révéler à ses lecteurs la grâce insigne que Dieu lui avait accordée, une faveur qui aurait pu le valoriser auprès de ses frères fort critiques à son endroit. Sans doute sera-ce la seule fois qu’il osera en faire mention. Quelle maîtrise de soi ! Il sait tenir sa langue en bride, soucieux de ne pas se grandir devant les hommes (v. 6). C’est Jésus seul qui doit être admiré.
2. Notez encore la sobriété de cette évocation que nous souhaiterions plus développée. L’apôtre ne s’appesantit pas sur l’événement pourtant exceptionnel ; il ne juge pas utile

d’expliquer ce qu’il faut entendre par 3e ciel. Pas davantage il ne décrit sa vision, ne fournissant aucune précision quant aux circonstances ou au moment de sa manifestation. *« Je ne sais ! »* répète-t-il avec un air détaché. Décidément, l’ex­traordinaire qu’il a vécu ne lui tourne pas la tête.

1. Et puis, comme il répugne à tirer gloire de cette grâce à laquelle il s’abstient d’associer son nom au point qu’on se demande si c’est bien lui qui en a été l’objet : « *Je connais un homme...* » (v. 2) ! Quelle humilité ! L’apôtre sait que cette vision du ciel n’a été qu’une grâce de plus, une faveur inouïe certes, mais imméritée. Je dis bien : une grâce, non une récompense. C’est l’auteur de la bénédiction et non le bénéficiaire qui doit être exalté. S’attacher au don, avons- nous dit, c’est oublier le Donateur, et donc lui faire injure. Qui s’attache à l’expérience s’admire lui-même et se détourne du Bien-Aimé.
2. Il est peu probable que cette expérience se soit repro­duite ou que Paul ait souhaité la revivre. Si Dieu accorde l’extase, Alléluia ! S’il nous en prive, Alléluia quand même. *« L’Éternel a donné. L’Éternel a ôté. Que son nom soit béni ! »* (Job. 1.21).
3. Le contexte de cette évocation (la mention des épreuves au chap. 11 — l’écharde au chap. 12) laisse entendre que la vie de tous les jours est plus prosaïque que merveilleuse. Le chrétien n’est-il pas appelé à souffrir (1 Pi. 2.20-21) ? Dieu n’éprouve-t-il pas son serviteur pour le garder de l’orgueil spirituel ? Cette épreuve portera ses fruits, puisque Paul se glorifiera de son infirmité et déclarera à deux reprises que « les preuves de son apostolat ont éclaté » non à cause de

- L ses expériences « mais par une patience à toute épreuve » (2 ^^Cor. 6.4 et 12.12).

A l’instar de Paul, ne nous éternisons pas sur nos expé­riences, si belles soient-elles ; refusons d’être inquiets ou désemparés si elles ne se reproduisent pas ou si nous traver­sons un temps de sécheresse..Le Seigneuj^ne\_j^urt\_p\_as lorsque s’évanouit l’extase. Il y a les heures salutaires du désert?

Ici nous citerons de larges portions de l’« *Imitation de Jésus-Christ ».* Son auteur s’adresse à vous et vous conseille :

« Mon fils, le plus sûr et le plus avantageux pour toi est de cacher la grâce qui est en toi, de ne pas t’en glorifier, d’en parler peu, de te regarder toujours comme indigne de tous ses dons... Ne t’attache pas aux douceurs et aux suavités de la grâce car tu peux passer soudain dans un état opposé. Que cette grâce, lorsque tu la possèdes, te fasse réfléchir sur le misérable état et la sécheresse de ton âme quand tu t’en vois privé. «,/ i j '

Beaucoup, “en voulant mettre leur nid dans le ciel” selon la parole du prophète (Abdias 1.4)/ sont tombés dans un abîme de misère. Heureux si, humiliés et dénués de tout secours, ils ne veulent pas se hasarder à voler d’eux-mêmes mais se tiennent en sûreté sous les ailes de leur Maître. ( /

Ne te trouble pas si des pensées absurdes et de noires imaginations t’assiègent. Demeure ferme... Quoique tu te sentes quelquefois élevé et comme ravi jusqu’au ciel et que peu après tu te vois replongé dans les folles pensées qui t’attaquent souvent, tu ne dois pas croire pour cela que ton état n’est qu’illusion, car tu souffres ces choses plutôt que tu ne les fais. Pourvu qu’elles te déplaisent et que tu y résistes, bien loin de te perdre elles te seront une occasion de récompense.

Seigneur, fais-moi la grâce de m’élever au-dessus de toutes les joies célestes et des ravissements divins, c’est-à-dire au- dessus de tout ce qui n’est pas toi-même. Que ta volonté soit ma joie. Et s’il te plaît de me priver du sentiment de tes douceurs et de tes joies divines, je te prie, que ta volonté soit faite et que j’acquiesce de bon cœur au bon plaisir que tu auras de m’éprouver, car tes menaces ne sont pas pour durer toujours. »

*« Courons, les yeux sur Jésus. »* Que ce soit notre mot d’ordre (Héb. 12.1-2).

**Questions :**

1. Dieu vous a-t-il accordé de connaître les joies merveil­leuses de sa présence ? Avez-vous su garder secrète cette faveur ou vous en êtes-vous glorifié ? Quelle a été votre réaction lorsque ces joies se sont estompées ?
2. Voudriez-vous relire 2 Cor. 12.1-6 ? Que pensez-vous de la conduite de Paul ? En quoi vous a-t-elle instruit ?
3. Êtes-vous déterminé à ne regarder qu’à Jésus, en dépit de ce que vous pourrez éprouver ?

**TABLE DES MATIERES**

Page

[*Avant-propos §*](#bookmark13)

**lre partie : LUI D’ABORD**

1. [La bonne cible 9](#bookmark29)
2. [Les visites appréciées 17](#bookmark41)
3. [Don et donateur 23](#bookmark54)
4. [Ferme ta porte 29](#bookmark62)
5. [Conversation intime 35](#bookmark72)
6. [De toute ta pensée 39](#bookmark87)
7. [Les pensées gardées en Jésus-Christ 46](#bookmark112)
8. [Cherchez ma face 53](#bookmark123)

**2e partie : PRÈS DU DIEU DE LUMIÈRE**

1. [Divine influence 63](#bookmark146)
2. [Jésus, ma sanctification 68](#bookmark155)
3. Aimer 75
4. Plus moi 81

**3e partie : EN COMMUNION AVEC LUI**

1. La communion de Jésus 89
2. [Le silence qui écoute 94](#bookmark210)
3. [Se sentir poussé 100](#bookmark218)
4. Du temps 104
5. [Pour lui faire plaisir 109](#bookmark245)

**4e partie : PAR LA FOI**

1. [Sentir ou croire 117](#bookmark271)
2. [L’objet de la foi 123](#bookmark286)
3. Les actes de foi 128
4. [Avec assurance 134](#bookmark306)

**5e partie : LE ROI DES ROIS**

1. [Le Seigneur des seigneurs 141](#bookmark319)
2. [Présence ineffable 146](#bookmark333)

**LA LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE**

*est un mouvement international et interecclésiastique.*

*Son but est d’encourager la lecture journalière et systématique de la Bible.*

*Par ses publications, elle cherche à stimuler une foi vivante et personnelle en Jésus-Christ.*

*Ses quatre périodiques avec notes bibliques quotidiennes sont destinés à faciliter la lecture personnelle de la Bible et le culte de la famille :*

*LE LECTEUR DE LA BIBLE*

*pour adultes*

*PARTAGE*

*série populaire*

*RENDEZ- VOUS*

*pour adolescents*

*L’EXPLORATEUR*

*pour enfants*

*LE MINI-LECTEUR DE LA BIBLE (6 volumes)*

*pour les jeunes enfants*

*JE DECOUVRE DIEU (4 volumes)*

*Dieu, Jésus, Le Peuple de Dieu, Les Chrétiens*

*pour jeunes et enfants, premières découvertes dans la Bible.*

*A UTOUR DE LA BIBLE EN FAMILLE 1*

*A UTOUR DE LA BIBLE EN FAMILLE 2*

*26 semaines de lecture.*

*VIVRE LES PROMESSES DE DIEU*

*DIEU TIENT SES PROMESSES*

*Calendrier pour enfants, 90 jours de lecture.*

*Pour des renseignements plus complets, adressez-vous aux bureaux LLB de votre pays.*

Belgique : avenue Giele, 23 - 1090 Bruxelles

Suisse : ch. de Bérée 70 - 1010 Lausanne

Canada : 1701, rue de Belleville, Ville Lemoyne

Quebec J4P 3M2

Côte d’ivoire : 08 BP 50 - Abijan 08

Madagascar : BP 4085 - Antananarivo

Zaïre : BP 15.167 - Kinshasa 1

1. Les lois de la prière percutante, J. Brown (Carnets de Croire et servir). [↑](#footnote-ref-1)
2. *J* 1. Frère Laurent (La pratique de la présence de Dieu) et Th. Kelly (La

présence ineffable). Ed. Labor et Fides [↑](#footnote-ref-2)
3. Un chrétien, connu pour son austérité, se permit un jour de juger sévèrement une famille de croyants qui, selon ses dires, avait extériorisé un peu trop bruyamment sa joie à la suite d’une expérience bénie avec le Seigneur.

— Mon ami, lui dit le pasteur avec gentillesse, lorsqu’un bébé vient au monde dans un foyer, toute la maison est surexcitée. Faut-il s’en étonner ? En faire grief aux heureux parents ? Mais rassurez-vous. Au bout de quelques jours l’exaltation tombe mais... le bébé reste. Et c’est bien là l’essentiel. [↑](#footnote-ref-3)
4. Il est vrai que la foi est un don de Dieu. Certes, il accorde « la grâce de croire » (Phi. 2.29) mais à ceux qui ont « la volonté de croire ». D’où l’impératif : croyez : « Je crois, viens au secours de mon incrédulité » (Mc 9.24).

1. Cette expression est traduite différemment selon les versions : « Les yeux fixés sur Jésus qui est l’auteur de la foi et qui l’amène à la perfec­tion » (Second révisé) — « ...sur Jésus qui est l’initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement » (Tob) — « Gardons les yeux fixés sur Jésus ; dans cette course de la foi, il est notre chef de file et nous mènera au but » (transcription A. Kuen). [↑](#footnote-ref-4)
5. Prière (Hallesby), Éditeur : Groupes missionnaires. [↑](#footnote-ref-5)
6. La vie plus profonde (A.W. Tozer), Éditeur : Carnets de Croire et servir. [↑](#footnote-ref-6)